

Ducháček, Otto

Changements de sens

In: Ducháček, Otto. *Précis de sémantique française*. Vyd. 1. Brno: Universita J.E. Purkyně, 1967, pp. 89-207

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/119925>

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

CHANGEMENTS DE SENS

Remarques préliminaires

23,1. Ce sont surtout les mots isolés qui subissent facilement un changement de sens, c'est-à-dire ceux qui n'appartiennent à aucune famille de mots (*cadeau* „lettre capitale“ > „lettre capitale avec enjolivure“ d'où, d'une part, „traits calligraphiques“ et puis „paroles superflues (pour enjoliver)“, d'autre part, „enjolivure“ > „présent“ et „divertissement offert à une dame“) et maints mots empruntés (*snob* désignant primitivement, en argot scolaire anglais, celui qui est étranger à l'Université, puis l'homme qui voudrait faire croire qu'il appartient à la haute société, apparaît en français avec les acceptions suivantes: „celui qui admire tout ce qui est en vogue“, „celui qui prétend avoir des qualités qu'il ne possède pas“, „homme grossier“, „gâcheur“).

Le sens des mots change au moment où les conditions sont favorables au changement en question, par exemple après une transformation radicale du régime politique.

23,2. Les changements de sens peuvent rester dialectaux (si les conditions extérieures ne changent que dans une partie du territoire national) ou restreints à la langue spéciale où ils ont pris naissance. Toutefois il est possible que, plus tard, ils deviennent communs, par exemple *vilain* „habitant d'une ferme“ prend, dans les milieux aristocratiques et bourgeois, les sens „roturier“, „désagréable“, „méprisable“, „infâme“, „malhonnête“ et „méchant“, sens qui sont de nos jours communément employés (cf. aussi le passage des mots des langues spéciales dans la langue commune — § 71).

Les changements de sens sont soit absolus ou qualitatifs (le sens nouveau supprime complètement le sens d'origine), soit seulement partiels ou quantitatifs (une ou plusieurs des acceptions particulières d'un mot polysémique disparaissent ou, au contraire, une ou plusieurs acceptions nouvelles apparaissent dans le contenu d'un mot).

Un changement de sens peut être soudain (métaphore ou n'importe quel autre changement intentionnel) ou bien graduel. Le sens d'un mot peut se modifier peu à peu sans qu'on s'en rende compte et se différencier enfin considérablement du sens primitif, par exemple, par suite de l'évolution progressive de la médecine, le sens du mot *médecin* est aujourd'hui bien différent de celui du moyen âge.

24,1. Les linguistes ont réparti les changements de sens selon divers points de vue et, en conséquence, de manières différentes. La répartition logique (cf. § 3,2) a les avantages d'embrasser toutes les sortes de changements et d'être relativement simple (la répartition fondamentale est quantitative: le sens du mot s'élargit, se restreint ou reste quantitativement tel quel; le dernier type est évidemment subdivisé). Les défauts de cette répartition sont qu'on n'étudie ni les causes ni les conditions nécessaires des changements et qu'on n'examine ni les influences externes, ni les motifs psychiques de sorte qu'on associe à tort des changements tout à fait différents sous l'angle psychologique et du point de vue de l'histoire de la langue. Voilà pourquoi on a critiqué la répartition logique, quelquefois même trop sévèrement. Vendryès dit par exemple: „Le défaut du livre de Darmesteter était de faire croire à une sorte de logique interne qui réglerait les transformations sémantiques des mots. L'auteur ne semblait pas chercher plus loin que les abstractions scholastiques de la catachrèse ou de la métonymie; il n'atteignait pas les réalités concrètes que représente le mot“ (Le langage, p. 229).

Or on a cherché à répartir les changements de sens en les expliquant psychologiquement.⁶⁰ Le mérite de cette méthode est de découvrir les causes des changements, son inconvénient consiste dans le fait qu'on ne peut incorporer, dans la classification psychologique, tous les changements (substitution de sens, calques sémantiques, analogies synonymiques, etc.).

H. Schuchardt⁶¹ a distingué le transfert de sens de celui de mots, distinction qu'on trouve aussi dans la conception sémiologique (cf. § 3,5) qui a le mérite d'avoir introduit le critère fonctionnel et de partir de la conception saussurienne de la langue. Quelques détails de cette classification nous paraissent toutefois un peu artificiels.

24,2. Pour détacher les traits caractéristiques des conceptions principales, nous avons été obligés de les simplifier au maximum. Pour compléter un peu cette esquisse par trop incomplète, nous jugeons nécessaire de constater qu'en cherchant à classer les changements de sens, on les a répartis des manières les plus différentes, par exemple en:

- 1° conscients (intentionnels) et subconscients (inconscients);
- 2° totaux (le sens primitif a disparu) et partiels (le sens originaire coexiste avec le ou les sens nouveaux);
- 3° réels et apparents (D'après Sperber, il s'agit de substitutions de sens occasionnées par des transpositions politiques, économiques, sociaux et culturels, des calques sémantiques, des accords fortuits des formes de mots dérivés avec celles des mots qui existent déjà dans la langue et enfin de la dénomination dans le sens le plus large du mot. Welander

⁶⁰ Cf. § 3,3. — L. Roudet a contribué à approfondir la conception psychologique dans son article „Sur la classification psychologique des changements sémantiques“ dans le *Journal de psychologie* XXVIII, 1921, 676—692.

⁶¹ „Sachen und Wörter“, *Anthropos* VII, 1912, 827—839.

y range la métaphore, la métonymie, l'hyperbole, l'euphémisme et l'ironie);

4° actuels (emplois individuels et occasionnels) et lexicalisés. A vrai dire, il s'agit de deux étapes dont la deuxième ne se réalise pas dans tous les cas. La lexicalisation peut être générale ou restreinte à une ou plusieurs langues spéciales. Dans ses *Essays in Historical Semantics* (p. 207 ss.), L. Spitzer a montré que le mot *milieu*, qui existe en français dès le 12^e siècle, a été introduit, dans un sens spécial, dans la géométrie par Pascal et Mme Du Châtelet, traductrice de l'œuvre de Newton, dans la biologie, par Geoffroy Saint-Hilaire, dans la philosophie, par Auguste Comte, dans la littérature, par H. de Balzac et, dans l'histoire littéraire, par Taine. Quant à la généralisation du sens nouveau, il faut insister sur le fait que son caractère social dépend de diverses conditions, par exemple du besoin d'un nouveau terme technique (c'est le cas du mot *milieu*) ou de l'intention de souligner un trait caractéristique d'un être ou d'une chose (voir le chapitre consacré à la métaphore). Durant le procès de la lexicalisation, les idées intermédiaires disparaissent peu à peu jusqu'à ce que le sens nouveau s'applique directement à la „chose“ désignée et en devient une dénomination normale.

Fr. Trávníček⁶² distingue les changements de sens proprement dits, le transfert du sens, l'acquisition ou la perte d'une nuance affective et le changement du sens lexical en sens grammatical.

A. Bachmann⁶³ ne distingue que le changement et le transfert de sens. Celui-ci peut se réaliser à la base de la connexité du corps et de l'esprit, de l'action et de son résultat, de l'anthropomorphisation, de l'ironie, de l'affectivité, de la pudeur et de la peur. Appartiennent à celui-là le glissement, la concrétisation, l'effacement, l'ennoblissement et la dégradation.

24,3. Aucune des classifications établies jusqu'à nos jours (voir aussi le § 3) ne nous paraît pas tout à fait satisfaisante. Sans prétendre en trouver une qui le soit, nous avons essayé de classer les changements de sens sur la base des causes qui les ont occasionnés ce qui nous permet de nous rendre compte non seulement des causes elles-mêmes, mais encore des conditions nécessaires et des circonstances favorables et défavorables aux changements respectifs; de mieux connaître les étapes des changements (s'il y en avait plusieurs), leurs résultats en tant que causes d'autres changements ainsi que les connexions entre divers changements. La possibilité de classer tous les phénomènes et celle de ne jamais mélanger ceux qui diffèrent si peu que ce soit, voilà d'autres avantages de cette classification.

⁶² *Nauka o slovní zásobě*, Praha, Státní pedagogické nakladatelství 1958, p. 47.

⁶³ *Zur psychologischen Theorie des sprachlichen Bedeutungswandels*, München 1935.

Les causes des changements de sens

25,1. Déjà en 1905, A. Meillet a proposé la répartition des changements de sens à la base de leurs causes.⁶⁴ Il a distingué des causes linguistiques, historiques et sociales. D'autres linguistes ont parlé encore des causes culturelles, syntaxiques, axiomatiques, noétiques et fonctionnelles.

25,2. Nombreuses sont, en effet, les causes des changements de sens, les circonstances qui les provoquent, les conditions nécessaires à leurs réalisations. Les différentes causes, conditions et circonstances, souvent assez compliquées, s'enchevêtrent et chevauchent quelquefois les unes sur les autres de sorte qu'il est difficile de les identifier et de les préciser correctement. A notre avis, on en peut distinguer trois types fondamentaux: linguistiques, psychiques et externes.

Appartiennent aux causes linguistiques l'existence de rapports mutuels entre les mots (entre leurs formes et leurs acceptions), la naissance et l'influence de la polysémie, de l'homonymie, de la paronymie, de la synonymie, de l'antonymie, du nombre et de la fréquence des mots étymologiquement ou autrement apparentés, l'influence de rapports syntagmatiques, contextuels et de ceux qui existent entre les membres des champs linguistiques (voir les chapitres respectifs).

Les causes psychiques découlent:

1° de la façon de penser (y compris les facteurs affectifs) et de son évolution;

2° des rapports entre les faits d'une part et les perceptions, les idées et les concepts de l'autre;

3° des associations de toutes sortes,

4° de la fantaisie, du naturel et de l'humeur du sujet parlant et de son interlocuteur.

Les plus fréquentes des causes externes de changements de sens sont les suivantes:

1° l'évolution de la société humaine y compris tous les importants faits politiques, économiques, sociaux, culturels, etc.;

2° les rapports avec d'autres peuples, rapports belliqueux ou paisibles (commerciaux, culturels, sportifs, etc.),

3° l'épanouissement des sciences, des arts, des métiers, de l'industrie, de l'agriculture, etc.;

4° les changements dans la manière de vivre (vêtements, nourriture, sports, etc.);

5° la répartition des habitants dans diverses classes sociales.

Tout cela occasionne la naissance de choses, actions, institutions, dignités, etc. nouvelles et, en même temps, la disparition d'autres, divers changements d'opinion, le perfectionnement de connaissances de toutes sortes, etc. (voir ci-après §§ 66–71).

25,3. En étudiant les changements de sens, il faut donc distinguer les faits externes des idées que l'on s'en forme et des sentiments qu'ils provoquent (ces derniers sont conditionnés par des dispositions physiologiques et surtout psychiques et, par voie de conséquence, ne sont pas

⁶⁴ „Comment les mots changent le sens“, *Année sociologique* 1905–1906.

toujours identiques chez le locuteur et chez l'auditeur) et des associations qu'ils permettent et qui dépendent des expériences individuelles.⁶⁵

Quant aux idées, il ne faut pas oublier que, très souvent, elles sont plus ou moins vagues, variables et mutuellement enchevêtrées. En les analysant, il importe donc d'étudier leurs connexités et la manière dont les unes recourent les autres pour comprendre pourquoi l'auditeur peut se former une idée différente de celle que le locuteur a voulu lui communiquer par le mot en question.

Ceci explique que la structure sémantique de maints mots soit très complexe. Plus elle est compliquée, plus facilement se produit un changement de sens. Dans certaines conditions ou dans certaines circonstances ou dans une situation donnée — n'importe quel élément complémentaire peut devenir plus important, quelquefois même à un point tel qu'il devient dominant tandis que, en conséquence, la dominante originale recule à l'arrière plan et ne représente plus qu'un des éléments complémentaires.

Un élément complémentaire notionnel devient le plus facilement dominant; par exemple dans l'expression métaphorique *pied de montagne* , la dominante primitive du mot *pied* („extrémité de la jambe“) s'affaiblit jusqu'à s'effacer complètement, tandis que la notion de la partie la plus basse devient dominante. On peut observer assez fréquemment une perte absolue de la dominante dans le contenu sémantique des mots exprimant la tendresse (*mon chou*) et des injures (*chameau*) parce que la force des sentiments fait remplacer un mot par un autre mot d'un sens différent, n'ayant parfois rien de commun avec le sens en question parce que le locuteur veut soit voiler la dominante, soit mettre en lumière l'un des éléments complémentaires et surtout employer un mot plus expressif, inaccoutumé et inattendu. Ce trait disparaît évidemment bientôt, si le mot en question a la chance de se propager dans son emploi nouveau.

Certains mots sont donc, à une époque donnée, sémantiquement vagues.

D'autres mots sont imprécis du point de vue de leur étendue. Le fait qu'il n'y a pas de limite précise entre la hanche et la cuisse, a permis de désigner, par le mot *coxa* , non seulement la hanche (sens primitif), mais encore le reste de la jambe jusqu'au genou quand le mot *femur* (qui désignait originellement la cuisse) s'est phonétiquement confondu avec *fimus* (> *femus* d'après *stercus*). Plus tard, on a emprunté le mot germanique *hanka* pour distinguer de nouveau la hanche de la cuisse. Dès ce moment, *cuisse* n'a sémantiquement plus rien de commun avec son sens primitif: le changement de sens „hanche“ > „cuisse“ a été accompli.⁶⁶

⁶⁵ Le même mot peut évoquer différentes associations chez les membres de divers groupes de gens, par exemple le mot *coq* chez les éleveurs de la poulaillerie, les zoologues, les cuisiniers, les gourmets, les peintres, les amateurs des combats de coqs, etc.

⁶⁶ Cf. E. Gamillscheg, „Sprachlicher Kommentar zur Karte *anca* ‚Hütte‘ des AIS“, *Etymologica, Mélanges Wartburg* 1958, 261–280; K. Baldinger, „L'étymologie hier et aujourd'hui“, *Cahiers de l'Association des Études Françaises* 11, 1959, 237 ss.; W. v. Wartburg, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft* , Tübingen, Niemeyer 1962, p. 117 s.

25,4. En étudiant les causes des changements de sens, il ne faut pas oublier que ce qui change est non seulement la réalité autour de nous, mais encore notre manière de voir et notre appréciation de „choses“ qui n'ont pas changé. La façon d'apprécier différentes choses varie avec l'âge, avec l'érudition, avec le raffinement de l'esprit, avec l'abrutissement moral, etc.

Outre les changements de sens „primaires“, il y en a qu'on pourrait appeler secondaires. Comme les mots n'existent pas isolés, mais forment des groupes où ils sont liés par divers rapports, le changement de sens d'un mot peut entraîner le changement de sens d'un ou de plusieurs autres mots, par exemple de mots sémantiquement coordonnés (cf. § 11,7): Quand *poire* a pris, en argot, le sens de „tête“, on a pu bientôt constater le même sens chez les mots *pomme*, *pêche*, *abricot*, *citron* et *coco*.

Bibliographie

- Bally Ch., *Psychologische Phänomene im Bedeutungswandel*, Bern, Francke 1924.
Ducháček O., „La structure du lexique et quelques problèmes sémantico-lexicaux“, Revue roumaine de linguistique X, 1965, 6, 559–589.
Erdmann K. O., *Die Bedeutung des Wortes. Aufsätze aus dem Gebiet der Sprachpsychologie und Logik*, Leipzig 1925, 4^e éd.
Glaser K., *Zum Bedeutungswandel im Französischen*, Marburg 1922.
Hadlich M., *Zur Theorie des sprachlichen Bedeutungswandels*, Halle 1914.
Meillet A., „Comment les mots changent de sens“, *Année sociologique* 1905–6.
Oberpfalzer Fr., „Hlavní problémy sémantiky“, *Listy filologické* 1927, 103 à 112.
Pokrovski M., „Considérations sur le changement de la signification des mots“, *Zapisky Akademii nauk SSSR*, Vedy soc. 4, 76.
Roudet L., „Sur la classification psychologique des changements sémantiques“, *Journal de psychologie* XXVIII, 1921, 676–692.
Trávníček Fr., *Nauka o slovní zásobě*, Praha, SPN 1958, 2^e éd.

LES CHANGEMENTS OCCASIONNÉS PAR DES FAITS LINGUISTIQUES

INFLUENCE DE LA PARENTÉ SÉMANTIQUE

26,1. Le sens et la forme des mots entre lesquels il y a une connexité quelconque s'influencent mutuellement.

Le sens d'un mot peut se modifier quand le sens plus ou moins proche d'un autre mot change ou quand ce mot sort de l'usage. Même un mot emprunté (d'une langue étrangère, d'un dialecte ou du latin) ou nouvellement formé (par dérivation ou par composition) peut influer sur un mot sémantiquement apparenté. Cela s'explique par le fait que les mots sont liés les uns aux autres par de nombreuses associations (cf. §§ 8—10) de sorte qu'un changement en produit d'autres.

S'influencent souvent surtout les synonymes (voir les §§ 14—17) et les mots sémantiquement coordonnés (§ 11,7). Dans le chapitre précédent, nous avons montré comment plusieurs noms de fruits ont été influencés par le sens figuré de *poire* dans l'argot. On pourrait facilement élargir cette liste. D'autres dénominations argotiques de la tête, basées également sur la ressemblance de la forme, sont *calebasse*, *boule* et *fiolle*. Or ont adopté le même sens *coloquinte* et *citrouille* (ne différant pas trop de la calebasse), *balle* et *bille* (sous l'influence de *boule*), *carafe*, *potiche* et *bouillotte* (étant récipients comme la fiolle).

Un cas analogue est celui des dénominations argotiques de l'emprisonnement. On a inventé d'abord la tournure *jouer de la harpe* qui devint ensuite modèle pour les formations postérieures *jouer de la guitare* et *jouer du violon*. Cette dernière a pénétré même dans la langue commune.

26,2. Citons maintenant un cas différent. L'apparition d'un mot nouveau peut restreindre le sens d'un ou de plusieurs autres mots, par exemple celle de *violet* dans la première moitié du XIV^e siècle, de *rougeâtre* à la fin du XIV^e et de *bleuâtre* à la fin du XV^e siècles ont limité le sens des mots *rouge* et *bleu*. On peut constater une très grande restriction de sens parmi les désignations des nuances de couleurs dont le nombre s'accroît toujours et qui se limitent mutuellement. A propos des dénominations de différentes nuances de la couleur rouge voir § 16,2.

On trouve les plus frappants exemples de l'influence mutuelle dans la vie des synonymes. La synonymie est avantageuse pour la langue littéraire et surtout poétique. Elle en représente la richesse et le luxe. Mais dans la langue de la conversation, elle peut s'avérer inutile, voire même encombrante. Par voie de conséquence, il arrive souvent qu'un des synonymes sorte de l'usage ou bien qu'une différenciation de sens

ait lieu, par exemple *muer*, ayant primitivement le même sens que *changer*, a subi une restriction de sens et signifie de nos jours „changer sa voix“ (à l'époque de la puberté) ou „changer (perdre) son poil, son plumage, sa peau, ses cornes“. — Du latin *separare* sont issus en français le mot savant *séparer* et le mot populaire *sevrer*. Les deux avaient originellement le sens primitif „séparer“, mais *sevrer* a restreint son sens dès le XIII^e siècle en „séparer (le nourrisson) du sein“ d'où l'emploi figuré *sevrer une marcotte* „séparer une marcotte du pied mère après qu'elle a pris racine“.

On a fait la distinction entre *fleuve* et *rivière* (celle-ci se jette dans un autre cours d'eau, celui-là, dans la mer), entre *cime* et *sommet* (la cime est un sommet aigu), entre *sage* et *savant*, entre *luire* et *reluire*, entre *gratitude* et *reconnaissance*, etc.

26,3. Le changement de sens d'un mot peut causer le changement analogue pour ses synonymes. Cela a lieu surtout en argot, par exemple, en accord avec *chiquer*, même d'autres verbes désignant l'action de battre ont été sémantiquement enrichis par une nouvelle acception — celle de „tromper“: *torcher*, *taper*, *estamper*, *toquer*, *craquer* et *quiger*.

Le fait que *Grec* sert à désigner un faux joueur, explique qu'on emploie, dans le même sens, *péloponésien* et, très rarement d'ailleurs, *philhellène* et *chevalier de l'Hellade*.

C'est par l'identité de sens qu'on peut expliquer que les verbes *ambulare*, *vadere* et *ire*, malgré la grande différence de leurs formes, ont abouti à se fondre en un seul verbe comportant, cependant, les formes provenant des trois radicaux en question (*aller*, *allant*, *j'allais*... — *je vais*, *tu vas*, *il va* — *j'irai*, *j'irais*...).

Attraction lexicale

27,1. Jusqu'à nos jours, on n'a pas suffisamment examiné les changements de la forme et ceux du sens provoqués par la ressemblance de la forme de deux ou plusieurs mots. En étudiant certains mots et unités phraséologiques, plusieurs linguistes ont effleuré cette question, mais ils ont confondu différents phénomènes, sous l'étiquette de „étymologie populaire“ et sous celle de l'attraction homonymique ou paronymique. Quant à cette dernière, on ne l'a pas suffisamment définie ni délimitée. On n'a pas non plus distribué et classé, dans leurs limites, les phénomènes plus ou moins apparentés, mais pas tout à fait identiques.

Pour les tirer au clair, il faut distinguer l'attraction que nous appelons lexicale de la conscience étymologique et de la tendance de motivation. Tous les trois phénomènes ou, plus souvent, les deux derniers sont généralement désignés par le terme peu approprié d'„étymologie populaire“.

27,2. Les changements provoqués uniquement par la ressemblance acoustique de différents mots sont du domaine de l'attraction lexicale tandis que ceux qui sont causés par divers rapports mutuels entre la forme et le sens des mots qui se ressemblent, peuvent être expliqués par la tendance de motivation ou par la conscience étymologique. Dans tous ces cas, il s'agit de plusieurs phénomènes apparentés.

Appartiennent au cadre de l'attraction lexicale le rapprochement de même que la fusion de deux mots résultant uniquement de leur ressemblance acoustique sans aucune influence de leurs acceptions. Au contraire, l'„étymologie populaire“ ne peut rapprocher que les mots qui présentent à la fois une connexité de la forme et du sens (peu importe s'il s'agit d'une connexité réelle ou seulement supposée ou ressentie par erreur). Dans ce cas, on cherche, sciemment ou subconsciemment, l'unité étymologique ou bien on relie les mots d'après leur parenté sémantique supposée. Il s'agit d'un effort ayant pour but la clarté, la justesse, donc d'une tendance découlant de la fonction communicative de la langue, par exemple *limignon* change en *lumignon* parce qu'on le croyait apparenté à *lumière* étant donné qu'il émet une certaine lumière.

Au contraire, l'attraction lexicale, témoignant de la tendance à l'économie, est le résultat de l'inertie mentale des sujets parlants ou bien, quelquefois, des interlocuteurs. Par ce fait, elle se révèle opposée à l'étymologie populaire.

27,3. Tout de même, il faut avouer qu'il y a des points de contact entre toutes les variantes des deux (trois) phénomènes et qu'il est parfois difficile de décider si tel changement ou tel autre fait partie de l'„étymologie populaire“ ou bien de l'attraction lexicale. Cela s'explique par le fait que les influences psychiques qui provoquent les modifications des mots sont très nombreuses et complexes, qu'elles s'entrecroisent, se conditionnent et se soutiennent mutuellement ou s'opposent les unes aux autres. Par conséquent, il n'est pas facile de délimiter avec précision les phénomènes voisins. Voici un exemple: Avant la première guerre mondiale, on disait parfois *touboucan* au lieu de *tobogan* (D. ELF. 259). C'était, sans aucun doute, sous l'influence de *tout* et *boucan*, mais s'agissait-il uniquement de la ressemblance de la forme, c'est-à-dire de l'attraction lexicale, ou bien joignait-on l'idée du tobogan à celle du boucan („vaccarme, cri et rire“) que faisaient ceux qui s'amusaient en le descendant ainsi que les spectateurs? Dans ce dernier cas, il s'agirait de la tendance de motivation.

28,1. L'attraction lexicale inclut deux phénomènes bien ressemblants, mais toutefois distincts et, dans un certain sens, même opposés l'un à l'autre: l'attraction sémantique, dont nous parlerons plus tard, et celle concernant la forme, que nous appellerons morphématique. Nous avons formé ce dernier terme pour désigner le rapprochement de la forme d'un mot de celle d'un autre (attraction partielle) ou même la fusion d'un mot avec un autre (attraction complète de la forme d'un mot par la forme, plus ou moins ressemblante, d'un autre mot).

L'attraction morphématique — aussi bien partielle que complète — est provoquée par la ressemblance acoustique de deux mots, par exemple le mot *cordouanier* — désignant originairement celui qui fabriquait des souliers du cuir de Cordoue — a pris la forme de *cordonnier* subissant l'influence du mot *cordon* avec lequel il n'a, évidemment, aucun lien étymologique et pas même sémantique. *Echandillon* „matrice type des poids et mesures“, dérivé à partir de *échandiller* „confronter des poids ou des mesures avec l'étalon original“, s'est confondu avec *échantillon* „morceau d'une étoffe ou petite quantité d'un produit servant à les faire connaître“, dérivé à partir de l'ancien français *eschanteler* „rompre“ (Gammillscheg dans ZRPh XLI, 506–507).

28,2. La fusion de deux mots s'accomplit facilement surtout s'ils se ressemblent beaucoup, par exemple s'ils ne diffèrent que par un seul son. Elle est facilitée aussi s'ils sont parfaitement identiques dans certaines de leurs formes (personnes, temps, modes, etc., s'il s'agit de deux verbes).

Voici quelques exemples de l'attraction complète: *Auve* „palette“ (< lat. *alapa*) a pris la forme *aube* „aurore“ (< *alba*). *Fliche* „pièce de lard“ (< angl. *flitch*) a subi l'influence de *flèche*. *Amarouste*, nom de plante, s'est confondu avec *amourette*, diminutif d'*amour*. *Flatir* „marquer d'ignominie“ épouse la forme *flétrir* „devenir flasque“. *Poçon* (de *pot*), ancienne mesure pour les liquides, a pris la forme *poisson*. *Estelon*, instrument ou mesure servant d'unité de comparaison, a subi l'influence du mot *étalon*. *Esponde* „bord, châssis“ (< lat. *sponda*) se confondit avec *éponge* (< lat. *spongia*). *Apôte* (< *apposita*), poutre à la proue d'un bateau,

épouse la forme d'*apôtre*. *Grédiller* („produire de petits crépitements“) fusionne avec *grésiller* (*il grésille* = *il tombe du grésil*). *Fliemme* (< *phlebotomus*), lancette de vétérinaire, fut altéré en *flamme*. *Prin* (< *primum*) fut remplacé par *plein* dans la locution *sauter un fossé de plein saut*. *Au dessus de* (< *des* + *su*, participe passé de *savoir*) > *au déçu de* „à l'insu de“ sous l'influence de *déçu* (*décevoir*). *Busquer* (*fortune*) > *brusquer* par attraction de *brusquer* (dérivé de *brusque*). *Frouer* „tricher au jeu“ > *flouer* – altération d'après l'ancien *flouer* „naviguer“. *Potron* devient *patron* dans les tournures dès *patron-jacquet* et *patron-minet*. *Triège* (canton de forêt) fusionne avec *triage* (dérivé de *trier*). *Chausse-trappe* fut altéré en *chausse-trappe*. *Quideau* (filet de pêche) se confondit avec *guideau* (< *guide eau*) désignant un appareil qui sert à diriger le courant des chasses d'eau.

Dans le langage populaire, on dit parfois *alouette* au lieu de *luette*, *feignant* (participe présent de *feindre*) au lieu de *fainéant*, *tête d'oreiller* au lieu de *taie d'oreiller* (cf. D. V. 131), *points de soudure* au lieu de *suture* (en parlant d'un chirurgien).

28,3. Le mot qui sort de l'usage subit facilement l'attraction d'un autre. Quand on cessait de se servir de coches, leur dénomination se faisait rare et, après leur disparition, pratiquement inusitée. Par là s'explique le changement de l'expression *mouche de coche* en *mouche de coq* (qui n'est plus usité). Les deniers n'ayant plus cours, l'unité phraséologique *denier à Dieu*, désignant une somme d'argent que tout nouveau locataire donnait à la concierge, a été changé en *dernier adieu* ce qui est tout à fait paradoxal (cf. D. ELF. 256).

28,4. Rien d'étonnant que *chez* (< *casa*), n'existant plus qu'en fonction prépositionnelle, soit changé en *chaise* dans les noms propres. A l'en croire Buckeley (RPhF XXIII, 284–285), c'est de *casa* que proviennent les noms *La Chaise*, *La Chaize*, *Les Chaises*, *Les Chaizes*, *Lachaise* et *Lachaize*.

On comprend également l'attraction de *fau* et *fou* (< *fagus*) par *faux* dans les toponymes *Faux*, *Le Faux*, *Les Faux* (RPhF XXIII, 279).

Quand *lez* (< *latus*) „auprès de“ était déjà sorti de l'usage, il a été remplacé par l'article défini dans les noms *Saint-Maur-les-Fossés* (aujourd'hui *Saint-Maur-des-Fossés*), *Passy-les-Paris* et *Lons-le-Saunier*.

28,5. Les mots empruntés subissent souvent l'influence des mots indigènes auxquels ils ressemblent. L'attraction s'effectue généralement au moment même de l'emprunt: italien *arbascio* (sorte d'étoffe) > *herbage* (Littré II, 2006), *fonda* „poche de cuir fixé à la selle“ > *fonte*; espagnol *zarza parilla* (sorte de plante) > *salsepareille* (*salse* est un petit volcan émettant de la boue salée – cf. F. 451); scandinave *sigla* „faire voile, naviguer“ > *sigler* > *cingler* d'après *cingler* „fouetter (< *cingulare*, dérivé à partir de *cingulum* „ceinture“); allemand *Elen* (< lituanien *elnis*, genre de mammifères artiodactyles) > *élan*, *Taube* (nom d'un type de bombardiers allemands en 1914–1918) > *taupe* (D. ELF. 259); anglais *cox-reef* (sorte de voile) > *coq-souris* (Gammillscheg dans ZRPh XL, 117), *country-dance* (*country* „campagne“) > *contre-danse*, *buckwheat* > *beaucuit*, *bouspret* (moyen anglais, emprunt de hol. *boegspriet*) > *beau pré*, *poker dice* (sorte de jeu) > *poker d'as*; dans le langage populaire, *boy-scout* > *bois-*

scout, le *speaker* > *l'expliqueur* (D. ELF. 260); hollandais *schelwisch* > *esclefi* > *aigrefin* et *aiglefin* d'après *aigre* et *aigle*; aztèque *ayacotl* (plante) > *haricot* „ragoût“; nahuatl *auacate* (fruit) > *avocat* d'où on a dérivé *avocatier*.

Intéressantes sont encore les altérations des mots *hebdomadaire* et *internationale*. En 1908, les ouvriers ont acquis le droit du repos hebdomadaire. Comme ce mot d'origine grecque leur était étrange, ils l'ont altéré en *hebdomadaire* (D. V. 132). — Le journal hebdomadaire „Marianne“ a noté que, le 12 août 1936, dans un cortège de grévistes, les femmes de Saint Nazaire, qui chantaient l'Internationale, prononçaient ainsi le refrain: „La terre nationale sera le genre humain“ (D. ELF. 261).

28.6. Les toponymes subissent facilement l'attraction d'un mot commun parce qu'ils sont souvent étymologiquement isolés et ne font partie d'aucune famille de mots: *Turnoduros* > *Tonerre* (D. N. 103), *Pom* (du Cantal) > *Plomb* (du Cantal), *Noiomellum* (XIII^e siècle) > *Longjumeau* (Seine-et-Oise — voir D. N. 63 et D. L. 61), *Lescherias* > *Les Chères*, *Centronem* > *Saint-Tron*, *Saintones* > *Saintes*, *Senelectis* > *Saint-Lis* (F. 476).

Aux exemples de l'attraction complète, on peut ajouter les toponymes composés d'un nom commun qui reste tel quel et d'un autre nom, le plus souvent propre, qui subit l'attraction d'un autre nom (substantif ou adjectif): *Caesaris burgus* > *Cherbourg*, *Mauronti villa* > *Merville*, *Castellum Radulfi* > *Chateauroux*, *Castellum Wandalorum* > *Casteljaloux*, *Heri monasterium* > *Oirmoutier* > *Noirmoutier*, *Jomeville* (XIII^e siècle) > *Jumeauville*, *Perdrienville* (XIII^e siècle) > *Perdreauville*, *Villaperor* > *Villepreux*, *Mons Laudiacus* > *Mont-Louis* (A. 52 s., D. N. 63, F. 475, Lo. 407, N. I. 124). *Mesnilmaudan* (XI^e siècle) a subi une double attraction; il a changé d'abord en *Mesnilmautemps* (XIII^e siècle) et puis en *Ménilmontant* (D. N. 63). De *magna*, il y a, d'après Buckeley (RPhF 23, 285—294), *manne* et *mande* (variante phonétique du même mot en ancien français) dans *Manneville*, *Mandeville* et *Mandevillette* (Seine-Inférieure). De *silva* proviennent à son avis: *sève* dans *Pleine-Sève*, *seille* dans *Haute-Seille*, *œuvre* dans *Grossœuvre* et *Pleines-Œuvres*, *sauve* (vraisemblablement la forme féminine de l'adjectif *sauf*) dans *La Sauve*, *La Sauve-Majeure*, *Sauvebonne*, *Sauveclare*, *Sauveplane*, *Grosse-Sauve*, *Belle-Sauve*. Nous croyons qu'on pourrait y ajouter encore *Sauve* (Gard).

Plusieurs mots cités ci-dessus et dans le § 28,4 prouvent que l'altération de maints toponymes fut causée par le fait qu'un des mots qui en faisaient partie était sorti de l'usage, peu importe si c'était un nom commun (*casa*, *silva*, *lez*, *magnus*) ou propre (*Caesar*, *Radulphus*, etc.).

Les noms propres de personnes, surtout de saints, ont aussi parfois été altérés par un nom commun: *Sanctus Cyricus* > *Saint-Chartres*, *Sanctus Pancratius* > *Saint-Branche*, *Sanctus Illidius* > *Saint-Olive*. Ajoutons encore que *Ogier l'Ardennois* (il est né en Ardennes) a changé en *Ogier Le Danois* (F. 476 et 482).

28,7. E. Buyssens (*Linguistique historique*, p. 22) mentionne la francisation de quelques noms de famille allemands: *Kleeman* — *Clément*, *König* — *Cluny*, *Bringer* — *Béranger*, *Lemmel* — *Lambert*.

29,1. Après avoir étudié l'attraction morphématique complète, nous nous occuperons de quelques exemples de l'attraction partielle. Comme

le verbe *vouloir* n'a le radical *veill-* que dans peu de formes, *malveillance* (cf. espagnol *malevolencia*, provençal *malevolensa* et italien *malevolenza*) > *malveillance* et *malveillant* > *malveillant* d'après *veiller*. *Ecousser* (< *excussare*, fréquentatif à *excutere*) > *écoucher* par attraction de *coucher*. *Extreper* (< *extirpare*) > *étraper* d'après *attraper*. *Eventoire* > *éventaire* „plateau d'osier“ parce qu'il ne diffère pas beaucoup du mot *inventaire*.⁶⁷ *Marcottin* (dérivé à partir de *marcotte*) > *margotin* vraisemblablement sous l'influence de *Margot*. Le vieux français *toutevoie* (cf. it. *tuttavia* et esp. *todavía*) > *toutefois* par attraction à *fois* (< *vicem*; cf. F. 514). *Vert de Grice* (< *Grèce*) > *vert de gris* (N. I. 468). *Bec d'âne* (variante: *bédane*) > *bec d'âne* quand *âne* avait été remplacé par *cane*. *Enarme* (dérivé à partir de *enarmer* < *inarmare*) „courroie pour passer le bouclier au bras“ > *enlarne* par attraction de *larme*. *Socotrin* „suc extrait de l'aloès“ > *chicotin* d'après *chicot*. *Rempar* (dérivé à partir de *remparer*) > *rempart* sous l'influence de *part*. *Guipillon* „brosse à nettoyer les bouteilles“ (dérivé à partir de *guipper*) > *goupillon* d'après *goupil*. *Rainette* (pomme à peau tachetée) > *reinette* (dès le XVI^e siècle) par attraction de *reine*. *Coutepointe* (< *calcita puncta*) change en *courtepointe* et, en certains dialectes, en *contre-pointe*. *Char* (< *carnem*) > *chair* étant influencé par *chère*. Le changement de *recoquiller* „rentrer dans sa coque“ en *recroqueviller* s'explique par l'attraction de *croc* et *croquer*. *Botoier* [dérivé de (pied) *bot*] a été altéré en *boiter* d'après *boîte*. *Houspigner* (proprement „peigner la housse“) figure sous la forme *houspiller* grâce à *piller*. *Oliette* (dérivé de *olie* „huile“) a changé en *œillette* d'après *œillet*. Le changement de *regeste* (< *regesta*) en *registre* est dû à *épître* (provenant du latin *epistola* et devenu en français moderne *épître*). L'altération de *satouille* (< lat. vulg. *septocula*) en *chatouille* s'explique par l'influence de *chatouiller*. On expliquera le changement de *roncin* (cheval) en *roussin* par attraction de *roux rousse*. *Faim-valle* (faim subite et violente) fut altéré en *fringale* d'après *fringant*. *Lacer* a causé l'altération de *loceret* (dérivé de *losse* „tannière de tonnelier“) en *laceret*. *Poireau*, variante de *porreau*, s'explique par l'influence de *poire*.

29,2. Dans le langage populaire, on trouve encore d'autres exemples de l'attraction partielle. On trouve *sanatorium* altéré en *sénatorium* sous l'influence de *sénateur*, *saupoudrer* en *soupoudrer* et *sobriquet* en *soubriquet* par attraction de *sous*, *ponction* en *pomption* en raison de sa ressemblance à *pompe*, *pituïte* en *picuite* d'après *piquer*; dans ce dernier cas, le changement de la forme a causé un changement de sens: *picuite* apparaît au sens de „picotements du nez qui font moucher ou éternuer“ (cf. D. ELF. 258–259). D'autres exemples: *infarctus* (du même radical que *farcir*) > *infractus* (d'après *fracture*), *bouthéon* > *bouteillon* (*bouteille*), *cobéa* (sorte de plante) > *gobéa* (*gober*), *contumace* > *coutu-*

⁶⁷ Dauzat constate dans sa *Géographie linguistique* que certaines gens illettrés disent même *inventaire* au lieu d'*éventaire*. En effet, on trouve dans la comédie *Marius* par M. Pagnol (Paris, Pasquelle 1946, p. 50) le dialogue suivant: Fany: Ce matin, je n'ai fait que 80 francs. — Honorine: Parce que tu viens bavarder ici au lieu de rester près de l'inventaire. — F.: On ne dit pas l'inventaire. — H.: Comme on dit, alors? — F.: On dit l'éventaire. — H.: De quoi je me mêle! Tu ne crois pourtant pas que tu vas apprendre le français à ta mère, non?

mace (coutume), *filigrane* > *filigramme* (gramme), *hermétique* > *hermétrique* (métrique), etc. — cf. Fr. 52 et D. ELF. 255.

29,3. Quant aux verbes, il arrive aussi que l'attraction ne se réalise que dans certaines formes, par exemple en wallon *ouvrer* „travailler“ à l'imparfait du subjonctif *que j'ouvrisse* d'après *ouvrir*.⁶⁸ Au contraire, certaines formes du verbe *ouvrir* sont remplacées, par quelques écrivains, par les formes correspondantes du verbe *ouvrer*.⁶⁹

29,4. L'attraction morphématique partielle (ainsi que l'attraction complète) apparaît dans un nombre relativement très élevé de mots empruntés, de noms propres et de termes spéciaux puisque tous ces genres de mots sont moins fixés dans la conscience que les mots d'un emploi commun. Voici quelques exemples de l'attraction partielle des mots empruntés: Le mot latin *agrimonia* a été emprunté, au XIV^e siècle, sous la forme *agrimoine* par attraction de *moine* et, plus tard, altéré en *aigremoine* d'après *aigre*. Le résultat de cette double attraction partielle est une attraction complète. Suivent trois mots hollandais: *kakkerlak* > *cancrelat* d'après *cancre*, *bakboord* > *bâbord*, *basbord* sous l'influence de *bas*, *cruuskijn* > wall. *trusquin* > *troussequin* d'après *trousse*. L'altération des mots anglais *bulldog* et *bowl punch* en *bouledogue* et *bouleponche* montre la force attractive de *boule*. Esp. *mosquito* > *moustique* sous l'influence de *tique* (cf. A. 47, F. 449, B. 60, H. D. T. § 509, D. D., B. W.).

29,5. Suivent les exemples des attractions partielles des noms propres. La force attractive du mot *saint* est prouvée par les modifications suivantes: *Suenci* > *Saint-Cy*, *Cembeng* > *Saint-Boing*, *Santium* > *Saint-Eny*, *Santonia* > *Saintonge*, *Sidrenum* > *Saint-Dremond* (dans ce cas, on devine encore l'influence de *mont*), (*Frigidum montem* > *Froimont* > *Fromont* >) *Fomont* > *Faumont* d'après *faux*. *Sextantionem* > *Substantion* par attraction de substance (A. 52 s., F. 475 s., Lo. 407, N. I, 124). L'influence de *bord* et de *bourg* se fait sentir dans *Chambord* et *Chambourg* qui proviennent les deux de *Camboritos* (D. N. 101). Selon Buckeley (RPhF XXIII, 285—294), *silva* a été altéré en *œuvre* dans *Dessœuvre* et *Villiers-en-Dessœuvre* et en *sauve* dans *Lapsauve*, *Sauvelade*, *Sauveplantade* et *Sauvechane*. Dans *Vittefleur*, *Honfleur*, *Harfleur* et *Barfleur* (a. fr. *Barbefleu*), *-fleur* provient du nord. *floðh* „fiord“ (Lo. 753).

29,6. En ce qui concerne les termes spéciaux, on peut constater que dans la langue populaire, on entend quelquefois *masticot* au lieu de *massicot* sous l'influence de *mastic*, *fluchsia* au lieu de *fuchsia* ce qui est une altération réalisée d'après *fluxion*, *cancrene* au lieu de *gangrène* d'après *cancre* (D. ELF. 256—257).

30,1. Quelquefois, il n'est pas sûr s'il s'agit d'un changement purement formel où le sens n'entre pas en jeu, donc d'une attraction, ou plutôt d'une association où l'acception des mots en question joue un rôle plus ou moins important, donc ce qu'on peut appeler tendance de mo-

⁶⁸ Cf. E. Gamillscheg, *Die Sprachgeographie und ihre Ergebnisse für die allgemeine Sprachwissenschaft*, Bielefeld 1928, p. 36.

⁶⁹ Voir A. Risop, *Studien zur Geschichte der französischen Konjugation*, Halle a. Saale 1891, p. 7, 18, 19.

tivation. Voici quelques exemples de cette catégorie: *Baculer* (lié étymologiquement à *battre* et *cul*) > *basculer* et son dérivé *bacule* > *bas-cule* sous l'influence de *bas*. *Flueur* (< *fluorem*) > *fleurs* „menstruation“ d'après *fleur* (< *florem*). *Fageolet* (diminutif du picard *fageole*) „fève“ > *flageolet* — la forme allongée des cosses peut évoquer l'idée d'un flageolet, d'une clarinette (D. ELF. 256). *Scavage* (impôt payé autrefois par les négociants français en Angleterre) > *esclavage*. Cet impôt paraissait-il humiliant aux Français? *Fraint* (< *franctum* < *fractum*, participe passé de *frangere* „rompre“) > *frein* „onde qui se brise (contre un rocher)“. Sent-on une connexité avec l'action de freiner et avec le frein (< *frenum*)? Les altérations *c'en dessus dessous* > *sens dessus dessous* et *c'en devant derrière* > *sens devant derrière* se sont-elles effectuées à l'époque où *c'en* (< *ecce inde*) comportait encore l'idée de direction? En langage populaire, *minutier* > *menutier* (D. ELF. 257). Dans ce cas, l'influence de l'acception de *menu* nous paraît vraisemblable.

30,2. En ce qui concerne les noms propres de lieu, il est parfois encore plus difficile de décider si le changement de la forme d'un nom est dû uniquement à la forme d'un autre mot qui lui ressemble ou, en même temps, à son sens. Il ne faut pas oublier que l'irrégularité de leur évolution phonétique a plusieurs raisons: ils semblent parfois étranges aux habitants d'autres régions, les indigènes les relient subconsciemment ou même sciemment à un certain fait historique ou aux professions, métiers, coutumes et mœurs de leurs habitants, à un bâtiment important, à une singularité de la région, etc. Par conséquent, il est impossible d'être absolument sûr du caractère de l'altération des noms de lieu sans avoir fait de minutieuses recherches. Toutefois, il nous semble très vraisemblable que, par exemple les changements *Bois-Gency* en *Beau-Gency*, *Villaperour* en *Villepreux*, *Pratum maledictum* en *Pré-Marie*, *Bodonis monasterium* en *Bonmoutier* ont été effectués sciemment, peut-être par volonté d'ennoblir le nom de la ville, du couvent, etc. que l'on habitait.

31,1. Nous avons parlé de l'attraction morphématique, basée uniquement sur la ressemblance de la forme. Il y a encore un phénomène apparenté, mais, dans un certain sens, opposé: l'attraction sémantique. Nous appelons ainsi le fait qu'un mot épouse le sens d'un autre mot, qui lui ressemble acoustiquement, sans toutefois le remplacer.

Voici quelques exemples de l'attraction sémantique: *Consommer* (< *consumare*) „réaliser, finir“ s'emploie aussi au sens de *consummer* (< *consummere*), *rognonner* a pris aussi le sens de *grogner*, *barbouiller* a accepté le sens de *barboter* qui, à son tour, a épousé celui de *bourbeter*, *truculent* „cruel, brutal“ s'emploie, en parlant de la couleur, au sens de *succulent* „haut en couleur, aux couleurs tapageuses, très coloré“, *claquer* apparaît au sens de *clapper*, *voltiger* à celui de *voleter*; *revenant* a reçu le sens d'*avenant*, *ratisser*, celui de *râtelier*, *abasourdir*, celui de *assourdir*.

31,2. L'attraction, aussi bien sémantique que morphématique, naît par mégarde. Aussi est-elle plus fréquente dans le langage populaire que dans la langue littéraire. C'est surtout dans la bouche des gens illettrés qu'elle atteint non seulement les mots empruntés et spéciaux, mais encore les mots couramment employés. On confond *sujétion* avec

suggestion, conjecture avec conjoncture, agonir avec agoniser (agoniser d'injures au lieu d'agonir d'injures). On dit ruelle au sens de rouelle (D. P. 189). Recouvrir et même retrouver apparaissent au sens de recouvrir (D. ELF. 258). On confond anoblir avec ennoblir, fleurir avec flairer, vénémieux avec venimeux. H. Frei (La grammaire des fautes, p. 52) cite, entre autres, les exemples suivants: Il a un caillou (au lieu de caillot) de sang dans le poumon, bien découpé (au lieu de découplé), échanger (au lieu d'essanger) le linge, bavir au lieu de havir la viande. C'est-i Dieu possible qu'on soit assez méchant pour chercher des niaisés (au lieu de noises) à mon pauvre homme?

Certaines altérations causées par attraction n'existent que dans le langage des gens d'une seule profession. Les vendeuses de poissons se servaient du mot *flemme* („paresse“) pour désigner le *flet*, éventuellement un autre poisson plat (D. ELF. 256). Les meuniers disaient *marbre* au lieu d'*arbre* „axe de bois (plus tard, de métal)“. Les couturières emploient *rentrer* au sens de *rentraire* (Littré IV, 1623 et D. ELF. 258).

31,3. Il y a encore une catégorie spéciale d'attraction sémantique. Nous l'appellerons indirecte. Voici quelques exemples. *Ombrage* a pris le sens „soupçon, défiance“ par suite du fait que *ombrageux* s'emploie aussi en parlant du cheval qui s'effraie de l'ombre d'où le sens figuré „soupçonneur“.

Dans le langage populaire, l'attraction indirecte est plus fréquente que dans la langue littéraire. *Errements* (*Errements d'une administration* „manières d'agir habituelles“) apparaît quelquefois au lieu d'*erreur* sous l'influence d'*errer*. *Fruste* „usé par le frottement“ (en parlant de monnaies) s'emploie aussi au sens „grossier, sans éducation“ à cause de sa ressemblance avec *rustre* et *rustaud*. *Primordial* s'emploie aussi au sens „de premier plan“ d'après *premier* (Frei, l. c. 45), *primauté*, *primeur*.

31,4. Un autre type spécial de l'attraction sémantique est la décomposition sémantique c'est-à-dire la décomposition des mots en sémantèmes dont l'un est interprété faussement, par exemple *in-* comme un préfixe de négation dans *indifférent*. Par conséquent, *différent* prend le sens „attentif“ ou bien „qui excite l'intérêt“: *le lecteur différent* (Valéry, *Variété*, 260), *il m'est différent* (cf. D'Harvé, *Parlons bien*, § 4). Quand on interprète *in-* de la même manière dans *inflammable* „qui prend facilement feu“, on peut lui attribuer le sens opposé (voir Joran, *Le péril de la syntaxe*, No 165).

31,5. La durée de l'attraction sémantique de certains mots peut être limitée. Au XVI^e siècle, *usure* („détérioration que produit l'usage“) apparaît au sens „consommation“, influencé vraisemblablement par *usage* (*des produits*). Au XVII^e siècle, *recouvrir* (< *recooperire*) figure aussi au sens de *recouvrer* (< *recuperare*), *affectation* est confondu avec *affection*, *idiotisme* (emprunté au XVI^e siècle du latin: *idiotismus*) „particularité propre à un idiome“ commence à être employé encore au sens „idiotie“, étant pris pour un dérivé d'*idiot* (< *idiota* „sot“), et ce n'est qu'en 1838 qu'Esquirol crée *idiotie* pour éviter l'amphibologie. Au XIX^e siècle, on rencontre *affirmer* au sens d'*affermir*.

L'attraction sémantique peut aussi n'être que dialectale, par exemple *âne* s'emploie dans certains dialectes de la France centrale au sens

d'hanneton, ce mot étant pris pour le diminutif d'âne (cf. Dauzat dans RPhF XXXIII, 93–94).

L'attraction sémantique peut être limitée à un certain groupe de personnes, par exemple aux membres d'un mouvement littéraire: Les adhérents de la Pléiade usitaient *recueil* au sens d'*accueil*, les romantiques, *vermeil* au sens de *merveille*, etc.

L'attraction sémantique peut enfin être individuelle. Mme de Sévigné écrivait *irruption* au lieu d'*éruption*, Bourget, *pris* au lieu d'*épris* et *rembourser* au lieu de *rebrousser* (*le chemin*), les frères Goncourt, *cahoté* au lieu de *chaotique*, Voltaire, *alfange* au lieu de *phalange*.

A. Thérive⁷⁰ constate que, dans la presse, *controuwer* apparaît au sens de „contredire, désavouer“ sous l'influence de *contre* (*Cette nouvelle a été à la fin heureusement controuwée*) et *auspice* au sens d'„aspect“ (*La paix se présente sous un auspice qu'on n'avait jamais vu*). Ph. Godet, en examinant la presse actuelle, a constaté dans ses „Brèves remarques sur la langue française d'aujourd'hui“ (I–CXXVIII), publiées dans la *Gazette de Lausanne* en 1918–1922 que *controuwer* apparaît comme synonyme de *confirmer* (*Nos raisonnements étaient coupés par un télégramme de la dernière heure controuwant ceux qui le précédaient*. CXXVII) et *avatar* en tant que synonyme d'*avanie* ou d'*aventure*: *Vous m'avez rendu un grand service car j'avais eu avec cette affaire de nombreux avatars* (XVI). *Malgré nos avatars, notre marine de guerre conserve tout son prestige* (CXVIII – cf. Frei l. c. 45 et 47).⁷¹

32,1. Pour conclure, on peut constater que toute attraction provient de la négligence des sujets parlants – qui augmente la possibilité de se tromper en prononçant les mots qui se ressemblent beaucoup – et par l'inattention des interlocuteurs à cause de laquelle ces derniers ne comprennent pas souvent bien ce qui vient d'être dit.

A son origine, toute attraction est donc individuelle et occasionnelle, mais nous avons vu que, une fois réalisée, elle peut se répandre dans le langage des gens illettrés (attraction populaire) et pénétrer enfin dans la langue écrite. Il est toutefois également possible qu'elle ait sa source dans l'œuvre d'un écrivain.

32,2. Il faut distinguer l'attraction morphématique de l'attraction sémantique. La première peut être complète ou partielle. Celle-ci rapproche

⁷⁰ *Le français, langue morte?* (Paris, Plon 1922), p. 112.

⁷¹ R. Georgin dit dans son livre *Jeux de mots. De l'orthographe au style* (Paris, A. Bonne 1957): „Certaines confusions sont difficilement admissibles, comme celle de *avatar* et de *aventure* ou de *avanie*, de *errements* et de *erreurs*, comme l'emploi de *conséquent* pour *important*, de *somptuaire* pour *somptueux*, d'*achalandé* au sens de ‚bien fourni en marchandises‘, comme l'extension de *formidable* à tout ce qui semble admirable ou simplement étonnant. Ce sont là des négligences dues à l'ignorance ou à l'étourderie qui déforment peu à peu la langue“ (p. 103). Il dit encore plus loin (p. 205): „Blaise Cendrars emploie *achalandé* à contresens: *Il avait une bibliothèque bien achalandée* (il s'agit ici d'une bibliothèque particulière où n'est admis aucun chaland).“ – G. Gougenheim (*Les mots français dans l'histoire et dans la vie*, tome II, Paris, Picard 1966, p. 184) dit: „... sous l'influence des mots *avarie* et *aventure*, de structure assez voisine, il (le mot *avatar*) s'est étendu à tous les accidents qui peuvent survenir, en particulier dans un voyage. On entend dire: „Nous avons eu bien des avatars dans notre traversée.“ Cette extension est contestée par les personnes qui ont souci de la propriété des termes.“

la forme d'un des mots en question de celle de l'autre. Celle-là aboutit à l'homonymie des deux mots qui cependant ne se maintiennent qu'à condition de ne pas porter atteinte à la fonction communicative de la langue. Dans les cas de la collision homonymique, un des homonymes a été remplacé par un autre mot, par exemple, en ancien français, *rogier* (< *rodicare*) devient homonyme de *rongier* (< *rumigare*), mais comme les deux verbes s'emploient en parlant des animaux qui mangent, en désignant néanmoins des actions qu'il importe de distinguer, on a remplacé *ronger* provenant de *rumigare* par *ruminer*.

32,3. Sont généralement altérés par l'attraction morphématique les mots qui ne sont pas assez bien fixés dans la conscience, donc surtout les mots empruntés (ayant une forme peu habituelle pour les indigènes ne connaissant pas la langue en question), certains noms propres et d'autres mots qui sont étymologiquement isolés ou dont la famille est moins importante que celle du mot acoustiquement très proche et enfin les mots archaïques ou dont la fonction communicative est insignifiante.

L'attraction sémantique, qui fait accepter à un mot le sens d'un autre mot qui lui ressemble, le rend polysémique ou bien augmente sa polysémie s'il a déjà eu plusieurs acceptions. L'autre mot continue cependant à exister avec sa forme et son sens primitifs. Quelquefois, assez rarement d'ailleurs, il reçoit encore l'acception de son concurrent de sorte que les deux mots, tout en gardant leur forme, sont enrichis sémantiquement. Evidemment, un tel état, peu favorable à la fonction communicative de la langue, ne dure généralement pas longtemps.

32,4. Pour conclure, il faut constater que certains cas de l'attraction lexicale se trouvent aux limites que nous avons tracé entre différentes sortes de ce phénomène. Il n'est donc pas facile de classer tous les changements de cette catégorie. Au surplus, il y a encore d'autres difficultés. Parfois, il est impossible de tracer une ligne de démarcation tout à fait précise entre l'attraction — qui suppose plus ou moins une paresse mentale ou une distraction du locuteur (qui ne pense pas bien à ce qu'il dit) — et la tendance de motivation qui trahit que le sujet parlant cherche (sciemment ou subconsciemment) la connexité entre les mots en question. Enfin les confins de ces deux phénomènes et des jeux de mots ne sont pas infranchissables non plus. Cela découle du fait qu'on ne peut séparer nettement les processus inconscients, subconscients, conscients et intentionnels.

33,1. On vient de constater que toutes les catégories d'attraction lexicale sont des phénomènes absolument inconscients, phénomènes qu'on s'explique par le fait que le sujet parlant a été distrait ou s'est servi d'un mot qui ne lui était pas familier. Au moment de la naissance d'une attraction, il s'agit donc d'une bévue. Quelques gens s'en moquent soit en la répétant à l'occasion, ce qui peut aboutir même à sa lexicalisation, soit en créant des attractions artificielles pour se moquer de quelqu'un ou simplement pour amuser leur interlocuteur, leurs auditeurs: *delirium tremens* — *délire d'homme très mince*, *le polype du nez* > *Hippolyte du nez*, *colophane* — *colle de femme*.

Toutefois entre les attractions inconscientes et les jeux de mots de caractère analogue (jeux évidemment intentionnels), il n'y a pas de

limite précise, car ce qui est une attraction par son origine et parmi les gens illettrés et peu intelligents, devient, dans un autre milieu, une plaisanterie. Après un certain laps de temps, souvent on ne sait plus si, originairement, la langue a fourché à quelqu'un ou s'il n'a pas bien compris un mot qui lui était inconnu et qu'il a déformé par conséquent, en s'en servant, ou bien s'il s'agit, dès le premier emploi, d'une plaisanterie.

Nous avons mentionné ci-dessus qu'en 1908, les ouvriers, ayant acquis le droit du repos hebdomadaire, ont parlé du repos hebdomadaire. Ajoutons que les farceurs se sont moqués d'eux non seulement en répétant cette déformation, mais encore en le dénaturant en *repos des dro-madaires*.

33,2. Souvent, on s'amuse à transformer des noms propres. En 1918, on a fondé en France une nouvelle revue littéraire et on lui a donné pour titre le nom d'un des poètes de la Renaissance: *Gringoire*. En faisant semblant de se tromper, on l'appelait *Grégoire* (cf. D. ELF. 257). Au lieu de *boulevard Beaumarchais*, on disait *boulevard Bon Marché* (D. V. 132). *Violettes de Parme* a été altéré en *violettes d'épargne*.

Souvent aussi, on déforme des mots empruntés et des termes spéciaux: *laudanum* — *lait d'ânon*, *blanc Rhasis* (nom d'un médecin arabe du X^e siècle) — *blanc raisin*, *bitter curaçao* — *bitter cuirassé*, *huile de ricin* — *huile Henri Cinq*, *fil d'archal* — *fil de richard*, *cocktail* — *coq d'aïl* (cf. D. ELF. 255, D. Ph 97, N., F.).

Pendant la première guerre mondiale, un des types de bombardeurs allemands porta le nom de *Gotha*. Dans les journaux français, on lisait, par exemple, que *trois gothas ont bombardé Reims*. *Gothas*, pris pour le singulier, était lu avec l's final prononcé à l'exemple des mots tels que *Arras*, *Atlas*, *hélas*, etc. Par suite, on a altéré ce mot en *godasses* (D. G. 73—74). En 1871, les membres du *Landwehr* prussien ont été appelés *langues vertes*.

Les deux derniers exemples peuvent servir de preuve qu'on déforme un nom pour ridiculiser quelqu'un à cause de la haine qu'on ressent envers lui. On le voit aussi dans la déformation de *Voigt-Retz* (nom d'un général prussien) en *Forteresse* et surtout de *Brauchitsch* (nom d'un des préfets allemands pendant l'occupation en 1871) en *Bronchite*.⁷⁰

Il y a aussi des jeux de mots plus raffinés. Comme la forme française du suffixe latin *-ellus/-ella* est *-eau/-elle* (*nouveau* — *nouvelle*), un jeune professeur à Paris en 1947, s'adressant à son collègue M. Chênevelle, a dit: „Monsieur Chêneveau.“

33,3. Il faut constater que même les mots communs et couramment employés peuvent être transformés ou remplacés par d'autres mots acoustiquement ressemblants, par exemple la tournure *faire un chou blanc* provient de *faire un coup blanc*, c'est-à-dire un coup dans la partie blanche de la cible. Nous croyons qu'il s'agit d'un jeu de mots lexicalisé par un emploi fréquent. Lexicalisée est aussi la dénomination *étourneau* servant à désigner un étourdi. J. Giono a employé *policer* au lieu de *polir* profitant de la ressemblance acoustique avec *polissage*, *polisseur*,

⁷² *Revue politique et littéraire* 1874, p. 831; 1889, p. 37.

polissoir, etc. Mentionnons encore que, dans l'argot militaire, *cabot* (chien) remplace *capo*, abréviation de *caporal*.

Un jeu de mots peut perdre sa transparence sémantique par la réalisation de toute une série de modifications: *tomber dans le lacs* („piège“) – *tomber dans le lac* – *tomber à l'eau* – *s'en aller à vau-l'eau* – *être dans le sciau*; *être dans les pâmes* („se pâmer“) – *être dans les pommes* – *être dans les choux* (D. G. 75).

Bibliographie

- Andresen K. G., *Deutsche Volksetymologie*, Leipzig 1899.
Ducháček O., „L'attraction lexicale“, *Philologica prag.* VII, 1964, 65–76.
Dauzat A., *Études de linguistique française*, Paris, D'Artrey 1946.
Dauzat A., *La vie du langage*, Paris 1918.
Fass Ch., „Beiträge zur französischen Volksetymologie“, *Romanische Forschungen* III.
Weise O., „Zur Charakteristik der Volksetymologie“, *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* XII, 203–223.

Importance de la forme du mot

34,1. L'importance de la forme a été démontrée déjà dans le chapitre précédent où nous avons fait voir ce qui peut résulter de la ressemblance acoustique de deux mots. Il y a néanmoins des cas où un mot n'est pas influencé par un autre acoustiquement semblable, mais tout simplement par l'effet acoustique qu'il produit par sa propre structure phonétique.

On peut le vérifier surtout en étudiant l'histoire des onomatopées. Le latin *murmur* a été fait pour éveiller la représentation d'un grondement. Virgile s'en sert en parlant du tonnerre, Horace, du son de la trompette. Mais dès le moment où la prononciation de l'*u* latin a changé, *murmure* éveille d'autres associations phoniques, moins sonores, et sert dorénavant en français à désigner un bruit sourd et confus de plusieurs personnes qui parlent en même temps, des eaux qui coulent, des vents qui agitent le feuillage, etc.

Bruit et *bruire* étaient employés encore en français classique en parlant du bruit violent des chutes d'eau, du tintement du métal entrechoqué, etc. Mais après le changement du caractère de l'*r* (qui a cessé d'être apical et roulé, donc bien sonore) et après le passage de *bruire* aux verbes en *-iss-*, l'effet acoustique des mots cités a subi un certain raffinement. Par conséquent, ils évoquent de nos jours l'idée de sons moins bruyants (les insectes, les serpents à sonnettes, les fils, etc. bruissent), de frottement des étoffes (*le bruissage*), etc.

34,2. En parlant de l'influence de la forme du mot sur son sens, on ne peut pas se borner au caractère onomatopéique de certains mots. Même la longueur peut changer le sens d'un mot, par exemple l'adjectif archaïque *compendieux* „abrégé, bref, dit en peu de mots“ s'emploie, par erreur, au sens de „détaillé, étendu“: *Je pense que vous devriez travailler*

un *compendieux recueil d'hagiographie* (Huysmans, *Là-bas* II, 227). Les frères Goncourt s'en servent aussi dans ce sens incorrect. Ce qu'on vient de constater à propos de *compendieux*, est valable aussi pour *compendieusement*. A notre avis, l'idée de longueur, de l'étendue a pris naissance dans la longueur de cet adverbe comportant cinq syllabes. On s'expliquera de la même manière le changement de sens analogue des mots *incommensurable* et *incommensurablement*. Le sens primitif est „qui n'a pas de mesure commune“ (*la circonférence du cercle est incommensurable avec son diamètre*), le sens nouveau, „d'une étendue (grandeur) considérable“ (*espace incommensurable*).

34,3. C'est enfin la terminaison qui peut jouer un certain rôle, par exemple *-ment*, étant le suffixe d'une catégorie de noms abstraits, a fait employer le substantif *truchement* „interprète“ dans l'expression *par le truchement de* au sens de „par l'intermédiaire de“.

34,4. En parlant de l'influence de la forme du mot sur son sens, il faut mentionner aussi que même les catégories grammaticales servent parfois à transformer un mot, par exemple son genre. Par le fait que *homme* „être humain“ est du genre masculin, on pourrait peut être expliquer que ce mot restreint son sens, surtout au pluriel, pour désigner un être humain du sexe masculin.

L'influence du nombre se fait sentir surtout dans l'acception des abstraits: *le charme* — *les charmes*, *la délicatesse* (de l'esprit) — *les délicatesses* (qu'on mange), *la force* — *les forces* (militaires).

Bibliographie

Zindel R., *Des abstraits en français et de leur pluralisation*, Bern, Francke 1958.

INFLUENCE SIMULTANÉE DE LA RESSEMBLANCE DE LA FORME ET DE CELLE DU SENS

Tendance de motivation et conscience étymologique (Etymologie populaire)

35,1. S'influencent le plus souvent les mots proches, à la fois par leurs formes et par leurs sens. Cette similarité combinée peut faire penser aux liens étymologiques. Plusieurs gens allient le verbe *hébéter* (< *hebetare* „rendre émoussé“) avec *bête* (< *bestia*) et surtout avec son dérivé *abêtir*, *poser* (< *pausare*, dérivé à partir de *pausa*) avec *position* (< *positionem*), *échouer* (< *excautare*, dérivé de *cautes* „rocher“) avec *échech* (< perse *schach* „roi“) sous l'influence de la tournure *schach mat*, *léguer* (< *legare* „léguer“) avec *legs* (< a. fr. *lais*, dérivé à partir de *laisser*) dont l'orthographe a été modifiée d'après le mot latin *legatum* „legs“ que l'on croyait étymologiquement identique, *vil* (< *vilem*) avec *vilain* (< *vilanum* „paysan“), etc.

La connexité étymologique dont le locuteur n'a pas conscience est sans importance pour la structure du lexique contemporain. Au contraire, il ne faut pas sous-estimer l'influence de la connexité étymologique (réelle ou supposée) ressentie par le sujet parlant.

L'idée de la connexité étymologique naît de la ressemblance sémantique et formelle parce que les mots provenant du même radical présentent généralement cette double similarité.

35,2. Un mot dont l'acception est motivée par sa forme, un mot qui permet d'établir des liens entre son signifiant ou les parties de ce dernier (sémèmes) d'une part et son signifié ou ses parties (morphèmes) d'autre part, convient mieux à la fonction communicative de la langue qu'un mot sémantiquement opaque, c'est-à-dire un mot dont la forme ne trahit rien de son contenu sémantique.

La conscience d'une parenté étymologique entraîne parfois — par suite de la tendance (consciente ou subconsciente) à rétablir la justesse, la propriété et la clarté de la langue — un rapprochement soit sémantique, soit formel des mots en question, éventuellement un rapprochement sémantique et formel en même temps. Si la parenté étymologique n'est qu'apparente, il s'agit d'une fausse conscience étymologique. Cette dernière peut entraîner certains changements (nous en parlerons ci-dessous). Des changements analogues peuvent cependant se réaliser instinctivement sans penser à l'étymologie, à l'origine commune des mots respectifs. Dans ce cas, on devrait parler de la tendance de motivation. Le terme „étymologie populaire“, tout en étant impropre, continue à être employé parce qu'il est connu par tout le monde et qu'il représente la dénomination de tout un faisceau de phénomènes (et changements) dont nous allons parler et que nous préférons distinguer.

Les rapprochements mentionnés ci-dessus se font généralement en faveur des mots plus connus, plus souvent employés, appartenant à une famille de mots plus importante, bref des mots mieux fixés dans la conscience linguistique.

Quelquefois la ressemblance de forme suffit à faire croire à une connexité de sens. Dès l'instant où cette connexité est „trouvée“, un rapprochement formel plus étroit entre les mots respectifs peut avoir lieu.

La ressemblance de forme est donc une condition indispensable pour la naissance de l'association entre deux mots; la parenté de sens en est une circonstance favorable.

Le changement de forme causé par la tendance à remplacer un mot sémantiquement opaque par un mot motivé, mot dont la forme nous suggère son sens, est instinctif et diffère donc aussi bien de l'attraction lexicale, qui est absolument inconsciente, que de ce qu'on appelle une fausse étymologie savante laquelle est intentionnelle et dont le but est de corriger une prétendue faute.

35,3. Subissent le plus souvent le changement de leur forme les mots qui ne sont pas assez bien fixés dans la conscience linguistique, donc surtout les noms propres et les mots empruntés, étymologiquement isolés, sémantiquement opaques, trop longs ou rarement employés.

On prononce parfois mal les mots empruntés d'une langue qu'on ne connaît pas et, sans s'en rendre compte, on assimile leur prononciation

à celle de sa langue maternelle. Quelquefois on fait encore d'autres modifications sous l'influence des mots indigènes auxquels les emprunts ressemblent phonétiquement. Le mot latin *mandragora*, nom d'une plante à puissance magique (selon la croyance des anciens), a été emprunté sous les formes *mandegloire* — parce qu'on croyait qu'elle peut mander („apporter“) la gloire — et *main de gloire*.⁷³ Dans ce dernier cas, il s'agit de l'attraction morphématique. L'italien *roversino*, désignant un jeu de cartes où gagne le joueur qui fait le moins de levées, fut emprunté sous forme de *reversi* puisqu'il faisait penser à *revers*. L'italien *basta* „troussis“ apparaît en français sous forme de *basque* „partie découpée et tombante de certains vêtements“ étant rattaché à *basquine* „jupe très ornée“ (< esp. *basquina*). L'italien *marzapane* change en *massepain* d'après *masse* et *pain*. L'italien *saldo* „reliquat d'une somme à payer“ et son dérivé *saldare* se confondent en français avec *solde* (< it. *soldo* „sou“) et *solder*, parce que dans les deux cas, il s'agit de questions d'argent. L'espagnol *almete* „casque“ prend en français la forme *armet* sous l'influence d'*arme*.

Quant aux mots étymologiquement isolés, on peut citer le changement d'*escarboncle* (< *carbunculus*), désignant une pierre précieuse, en *escarboucle* sous l'influence de *boucle* ce qui s'explique par le fait qu'on ornait autrefois les boucles les plus chères de ces pierres.

En ce qui concerne les mots rarement employés, citons, à titre d'exemple, *surpelice* (< *superpelicium*). Il fut modifié en *surplis* parce qu'il fait des plis.

Les noms propres qui sont de pures dénominations sémantiquement opaques subissent facilement l'influence d'un nom commun parce qu'ils ne deviennent pas plus clairs, même dans le contexte. La forme des noms propres étrangers est encore moins assurée de sorte que leur évolution phonétique présente différentes irrégularités dues à l'influence des mots proches par leurs formes: *Riconorus* > *Requeneur* > *Requeneux* — à *Requeneux* > *Arqueneuf* (d'après *arc* et *neuf*), *Mons Mercurii* > *Montmercre* > *Montmartre* (a. fr. *martre* „martyre“), *Frigidus Mons* > *Froimont* > *Fromont* > *Fomont* > *Faumot* (*faux*).⁷⁴

Egalement facile est une altération d'un lieu-dit: (*Madonna di*) *Nazaret* (une église de Venise où on a domicilié, au XV^e siècle, ceux qui ont été atteints par la peste) fut changé en *lazaret* par suite d'une association avec le *Lazare* biblique. *Rue de Champs-Maillard* (nom propre de personne) > *rue de chamaillards*; on pourrait l'expliquer par le fait que les habitants de cette rue se chamaillaient souvent.⁷⁵

Remarque: Le goût de chercher le sens caché des noms propres est prouvé, entre autres, par la latinisation de quelques toponymes. *Bonneuil*, provenant de *Bonogilum*, fut relatinisé en *Bonus oculus*; *Sannois*, homonyme de *cent noix*, en *Centum Nuces*; *Marville*, ancienne *Manulfi villa*, en *Mater villa*.

Ajoutons encore un cas spécial intéressant. Chez Rabelais, on lit pour la première fois la tournure *envoyer au diable Vauvert* („envoyer

⁷³ E. Gamillscheg, *Die Sprachgeographie und ihre Ergebnisse für die allgemeine Sprachwissenschaft*, Bielefeld-Leipzig 1928, p. 69.

⁷⁴ Manier, *Etudes sur les noms de villes*, p. 83.

⁷⁵ Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, t. I, p. 468.

quelque part très loin⁶⁶). Il s'agit du château Vauvert, relativement éloigné de Paris qui, disait-on, était hanté par un diable. Quand ce conte du diable avait été oublié, on ne comprenait plus bien le sens de la tournure citée. Comme le nom de Vauvert faisait penser à *vert*, surtout ceux qui ne connaissaient pas ce château, on a altéré la locution mentionnée en *envoyer au diable au vert* et *envoyer au diable vert*.

35,4. Nous venons d'étudier les cas où la ressemblance formelle de deux mots a fait naître l'idée de leur parenté sémantique ce qui a ensuite occasionné un rapprochement encore plus grand de leurs formes. C'est l'un des quatre types de l'étymologie populaire, l'une des quatre possibilités de motiver un mot.

Un autre type consiste dans la modification d'un des éléments complémentaires (notionnels ou seulement affectifs) du contenu sémantique. La dominante de ce dernier reste telle quelle et la forme du mot aussi: *Prieur*, titre de supérieur de certains monastères, provient du latin *priorem* „premier“, mais, de nos jours, il fait penser à *prier*. *Juif errant* (< *iterantem*) „marchant (éternellement)“ est conçu en tant que „vaguant“ sous l'influence d'*errer* (< *errare*). Dans la tournure *l'oiseau prend son essor*, le substantif *essor* (dérivé à partir de *essorer* < *exaurare*) fait penser à *sortie*.⁷⁶ *Pot-au-rose* (c'est-à-dire à la couleur vermeille des joues) est parfois conçu comme *pot-aux-roses*.⁷⁷ Par *les jours ouvrables* (< *operabiles*) „consacrés au travail“, quelques Français entendent les jours où l'on ouvre les magasins.⁷⁸ Il va sans dire que la dominante sémantique n'en est nullement atteinte, *jour ouvrable* restant antonyme de *jour de fête* et *dimanche*. *Apéritif* est dérivé à partir du verbe latin *aperire* „ouvrir“. Primitivement c'est un terme médical désignant ce qui ouvre les voies d'élimination. Dès le XIX^e siècle, il désigne la liqueur qui „ouvre un repas“. De nos jours, *apéritif* ne fait plus penser à ce qui ouvre (un repas), mais ce qui met en appétit. Evidemment, les associations et les résonances affectives, que les mots éveillent, ne sont pas identiques chez tous les gens.

35,5. L'idée d'une connexité étymologique peut changer même la dominante sémantique. *Miniature* „peinture avec du minium“ a pris le sens de „objet d'art de petite dimension (travaillé avec délicatesse)“ sous l'influence de *minime*, *minimal*, *diminuer*, etc. Le sens primitif de *forain* [dérivé à partir de *foris* „en dehors de (la ville)“] est „qui n'est pas du lieu“ (*débiteur forain*, *propriétaire forain*), mais, étant associé à *foire*, il prit encore le sens „qui fréquente les foires“ (*marchand forain*, *acteur forain*). Le sens actuel de *fermer* (< *firmare* „affermer“) est dû vraisemblablement au fait qu'on fabrique en fer tout ce qui sert à fermer (clef, serrure, verrou). *Emprise* „entreprise“ a enrichi son contenu sémantique par l'acception „action de prendre des terrains par expropriation“ sous l'influence de *prendre*. *Délire* „égarement causé par la fièvre“ apparaît

⁷⁶ Le changement de la conception interne du mot peut se trahir dans des fautes de l'orthographe: *essort* au lieu d'*essor*, *payage* au lieu de *péage* (cf. H. Frei, *La grammaire des fautes*, p. 45).

⁷⁷ H. Frei, *La grammaire des fautes*, p. 46.

⁷⁸ Chez les Français en question, l'influence du verbe *ouvrir* s'est montrée plus forte que celle des mots *ouvrier*, *ouvrière*, *ouvrage* et *ouvrager*.

aussi au sens „enthousiasme (poétique)“ étant rattaché à *lyrisme*, *lyrique*. *Frayeur* (< *fragorem*) ne désigne plus „bruit“, mais „peur“ étant associé à *effrayer* (< *exfridare*). *Parade* „arrêt d'un cheval“ ou „action de parer un coup“ fut enrichi par les acceptions „revue de troupes“ et „ostentation“ grâce à *parer*. *Souffreteux* „démuni“ a pris le sens „souffrant“ (de la misère, d'une maladie...) sous l'influence de *souffrir*. *Primordial* „primitif“ s'emploie aussi au sens „de premier ordre“ étant associé à *primer* et *ordre*. Par *enjôler*, nous expliquerons le changement de sens du verbe *cajoler*: „crier contre quelqu'un“ > „flatter“; par *piquer*, celui de *picorer*: „marauder, voler“ > „manger du bec“; par *friable*, celui du mot *effriter* (< *effruiter*): „rendre le sol stérile“ > „réduire en poussière“. L'enrichissement sémantique du substantif *cure* (< *cura*) „soin, souci“ par les acceptions „fonction de curé“ et „résidence d'un curé“ est dû à *curé* (< *curatus*), mot qui, contrairement aux exemples précédents, est en effet étymologiquement apparenté.

Remarque: Un phénomène apparenté à ce type de la tendance de motivation est la modification sémantique causée par l'influence des mots étrangers sur les mots indigènes étymologiquement identiques, mais sémantiquement différents par suite du fait que leurs sens n'ont pas évolué de la même manière dans les deux langues. On peut constater le plus souvent l'influence d'un mot latin sur le mot français qui en découle, par exemple *dispenser* „exempter de la règle ordinaire“ et „trouver bon que quelqu'un ne fasse pas quelque chose“ gagne à l'époque de la Renaissance le sens „distribuer“ du latin *dispensare*. *Office* „service“ et „bureau“ a pris encore le sens „devoir“ d'après *officium*. Influencé par *denegare*, *dénier* „nier“ a repris le sens de „refuser“. *Abus* emprunte à *abusus* l'acception „erreur“. *Fatal* „funeste“ et „qui achève, qui tue“ reprend son sens primitif de *fatalis* „fixé irrévocablement par le sort“. — *Accuser* acquiert une nouvelle acception dans la tournure *accuser la réception d'une lettre*, calquant l'italien *accusare il ricevimento d'una lettera*. *Pailleasse* „grand sac plat rempli de paille“ apparaît dès le XVIII^e siècle au sens „bouffon de foire“ sous l'influence de l'italien *pagliaccio*, personnage du théâtre populaire (dans ce sens, *pailleasse* est masculin; on peut donc parler de deux homonymes). Dès la Renaissance, on emploie *nouvelle* aussi pour désigner un genre littéraire d'après l'italien *novella*. — *Couverture* s'emploie aussi au sens restreint „couverture de tête“, étant influencé par l'espagnol *cobertura*. — *Parlement* „Cour souverain de justice“ apparut en 1791 dans son sens actuel qu'il a emprunté à l'anglais *parliament*. En même temps, *minority* et *majority* prêtent leurs sens „plus petit (grand) nombre“ aux *minorité* et *majorité*. *Immédiatement* prend le sens „à l'instant même“ de *immediatly*; *combinaison*, l'acception „sous-vêtement féminin“ de *combination*; *attraction*, le sens spécial de *attraction*; *adresse*, le sens de „suscruption sur l'enveloppe d'une lettre“ de *adress*. — En ce qui concerne l'influence allemande, citons le sens „lecteur d'Université“ du mot *lecteur* (primitivement „celui qui lit ou dont la fonction est de lire“), les acceptions „sujet de composition“, „intention générale d'une œuvre“ et „phase musicale qui se reproduit avec des modifications“ de *motif* et le sens figuré de *culture* (concernant les sciences et les arts).

35.6. La conscience du lien étymologique peut aboutir, comme nous l'avons déjà mentionné ci-dessus (§ 35,1–3), à une modification d'un des mots en question. Puisqu'il s'agit du type le plus commun des changements occasionnés par la conscience étymologique, nous croyons utile d'ajouter encore quelques exemples pour illustrer ce phénomène: *Forbourg* — désignant originairement une partie nouvelle d'un bourg (d'une ville), bâtie hors des remparts — fut changé en *faubourg* parce que, après le changement de *foris* en *hors*, on ne comprenait plus *for-* et on croyait qu'il s'agissait d'un faux bourg. On peut interpréter par une association

pareille les altérations *forparc* (une nouvelle partie du parc, fondée hors du mur) > *faux parc*, *forfiler* > *faufiler*, *fors-fuyant* > *faux-fuyant* (endroit détourné pour s'en aller sans être vu), *fors marcher* > *faux marcher* „faire des détours“. *Gleteron* > *grateron* (nom vulgaire de quelques espèces de caille-lait, plante grimpante) d'après *gratter*. *Plaine* (< bas lat. *plana*), outil tranchant > *plane* d'après *planer*, *aplanir*. *Capendu* (poire à courte queue) > *court pendu*. *Tire-point* (lime triangulaire) > *tiers point*. *Ordière* (< lat. vulg. *orbitaria*) > *ornière* (trace que les roues des voitures laissent dans les chemins) d'après *orne* „fossé“. *Giflu* (dérivé de l'a. fr. gifle „joue“) > *joufflu* sous l'influence de *joue*. *Soslegier* (< lat. *sublevare*) > *soulager* d'après *soulas* „consolation“. *Lavanche* > *avalanche* étant rattaché à *à val*. *Bocheron* (< **boscarionem*, dérivé de **bosc* „bois“) > *bûcheron* d'après *bûche* (< germ. *būsk*). *Grunir* (< lat. *grunnire*) > *grogner* d'après *groin*. *Ordener* (< *ordinari*) > *ordonner* par association à *ordre*, *donner*. *Anomal*, étant antonyme de *normal*, change en *anormal*. *Calfater* est concurrencé par *calfeutrer* qui n'est qu'une altération de *calfater* due à l'association de *feutre* dont on se sert pour boucher les fentes d'une porte, d'une fenêtre, etc.

35,7. Les mots étrangers subissent facilement une altération si leur forme se prête à une association. Ils subissent d'autant plus facilement quand leur structure phonétique diffère de celle des mots indigènes. Le mot allemand *Sauerkraut* > *choucroute*. La transformation de *sauer* „aigre“ en *chou* s'explique par le fait qu'il s'agit de choux (hachés et fermentés) tandis que l'altération de *kraut* en *croute* est une simple attraction morphématique. Autres exemples: it. *arancio* > *orange* parce qu'il a la couleur d'or (-*ange* ne peut être interprété que par attraction); it. *asso per se* (quand le joueur n'a aucune autre carte de la même couleur) > *as percé* parce que cet as peut être „percé“ (abattu).

35,8. Les modifications ne concernant que l'orthographe illustrent l'effort des gens lettrés, surtout, des grammairiens, de corriger l'orthographe d'après l'étymologie prétendue du mot en question (afin de le distinguer de son homophone): a. fr. *pois* (< *pensum*) > *poids* d'après *pondus* avec lequel on le liait par une fausse étymologie, a. fr. *mes* (< *missum*) > *mets* d'après *mettre* (*la table*), a. fr. *court* > *cour* d'après *curia*, *repaire* au sens „retour à un point déterminé“ > *repère* d'après *reperire* „retrouver“.

35,9. Assez rarement, on rencontre les mots dont les deux parties (la forme et le sens) ont été modifiées. *Terre-plain* (< *terram* + *planum*) avait originairement le sens „plan (= surface plane) de terre“: *Ville en très heureuse assiette ... qui avoit un terre-plain naturel ...* D'Aubigné, Histoire II, 257. Dans l'architecture, cependant, on a commencé à employer *terre-plain* pour désigner la terre remplissant l'espace entre deux murs (et formant une terrasse ou une voie). L'idée de la plénitude une fois née a fait changer la forme du mot en *terre-plein*. Ce changement a pu être facilité par le terme italien *terrapieno* dérivé à partir du verbe *terrapienare* „remplir de terre“. La forme nouvelle a contribué à la naissance d'un sens nouveau: „remblai, rempart“. Par association à *plante*, *plenteïveis* „abondant“ (dérivé à partir de l'a. fr. *plenté* < lat. *plenitatem*) > *plantureux* „fertile“. *Escondire* „refuser“ (< bas lat. *excondicere* < lat.

class. *condicere* „convenir de“) a changé en *éconduire* par un faux rapprochement avec *conduire*. *Clapir* „crier“ (en parlant d'un petit chien ou d'un renard) > *clapir* „crier“ (en parlant d'un lapin) par rapprochement avec *clapier*.

35,10. Pour conclure, nous pouvons constater que la tendance de la motivation peut se manifester de quatre manières différentes:

1° la modification de la forme du mot (cf. § 35,1—3 et 6—8),

2° la modification d'un des éléments complémentaires du contenu sémantique (§ 35,4),

3° le changement de la dominante sémantique (§ 35,5),

4° le changement ou la modification des deux parties du mot: du signifiant et du signifié (§ 35,9).

36,1. Il ne faut pas embrouiller les changements découlant de la tendance de motivation avec les mots railleurs et les calembours faits à leur exemple. On appelle *hommelet* un homme timide et *hommelette* un homme dont la femme „porte la culotte“. Dans les deux cas, on fait allusion à *omelette* qui est molle et qu'on peut plier comme on veut. Le fait qu'on dit *tailler une (petite) bavette (des bavettes)* pour *bavarder, caqueter* ou *faire des potins* s'explique par allusion soit à *bavarder*, soit à *baver* „jeter de la bave“ (*bavette* désignait autrefois le linge protégeant la poitrine des petits enfants contre leur bave). Un père qui gâte ses enfants qui est trop bon pour eux, est appelé *papa gâteau*.

Sauf les mots ironiques communément employés, il y en a d'autres plus spéciaux. Les acteurs appelaient *amandier* le metteur en scène qui leur infligeait des *amendes*. Rabelais employait *copieux* au sens de „singé“ faisant allusion à ce que les singes *copient* ce qu'ils voient faire. L'emploi argotique de *gazouiller* au sens de „puer“ s'explique par le fait que le gaz pue et de *souffrante* au sens de „allumette“ du fait que la tête de celle-ci était primitivement enduite de *souffre*.

36,2. Parfois on déforme intentionnellement les mots étrangers, par exemple *liqueur opiacé* en *liqueur à pioncer*. Toutefois il n'est pas souvent sûr s'il s'agit d'une altération intentionnelle (mot railleur, jeu de mots) ou plus ou moins subconsciente (tendance de motivation), par exemple *candélabre* > *candelarbre* (il rappelle un arbre), *embarcadère* > *embarque-à-terre*.

36,3. Les noms propres de personnes peuvent aussi être déformés par plaisanterie de ce genre où le sens joue un rôle important. Ayant du succès, *Gambetta* fut surnommé *Grandbetta*; après son échec, *Grandbêta*. Le nom biblique de *Macchabée* fut emprunté pour désigner un cadavre par allusion à la (*danse*) *macabre* et le nom biblique de *Rebecca*, pour désigner une femme acariâtre faisant allusion à *rebéquer*, mot dérivé par Rabelais à partir de *bec*. Au lieu de dire *nigaud*, on emploie euphémiquement les noms propres de *Nicaise*, *Nicolas*, *Nicodème* et *Gautier*. Par plaisanterie, un dignitaire en robe peut être dénommé *Robin* (hypocoristique de Robert).

Quand aux noms de peuples, on peut citer une déformation analogue à celle de *Gambetta*. Par haine, on a surnommé les soldats russes, autrichiens et prussiens, arrivés à Paris en 1815 après la défaite de Napoléon, *rustres*, *autres chiens* et *plus chiens*.

Encore plus souvent, on tire parti des noms propres de lieux. Dans le département Mayenne, où il y a la ville d'Ampoigne, on a forgé la tournure *acheter à la foire d'Ampoigne*, expression euphémique pour „empoigner (= voler)“. La locution *faire porter les cornes à son mari* („le tromper“) peut être remplacée par *envoyer en Cornouailles* (région en Bretagne): *Droit en Cornouailles je l'envoyerai* (Ancien théâtre français IX, 168). — Oudin cite les tours suivants: *aller en Angoulême* „aval-ler“, forgé d'après *goulée*, et *aller à Cachan* (commune près de Paris) „se cacher“. Oudin et Furetière mentionnent la tournure *aller à Versailles* „renverser (la voiture)“. Jaubert (*Glossaire du Centre de la France I, 85 et 303*) affirme qu'on dit *j'ai besoin d'aller à Argenton* (ville sur la Creuse) au sens de „j'ai besoin d'argent“ et *il est allé à Crevan* (commune près de Châtre) au lieu de *il a crevé (il est mort)*. La locution *aller à Mortaigne* (chef-lieu d'arrondissement Orne) a été employée au sens de „mourir“ aux XVI^e et XVII^e siècles (*Cent nouvelles nouvelles*) ainsi que *envoyer à Mortaigne* au sens de „tuer“ (*Ancien théâtre français*). Nyrop constate dans sa *Grammaire historique* (IV, 346–348) que la langue populaire connaît les expressions *principauté de Galles* „gale“, *prince de Galles* „galeux“ et *princesse de Galles* „galeuse“. Il cite aussi (l. c. 350) les expressions avec les noms fictifs: *faire la sainte Nitouche* (n'y touche), *rester là comme le saint Immobile* (Goncourt, Manette Salomon).

Bibliographie

- Andressen K. G., *Deutsche Volksetymologie*, Leipzig 1899.
 Buysens E., *Linguistique historique*, Presses un. de Bruxelles, 1965, p. 9–90.
 Dauzat A., *Etudes de linguistique française*, Paris 1945, p. 255 ss.
 Ducháček O., *O vzájemném vlivu tvaru a významu slov*, Praha, Česká akademie věd 1953, p. 141–170.
 Fass Ch., „Beiträge zur französischer Volksetymologie“, RF III.
 Gougenheim G., „La fausse étymologie savante“, *Romance Philology* I, 1948, 4, 277–286.
 Kraemer E. v., *Les maladies désignées par le nom d'un saint*, Helsinki 1949.
 Orr J., „L'étymologie populaire“, *Revue de linguistique romane* 18, 1954, 129–142.
 Roll O., *Über den Einfluss der Volksetymologie auf die Entwicklung der neufranzösischen Schriftsprache*, Kiel 1886.
 Wartburg W. v., *Problèmes et méthodes de la linguistique*, Paris, Presses universitaires 1946, 110–115.
 Wartburg W. v., „Zur Frage der Volksetymologie“, *Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, Madrid 1925, I, 17–27.
 Weise O., „Zur Charakteristik der Volksetymologie“, *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* XI, 203–223.

Contamination

37.1. Deux mots à sens identiques ou proches peuvent se contaminer, c'est-à-dire s'entremêler et former ainsi un mot nouveau qui comporte certains éléments des deux mots en question. Ce phénomène s'explique par le fait que les deux mots émergent en même temps dans la conscience du sujet parlant par suite de l'identité ou de la parenté de

leurs acceptions, par exemple *tripoter* + *fouiller* > *trifouiller*, *foule* + *multitude* > *foultitude*, *bedon* + *bedaine* > *bedondaine* (ces trois mots désignent un gros ventre), *comparoir* + *paraître* > *comparaître*. Peuvent se contaminer même les mots appartenant à diverses catégories: *boule* + *balancer* > *boulancer*.

Evidemment, tous les trois mots ne se tiennent qu'exceptionnellement. Quant aux cas cités, *foultitude*, *bedondaine*, *comparoir* et *boulancer* ne sont plus employés aujourd'hui.

Il s'agit donc, à l'origine, d'un lapsus fortuit et individuel qui, cependant, peut se généraliser dans une certaine collectivité, dans une classe sociale, dans un dialecte ou même dans la langue commune si les circonstances sont favorables. Dans de tels cas, on peut parler de la contamination lexicalisée.

37,2. La contamination — conditionnée toujours par une parenté sémantique — est facilitée par une ressemblance de forme des mots respectifs. Le cas-limite de cette double similarité se présente quand deux formes d'un seul mot existent l'une à côté de l'autre (similarité-maximum de sens et de forme), par exemple au XII^e siècle, on rencontre les formes *cerge*, *cirge* et *cierge* (< *cereum*). Cette dernière qui provient de la contamination des deux précédentes se propage bientôt et reste la seule employée. Le mot latin *virginem* a une histoire analogue. Dans les textes français du XII^e siècle, on rencontre les formes *virgene* (forme savante), *virge* (dont l'*i* est dû à l'influence de *virgene*) et *vierge*. On peut supposer l'existence de **verge* qui a probablement bientôt disparu par suite de la collision homonymique avec *verge* (< *virgam*) après s'être contaminé avec *virge* en *vierge*.⁷⁹ Disparaissent plus tard même *virge* et *virgene* ainsi que *cirge* et *cerge*, car ni trois, ni deux formes d'un seul mot ne peuvent co-exister qu'un certain temps si une distinction sémantique ne contribue pas à leur scission en deux mots différents (cf. § 39).

Il va sans dire que la lexicalisation d'une contamination n'est pas limitée aux cas où s'entremêlent deux formes d'un seul et même mot. Voici quelques exemples: *gratter* + *chatouiller* > *gratouiller*, *se débrouiller* + *grouiller* > *se dégrouiller*, *venger* + *se revancher* > *se revenger*, *heure* (cri des chasseurs) + *charivari* (bruit tumultueux accompagné de cris et de huées) > *hourvari* (ayant les deux sens), a. fr. *esboeler*, *esboiller* „éventrer“ + *écraser* > *écrabouiller* „écraser en morcelant et en réduisant en bouillie“, *glier* (disparu) „glisser“ + *glacer* > *glisser*. Il est vrai que certains de ces cas pourraient être expliqués en tant que changements analogiques. Il n'y a pas de limites précises entre ces deux phénomènes.

37,3. Un mot indigène peut être contaminé aussi avec un mot emprunté, par exemple italien (*dit* + *detto* > *dito*, *cifre* + *cifra* > *chiffre*, *voiture* + *vetturino* „cocher“ > *voiturin* „voiture de louage“ et „cocher“, a. fr. *marchis* + *marquese* > *marquis*), espagnol (*réseau* + *redecilla* „résille“ > *résille*), anglais [*bouler* + *blackball* „boule noire“ > *blackbouler* „refuser à l'examen“, *chauffeur* (de taxi) + *taximan* > *taxiteur*].

⁷⁹ Cf. Gilliéron, *Pathologie et thérapeutique verbales* III, Paris, Champion 1921, p. 66-70 et *Thaumaturgie linguistique*, Paris, Champion 1923, p. 103.

Il arrive qu'on enregistre même la fusion de deux mots étrangers aboutissant à la création d'un mot nouveau. Voici un exemple témoignant en même temps de l'anglomanie en France: Sur le menu français du paquebot „France“ a figuré *brunch* (< *breakfast* + *lunch*) désignant un petit déjeuner dînatoire.⁸⁰

38,1. La contamination proprement dite est subconsciente, mais le dernier exemple prouve clairement qu'on peut combiner deux mots sciemment pour une certaine raison, par exemple pour dénommer un produit nouveau ou pour se moquer de quelque chose.

M. Pierre Chenal a forgé le mot *fragnol* (< *français* + *espagnol*) et s'en servit la première fois le 17 avril 1952 dans le *Quotidien* (journal français qui paraît en Argentine). Le mot y devint rapidement courant. Sa première apparition en France date du février 1959 (*Vie et langage*, No 83, p. 96). Un article intitulé „Franglais basique“ fut publié dans le même *Quotidien* le 29 novembre 1955. En France, M. Rat est le premier à employer le mot *franglais* (< *français* + *anglais*). R. Etiemble publie un petit livre intitulé *Parlez-vous franglais?* En 1964, M. J.-P. Thomas invite la rédaction de la *Vie et langage* à partir en guerre contre le *frallemand* (< *français* + *allemand*) et P. Demeuse s'occupe dans le *Peuple* (journal de Bruxelles) de l'usage de *franflam* (< *français* + *flammand*). Dans *Vie et langage*, on lit en février 1965: „On a risqué *frantec* pour désigner le langage prétentieux de certains „spécialistes“ imbus de technique et de technologie. ... (Franglais et *frantec*) ont un modeste cousin qui est franchement incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas aficionados, des fervents de corridas. Ce *franspagnol*, plus coloré, plus pittoresque, a en tout cas le mérite de ne menacer en rien notre langue...“ Suivent quelques phrases cueillies dans la *Dépêche du Midi* (28 juillet 1964). Nous n'en citerons qu'un tout petit échantillon: „Le toro d'ouverture fut un manso intégral et le second... maniable à la muleta... Miguelin, quelconque avec le capote, mit le public en sa bolsillo avec ses desplantes et ses giraldillos. Estocade entière et descabello à son premier et deux oreilles!“ En novembre 1965, on lit dans *Vie et langage*: „Cependant, de même qu'en Argentine une sorte de sabir s'est créé, mélange de français et d'espagnol qu'on appelle le *fragnol*..., de même en Egypte s'est constitué, par contamination encore, un langage mixte que M. El-Hakim dénomme — et le néologisme était attendu — le *franarabe*.“⁸¹

Citons encore quelques autres contaminations formées intentionnellement: *Bardot* + *idolâtre* > *bardolâtre* (entonner le dithyrambe *bardolâtre*, Cinéma 58, février 112/2), *Bardot* + *idolâtrie* > *bardolâtrie* (*petit lexique de la bardolâtrie*, Le Progrès, 20 décembre 1959), *cinéma* + *matrimony* > *cinématrimony* „mariage de vedettes“, *jokes* („plaisanterie“) + *expert* > *jokespert* „spécialiste de gags“, *anecdote* + *dotage* > *anecdote* „radotage sénile“, *reproduction* + *photography* (*typography*) > *reprography*, *sexe* + *explosion* > *sexplosion*, *électro* + *exécution* > *électrocution*, *moto* + *hôtel* > *motel*, *flotter* + *hôtel* > *flotel*, *festival* + *estivant* > *festivant* „boulimique de pellicule“ ou „fanatique du culte des

⁸⁰ Voir *Vie et langage* 1962, No. 127, p. 557.

⁸¹ Voir *Vie et langage* 1964, No. 149, p. 492; 1965, No. 155, p. 81 et No. 164, p. 623.

vedettes qui visite des festivals“, *patte* (onomatopée désignant le bruit de deux objets qui se heurtent dans toute leur largeur) + *barbouiller* > *patouiller* (mot évoquant le piétinement dans une boue giclante), *tripoter* „toucher, manipuler, faire quelque chose de mauvais en mélangeant différentes choses ensemble“ + *patouiller* „manier d’une façon indiscrete ou maladroit“ > *tripatouiller*, „remanier, sans assentiment de l’auteur, une œuvre littéraire“, *ratisser* + *emboiser* „tromper“ > *ratiboiser* „raf-ler“, *branque* „imbécile“ + *guignol* > *branquignol*.⁸²

38.2. Le milieu politique donne souvent naissance aux dénominations offensantes. Les membres du Conseil du 10 décembre 1848 furent dénommés *décembraillards* (*décembre* + *braillards*); les cléricaux, *vaticanaille* (*Vatican* + *canaille*); les socialistes radicaux, *radicaille* (*radical* + *racaille*); les républicains, *républicoquins* (*républicains* + *coquins*).

On connaît les auteurs de plusieurs contaminations intentionnelles offensantes ou plaisantes. Rabelais a inventé *farfouiller* en joignant *farcir* et *fouiller* ainsi que *sorbonnagre* en combinant *Sorbonne* et *onagre*. Rostand a formé *ridiculoculiser* en mélangeant *cocu* avec *ridiculiser*. Laforgue a tiré *violupté* de l’union de *viol* et *volupté*. *Sexiproque* est la jonction de *sexe* et *réciproque*.⁸³ Herriot, dans un de ses discours en février 1925, a créé *métafouillis*: „Ce n’est pas la métaphysique, c’est du méta fou il lis“.⁸⁴ A. Thérive⁸⁵ cite le texte suivant: „21^e fête féminine de la Société Fémina Sport, 3, route d’Orléans... Série gymnastique collective. Tir à l’arc. Grand vélousel par des sociétés costumées...“ Le mot *vélousel* „carrousel à bicyclette“ est le produit de la contamination des mots *vélo(cipède)* et *carrousel*.

Tandis que dans les contaminations véritables, c’est-à-dire subconscientes et non voulues, on mélange généralement deux mots plus ou moins synonymes, dans les contaminations intentionnelles, on unit le plus souvent deux mots sémantiquement bien différents et parfois même disparates.

Scission (dédoublement) de mots

39.1. L’équilibre entre les signifiants et les signifiés peut être rompu par la pluralité de sens d’une seule forme (homonymie et polysémie) ainsi que par la pluralité de formes ayant le même sens (synonymie et l’existence de plusieurs variantes d’un seul mot). L’équilibre des deux éléments peut être renouvelé par la disparition d’un ou de plusieurs homonymes, d’une ou de plusieurs acceptions d’un mot polysémique ou bien, au contraire, par la différenciation sémantique de deux synonymes ou de deux variantes phonétiques ou morphologiques d’un mot ce qui aboutit à la scission de ce mot.

⁸² Voir A. Dauzat, *Précis d’histoire de la langue et du vocabulaire français*, Paris, Larousse 1949, p. 189 et R. Georjin, *Jeux de mots. De l’orthographe au style*, Paris, A. Bonne 1957, p. 130.

⁸³ S. Ullmann, *Précis de sémantique française*, Bern 1959, p. 172.

⁸⁴ Dauzat, *Précis* (voir note 82), p. 189.

⁸⁵ *Querelles de langage*, Paris, Stock 1929, p. 224.

La duplicité de certaines formes de quelques mots découle quelquefois du fait que les sons évoluent différemment dans diverses positions (sous l'influence de l'accent, des sons voisins, etc.) et que diverses formes sont modifiées par analogie d'après d'autres formes du même mot ou d'après des formes analogues d'autres mots. Or du latin *disjournare*, il y a en français *déjeuner* et *dîner*. La duplicité de la forme a permis d'employer les deux verbes dans des acceptions différentes. C'est aussi grâce à la duplicité de la forme en ancien français que le latin *plicare* a pu se scinder en *plier* et *ployer*.

Il est parfois difficile de deviner si c'est la duplicité de la forme qui a provoqué la différenciation sémantique ou l'existence de deux acceptions qui a contribué à maintenir deux variantes phonétiques ou morphologiques. Dans les deux cas, on aboutit à la scission du mot respectif: *Franciscum* > *Franceis* > *Français* et *François*, *laborem* > *labour* et *labeur*, *aviolos* > *aïeux* et *aïeuls*, *oculos* > *yeux* et *œils* (de *bœuf*, de *perdrix*, etc.), *caela* > **caelos* > *cieux* et *ciels* (de *lit*), *gemere* > *gémir* et *geindre*. Ajoutons encore les doublets *créance* — *croyance* dérivés à partir du verbe *creire* — *croire* en ancien français.

Dans certains cas, il est clair que c'est la duplicité de sens qui a provoqué une modification de forme et le dédoublement du mot, par exemple *fragrare* > *flairer* et *fleurer* (altéré d'après *fleur*).

39,2. La scission du mot est parfois accompagnée de la conversion, surtout de la transposition des participes dans la catégorie des adjectifs et des substantifs: *aimant* — *amant*, *pouvant* — *puissant*, *dissous* — *dis-solu*, *étréint* — *étroit*, *tordu* — *tort*, etc.⁸⁶

39,3. La scission peut se réaliser par la spécialisation d'une variante orthographique: *conter* — *compter*, *penser* — *panser*, *dessin* — *dessein*, *poix* — *pois* — *poids*.

Perte de la conscience des liens sémantiques de mots étymologiquement apparentés

40. Les liens sémantiques d'un mot avec d'autres mots étymologiquement apparentés peuvent s'affaiblir ou même disparaître. C'est le cas de quelques composés, par exemple de *beaucoup* (*beau* + *coup*) et de maints dérivés: *meurtre* (*meurtrier*) — *meurtrir*, *meurtrissure*; *champ* (*champêtre*) — *champion*, *champion*; *camp* (*camper*, *campement*) — *campagne*, *campagnard*; *ville* — *vilain*; *garçon* — *garce*; *grain* — *grenier*; *jeûne* — *déjeuner*; *astre* — *désastre*; *bouder* — *boudoir*; *cul* — *reculer*, *cul-de-sac*, *cul d'artichaut*, *faire le cul de poule*, etc.

La conscience des liens étymologiques qui unissent les mots de base avec les dérivés s'efface surtout si leurs formes sont devenues très différentes par suite de leur évolution phonétique. Voici deux exemples montrant comment des diminutifs peuvent s'éloigner de leurs mots de

⁸⁶ On trouvera de nombreux exemples dans notre monographie *O vzájemném vlivu tvaru a významu slov*, p. 79–80.

base: *navem* > *nef*, *navicellam* > *nacelle*, *dominam* > *dame*, *dominicellam* > *demoiselle*. La différence formelle facilite la distinction sémantique. Les deux occasionnent enfin une dissociation complète, y compris la perte de la connaissance de l'unité étymologique.

Par suite de l'oubli du sens étymologique, quelques mots peuvent avoir des compléments contradictoires: *débarcadère* (dérivé à partir de *barque*) *d'un chemin de fer*, *plume d'acier*, *crin végétal*, *cornet de papier*, *cuirasse d'acier*, *journal hebdomadaire (mensuel)*, *grenier à foin*, *panier de pommes*, *laine de verre*, *bifteck de cheval*, *manuscrit dactylographié*, *trois jumeaux*, etc.

Influence du contexte sur le sens des mots

41,1. Dans les phrases négatives, quelques mots sont devenus négatifs par „contagion“: *personne* (*Connaissez-vous cette personne? — Il n'y a personne*), *rien* (*Chez les femmes, un rien peut faire naître la névrose. — Il ne dit rien*), *pas* (*Il a fait un pas en avant. — Il n'avance pas.*), *plus* (*Il en sait plus. — Il ne viendra plus.*), *point* (*Le point s'emploie à la fin d'une phrase. — Il ne travaille point*).

Les mots qui ont acquis le sens négatif dans les phrases négatives (avec la particule *ne*), peuvent figurer avec ce sens même dans des propositions nominales (sans verbe et donc sans *ne*) et dans l'emploi isolé: *Sans la connaissance de soi-même*, *point de solide vertu*. *Pas d'argent*, *pas de Suisse*. *Qui est venu? Personne*. *Qu'est-ce que tu m'as apporté? Rien*.

41,2. Il y a des mots qui se sont vus affectés d'une nuance péjorative parce qu'ils étaient employés souvent avec des épithètes dégradantes, par exemple *garnement* — désignant primitivement celui qui garnit (orne) quelque chose ou fournit des choses nécessaires — étant employé souvent avec des adjectifs *méchant* et *mauvais*, est arrivé à être synonyme approximatif de *maquereau* et de *vaurien* qui cependant sont beaucoup plus péjoratifs dans la langue commune. — *Hère* (< all. *Herr* „monsieur“), ayant souvent *pauvre* pour épithète, finit par signifier „homme misérable sans fortune, sans considération“.

41,3. L'union figée de deux mots désignant un seul concept facilite l'omission de l'un d'eux: lat. *matutinum tempus* > fr. *matin*, *fasta dies* > *fête*; (*bêtes*) *fauves*, *papiers* (*d'identité*). Cela arrive souvent dans les langues spéciales (voir le chapitre de l'ellipse).

41,4. Dans les phrases telles que *Avec toute sa finesse, il a été dupé*, la préposition *avec* acquiert le sens de „malgré“; dans telles que *Pour petit qu'il soit, il n'est pas moins courageux, pour... que* devient synonyme de *bien que*.

La locution *vendre un canard à moitié* „vendre une moitié d'un canard (au prix du canard entier)“ et la locution *vendre (donner) un canard*, qui en est une variante postérieure, ont provoqué l'emploi de *canard* au sens de „tromperie“ et, plus tard, „mensonge d'un journaliste“.⁸⁷

Danger (< lat. vulg. *dominiarum*, dérivé à partir de *dominum*), ayant primitivement le sens de „domination, pouvoir“, a vu ce sens se modifier dans les contextes tels que *être au danger de quelqu'un* „être au pouvoir“, „être sous la domination“ > „être à la merci“ > „être en danger“.

L'acception de *conscience* est devenue obscure dans les syntagmes *ouvrier en conscience* „ouvrier payé par heure“ (c'est-à-dire ouvrier qui fait tout en conscience de sorte que son patron peut se fier à lui et le payer par heure), *travailler en conscience* „au salaire fixe“. Ces syntagmes ont permis d'employer le mot *conscience* au sens de „typographe travaillant au salaire fixe“.

Banquet „un petit banc“, étant employé dans la locution *faire le repas sur le banquet* et dans sa variante elliptique *faire le banquet*, prit son sens actuel.⁸⁷

Le sens „présent“ du mot *cadeau* a pu évoluer du sens plus ancien „divertissement (offert à une dame)“ dans les tournures telles que *donner un cadeau aux dames*.

Menu „détail“ a changé son sens, dans la langue des cuisiniers et des restaurateurs, dans l'expression *dresser le menu* „les détails“ > „la liste détaillée (ordre) des mets qui seront servis au cours du repas“.

Regagner „gagner de nouveau“ > „rentrer“ dans *regagner son logis*.

41,5. Selon le contexte, un seul mot peut avoir diverses acceptions à la même époque. Citons à titre d'exemple l'adjectif *auriculaire*. Il est relatif à l'oreille dans *nerf auriculaire*, antonyme de *publique* dans *confession auriculaire*, contraire de *oculaire* dans *témoign auriculaire*; ajoutons encore la dénomination *doigt auriculaire* due au fait qu'il est si mince qu'il entre dans l'oreille.

L'adverbe *bon* a encore les acceptions „bienveillant“ dans l'expression *bon vieillard*, „précis“ dans *il vous rendra bon compte*, „convenable“ dans *un manteau bon pour toutes les saisons*, „considérable“ dans *une bonne partie de l'entretien*, „fort“ dans *une bonne pluie*, „heureux“ dans *bon voyage*, „spirituel“ dans *une bonne histoire* et encore d'autres acceptions qui, cependant, pourraient être qualifiées en tant que variantes des acceptions citées ci-dessus.

41,6. Selon le contexte, certains adjectifs verbaux peuvent être conçus activement ou passivement, c'est-à-dire désigner des actions ou des qualités: *une musique bruyante* — *une rue bruyante*, *un vieillard voyant* — *une couleur voyante*, *un spectateur payant* — *un billet payant* (antonyme de *billet de faveur*).

41,7. Même l'ordre des mots dans la phrase, surtout la place de l'épithète, peut déterminer le sens: *une femme pauvre* — *une pauvre femme*, *nul homme* — *un homme nul*, *un brave homme* — *un homme brave*, *certaines nouvelles* — *des nouvelles certaines*, etc.

Le sens d'un adjectif peut évidemment être déterminé aussi par un complément: *elle est âgée* — *elle est âgée de 18 ans*.

⁸⁷ Cf. Gamillscheg, *Französische Bedeutungslehre*, p. 27.

CHANGEMENTS OCCASIONÉS PAR DES FAITS PSYCHIQUES

CHANGEMENTS DUS À LA CONNEXITÉ DE CHOSES ET D'IDÉES

Glissement de sens (métonymie et irradiation)

42,1. Il arrive que les gens s'expriment d'une manière imprécise, c'est-à-dire emploient des mots qui n'expriment leurs idées qu'approximativement. Quand un mot est employé plus souvent dans un sens déplacé, par exemple en ancien français *tous jours* „chaque jour“ au sens de „sans cesse“ ou „de tout temps“, ce sens modifié se généralise et peut entraîner une modification de forme, éventuellement même une scission (ce qui est exceptionnel): *tous jours* > *toujours* et *tous les jours*.

Aventure désignait originellement un événement tout court, mais comme on parle souvent d'événements extraordinaires, ce mot acquiert le sens „entreprise hasardeuse“. Dans l'expression *femme à aventures*, il désigne des relations érotiques.

L'adjectif *marinier* employé en fonction de substantif désignait primitivement le marin, plus tard même un batelier et enfin seulement ce dernier.

Altéré „rendu autre en qualité“, ayant pris le sens „changé en mal“, apparaît même au sens de „tourmenté, souffrant“: *altéré de soif*. Cette expression fait naître la tournure *la soif m'altère* d'où *altérer* „exciter la soif“ et *s'altérer* „avoir soif“ (rare parce qu'il y a aussi *s'altérer* „se détériorer“).

Récupérer „reprendre“ s'emploie dans la presse contemporaine au sens de „prendre, s'emparer de“ (*récupérer des armes*).

42,2. Il y a diverses sortes de déplacements de sens. Elles se font à partir des connexités:

- | | |
|-----------------|--|
| 1° spatiales, | 5° d'une personne avec un objet, |
| 2° temporelles, | 6° d'un individu avec une collectivité, |
| 3° causales, | 7° d'une action avec un fait accompagnant
cette action, |
| 4° de parenté, | 8° d'une partie avec le tout. |

42,3. Les glissements de sens à partir des connexités spatiales sont facilités par exemple par le fait qu'il n'y a pas de ligne de démarcation entre certaines parties du corps humain ce qui permet d'employer *gorge* au lieu de *sein* (*soutien-gorge*). Du latin *spatula* „omoplate“, il y a en français *épaule*; de *bucca* „joues enflées“, *bouche*; de *coxa* „hanche“, *cuisse*. Il va sans dire que la connexité spatiale n'a pas provoqué le glis-

sement de sens, mais qu'elle l'a seulement rendu possible. La cause réelle du glissement de sens „hanche“ > „cuisse“ consiste dans la collision homonymique des formes postérieures des mots latins *femur* „cuisse“ et *finus* „fumier“.⁸⁸

On emploie quelquefois le nom du récipient pour désigner son contenu: *pot-au-feu* (mets composé de viande de bœuf, de carottes, de poireaux, etc. bouillis dans un seul pot). Un tel glissement s'effectue plus souvent seulement dans un certain contexte: *Il n'a bu qu'un verre. Oserais-je vous offrir encore une tasse? Il aime la table* („la bonne chère“).

Les dénominations de certaines personnes et choses s'emploient parfois pour désigner le lieu, le bâtiment ou la pièce où elles se trouvent: *académie* „ensemble des académiciens“ > „bâtiment où ils tiennent leurs séances“, *université* „collectivité des enseignants des Facultés“ > „bâtiments où ils enseignent“, *banque* (< it. *banca*), „banc“ > „table de changeur“ > „bâtiment dans lequel il y a le bureau de change“, *café* „fruit du caféier“ > „infusion faite de ce fruit“ > „lieu public où l'on prend le café“, *dépôt* „chose déposée“ > „lieu où l'on dépose“, *billard* „une sorte de jeu“ > „la table sur laquelle on le joue“ > „la salle où se trouvent ces tables“, *comédie* „pièce de théâtre“ > „bâtiment où l'on joue les comédies ou les opéras comiques“.

Vice versa, la dénomination d'un lieu désigne souvent les personnes qui s'y trouvent: *auditoire* „salle destinée aux conférences“ > „réunion de ceux qui écoutent“, *parterre*, *loges*, *galleries*, *poulailler* ou *paradis* (partie du théâtre) désignent aussi le public qui les occupe, *Chambre (des députés)* indique aussi l'ensemble des députés, *cour* (résidence d'un souverain) se dit au sens de „souverain et son conseil (ses courtisans...)“, *Quai d'Orsay* est la dénomination du Ministère des Affaires étrangères qui s'y trouve, *conclave*, pièce où s'assemblent les cardinaux pour élire un pape, désigne aussi cette assemblée elle-même. Citons encore quelques exemples de cet emploi: *Le parterre et les loges l'ont applaudi, mais la galerie l'a sifflé. La Chambre a voté cette loi hier à 18 heures. La ville s'est révoltée. Toute la salle s'est levée. Tout Paris est allé le voir. Paris s'amuse. Rome à déjà parlé, mais Londres hésite toujours encore.*

Plus rarement, le lieu désigne une chose qui s'y trouve: *bibliothèque* „bâtiment ou armoire où sont rangés les livres“ > „collection de livres“, *brassin* „cuve à bière“ > „le contenu de cette cuve“, *tableau* „planche de bois“ (sens disparu) > „ouvrage de peinture“ (exécuté non seulement sur bois, mais encore sur toile, etc.).

Le nom d'une plante dénomme parfois le lieu qu'elle couvre: *herbe*, *bruyère*, *vigne*, etc.

Le nom d'une ville dénomme souvent le produit qui s'y fabrique ou y a été inventé et produit à l'origine: *cognac*, *roquefort*, etc. (voir § 70,2).

⁸⁸ Cf. W. v. Wartburg, *Einführung in die Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, 117–118 et E. Coseriu, „Pour une sémantique diachronique structurelle“, *Travaux de linguistique et de littérature* II, 1, 145, Université de Strasbourg, Centre de philologie et de littératures romanes. Voir aussi le § 25,3 du présent ouvrage.

Remarque: Les exemples cités montrent que le sens primitif se conserve dans la plupart des cas de cette catégorie. Néanmoins, quelquefois il disparaît. Dans ce cas, il peut survivre, un certain temps au moins, dans quelques syntagmes figés, par exemple le sens originaire „rive“ du mot *rivière* s'est conservé dans les syntagmes *vins de rivière* (vins des rives de la Marne) et *oiseaux de rivière*.⁸⁹

Le nom d'un lieu peut enfin désigner une action qui y a lieu, par exemple *couche* („lit“) indique aussi enfantement (par euphémisme — voir § 62), *scène* (partie du théâtre où jouent les acteurs) dénomme aussi ce qui s'y passe pendant qu'elle est occupée par les mêmes personnages, *cuisine* signifie aussi l'art d'apprêter les mets. Au contraire *marché* „convention d'achat et de vente“ s'emploie pour désigner le lieu où l'on vend et achète, *prêche* „action de prêcher“ sert aussi à dénommer un temple protestant.

42,4. Un déplacement de sens peut être facilité par une connexité temporelle. La dénomination d'une action peut servir à indiquer l'action qui la suit: *battre en retraite* désigne primitivement „faire le signe convenu de la retraite en battant le tambour“, puis „se retirer (devant l'ennemi)“. *Embrasser* „serrer dans ses bras“ > „donner un baiser“. *Vernissage* „action de vernir“ > „ouverture d'une exposition“ parce que l'ouverture suit immédiatement le vernissage par lequel on finit les préparatifs de l'exposition. *Crémaillère* „instrument pour suspendre les marmites“ > „repas pour fêter son installation“ par suite du fait qu'on finissait autrefois son installation dans un nouveau logement en pendant la crémaillère).

42,5. Par suite de connexité causale, un produit, une œuvre peuvent être désignés par le nom:

1° de son inventeur, créateur, producteur ou propagateur: *shrapnel*, *guillotine*, *sandwich*, etc. (voir § 70,4). Le procédé contraire est exceptionnel: *araignée* désignait originairement le toile d'araignée; *domino* „sorte de costume de bal masqué“ > „personne qui le porte“. — Appartiennent dans cette catégorie les surnoms des paysans *patates* et *betteraves* et les dénominations onomatopéiques des animaux (oiseaux, insectes . . .) d'après les cris qu'ils émettent: *coucou*, *cricri*;

2° du matériel dont ils sont faits: *verre*, *caoutchouc*, *pavé*, *argent*, *linge*, *lin* („toile de lin“), *sapin* („cercueil“), *carton* (dessin sur le carton), *marbre*, *bronze* (statue de marbre, de bronze), *cuivre* (planche gravée sur cuivre, instrument à vent de cuivre), *fer* („épée“, „fleuret“, etc.: *croiser le fer*; au pluriel, „chaînes“: *Il avait les fers aux pieds*; ajoutons encore: *fer à friser*, *fer à repasser*, *fer à cheval*);

3° de la couleur: *pourpre* („éttoffe en pourpre“: *manteau de pourpre*);

4° de l'animal ou de l'oiseau dont le cuir ou le plumage sert de matière première à la fabrication du produit en question: *chevreau* (peau de chevreau), *loutre* (fourrure de loutre), *martre* (fourrure de martre), *castor* (pelisse faite de fourrure de castor ou chapeau fait de poil de castor), *hermine* (manteau de fourrure d'hermine), *blaireau* (pinceau fait de poils de blaireau), *aigrette* (faisceau de plumes d'aigrette qui orne la tête, le casque, le dais);

⁸⁹ Voir E. Gamillscheg, *Französische Bedeutungslehre*, p. 190.

5° de la plante ou du fruit respectifs: *café*, *groseille* (sirop, vin ou confiture, faits de groseille), *cassis* (liqueur qu'on en fait);

7° de l'instrument nécessaire à la fabrication de la chose à dénommer: *crayon*, *fusain*, *sanguine* et *sépia* (dessins), *eau forte*, *presse*.

Une connexité pareille a facilité l'emploi de *fouet* au sens de „coup de fouet“ et celui de *timbre* au sens de „son de timbre (cloche)“.

L'influence de la connexité causale apparaît aussi dans l'évolution sémantique des mots: *aride* „sec“ > „stérile“, *courtois* „appartenant à la cour d'un souverain“ (sens oublié) > „bien élevé, civil“, *franc* „libre“ > „qui ne trompe point“ > „sincère“, *indemnité* „état de ce qui est indemne“ (sens disparu) > „dédommagement“.

42,6. On peut constater un déplacement de sens de quelques mots concernant la parenté: *beau-père* „second mari de la mère“ — „père du mari (de la femme)“, *belle-mère* „seconde épouse du père“ — „mère de l'époux (de l'épouse)“, *beau-frère* „fils du second mari de la mère (de la seconde femme du père)“ — „mari de la sœur ou de la belle-sœur“ ou „frère du mari ou de la femme“, *beau-fils* „fils du second mari (de la seconde femme)“ — „gendre“, etc.

Du latin *nepos* „petit-fils“, on a en français *neveu*, de *sponsus* „fiancé“ — *époux*, de *sponsa* „fiancée“ — *épouse*, de *avunculus*, diminutif de *avus* „grand-père“ — *oncle*.

42,7. On peut désigner les personnes par le nom d'une partie caractéristique de leur vêtement, de l'insigne de leur dignité (qui est quelquefois aussi une partie de leur vêtement) ou de l'instrument de musique duquel ils jouent (s'il s'agit de musiciens).

Une telle dénomination est d'abord occasionnelle, par exemple: *Trois habits noirs à la fois se précipitent autour d'une jupe* (Taine, *M. Graindorge*, p. 174). Quelques unes des dénominations de cette espèce deviennent plus ou moins courantes. En parlant de femmes, on employait assez souvent les mots *jupe* et *blanc bonnet* (dans les pays où les femmes étaient coiffées de bonnets blancs).

Citons encore quelques dénominations de cette nature: *soutane* et *petit collet* „prêtre“, *bonnet carré* „juge“, *collet monté* „pédant“, *vieille perruque* „personne qui tient obstinément à d'anciens préjugés“, *grand-croix* „celui qui est décoré d'une grand-croix“, *carmagnole* (veste courte en usage pendant la Révolution) „soldat de l'armée républicaine“, *hoqueton* (veste de grosse toile que portaient les hommes d'armes au moyen âge) „archer“.

Même la couleur de vêtements peut jouer un rôle important dans les dénominations: On appelait *grisette* les jeunes filles vêtues de grisette (= étoffe grise légère et commune). Autres exemples: *habits-verts* „douaniers“, *blancs-manteaux* (religieux appartenants à l'ordre des servites de la Vierge ou à celui des guillemites), *robes noires* „prêtres“, *pantalons rouges* (soldats qui avaient des pantalons rouges), *bas bleus* „femmes savantes (pédantes)“.⁹⁰ Cette dernière dénomination, ainsi que quelques

⁹⁰ Dans ce cas, il s'agit d'une dénomination indirecte: Stillingfleet, le principal personnage du salon littéraire *Bluestocking* („bas bleu“), où s'assemblaient les femmes précieuses, se distinguait par ses bas bleus.

autres (*collet monté, vieille perruque*) ont une nuance péjorative ou ironique (*belle fourchette „fort mangeur“*).

Quelques unes des dénominations de cette espèce se sont lexicalisées: *Chaperon* (sorte de capuchon) est devenu la dénomination des femmes qui accompagnent dans le monde des jeunes filles. On appelle *mitron* un garçon boulanger ou pâtissier à cause de son bonnet qui ressemble à la mitre. *Enseigne* et *cornette* (sortes de pavillons) sont devenus titres militaires désignant les officiers porte-drapeau. Citons encore quelques noms d'instruments de musique qui servent en même temps à dénommer les musiciens: *violon, trompette, clarinette, tambour*. Sont analogues les dénominations de chanteurs et de chanteuses: *ténor, contre-basse, soprano, contralto*.

Les parties de vêtements ont été employées aussi en tant que surnoms: *Redingote grise* (Napoléon), *Chaperon rouge* et *Peau-d'âne* (personnages de contes de fées); *Robert Courte-Heuse* (*heuse „botte“*), *Geoffroy Grise-Gonelle* (*gonelle „jupe“*) et autres surnoms se rencontrent dans la littérature moyenâgeuse.

Non seulement un individu, mais tout une collectivité peut être dénommée de manière analogue: *livrée* „classe des domestiques“, *calotte* (petit bonnet rond) „clergé“ (expression familière et péjorative).

Plus rare est le phénomène contraire, c'est-à-dire la dénomination d'une partie de vêtement par celle de la personne qui la porte: *frileuse* (bonnet ou cache-nez pour les personnes frileuses), *canotier* (chapeau de paille ressemblant à celui que portaient les canotiers), *châtelaine* (chaîne de femme à laquelle on suspend des bijoux), *bolivar*, etc., voir § 70.

Il y a encore d'autres espèces de connexités entre les personnes et les choses: *Courrier* „homme qui court (va à cheval...) en portant une nouvelle“ — „home (voiture, navire...) qui porte les lettres, les paquets, etc.“ — „totalité de lettres, etc. que porte le même courrier“ — „correspondance“. En disant „le courrier est ici“ le sujet parlant pouvait bien annoncer l'arrivée de l'homme portant les nouvelles, les lettres, etc., mais ceux à qui il le disait — ne pensant qu'aux nouvelles apportées (sans s'intéresser au porteur) — pouvaient répéter la même phrase à un membre de leur famille en montrant les lettres. Dans une telle situation, le glissement de sens constaté ci-dessus est facile à comprendre.

42,8. Le nom d'une danse désigne souvent un morceau de musique composé pour accompagner la danse en question: *quadrille, valse, polka, tango*.

Plus rarement le nom d'une danse est identique avec celui d'une partie de vêtement des danseurs ou des danseuses. *Boléro* dénomme en même temps une danse espagnole, l'air sur lequel il s'exécute, la petite veste et le petit chapeau rond des danseuses.

42,9. Rarement aussi, le nom d'une collectivité sert à nommer un de ses membres. L'évolution de l'expression suivante en est la meilleure illustration: *gens d'armes* > *gendarmes* — *gendarme*.

Un tel changement — la dénomination d'un tout par l'une de ses parties et vice versa — est, au contraire, très fréquent.

Remarque: En rhétorique, ce changement s'appelle synecdoque. Par ce terme, on désigne cependant aussi l'échange entre les noms d'individus et de collectivités de personnes et de parties de leurs vêtements, etc. étudiés dans le § 42,7 et même l'emploi du singulier au lieu du pluriel ainsi que certains cas de restriction et d'extension, d'abstraction et de concrétisation. Il s'agit donc d'un terme à sens très vague et imprécis.

Le nom d'une partie du corps caractéristique sert assez souvent à désigner les êtres entiers, et notamment:

1° des oiseaux: *blanc-cul*, *cul-rouge*, *rouge-queue*, *rouge-aile*, *grosse-queue*, *grosse-gorge*, *rouge-gorge*, *gorge-noire*, *gorge-bleue*, *blanche-coiffe*, *grosse-tête*, *gros-bec*;

2° des animaux: *blanc-nez*, *tête-noire*, *rouge-gorge*, *courte-queue*, *courte-épine*;

3° des gens: *le peau-rouge*, *le pied-plat*, *le jeune-barbe*, *le vieille-barbe*, *le grande-barbe*, *le barbe-grise*, *le vieille moustache*, *le forte-tête* ou *la tête-forte* (*excellente*), *le cœur d'or*; des deux genres, selon le sexe, sont *tête carrée*, *tête folle*, *tête légère* et *mauvaise-langue*; quand il s'agit de dénominations moqueuses ou dénigrantes, on use de noms concernant les parties des corps d'animaux ou d'oiseaux: *la bonbec* „personne bavarde qui sait se défendre“, *le blanc-bec* „jeune homme sans expérience“; ajoutons encore *le courtebotte* „très petit homme“. — Méritent d'être mentionnés les noms propres ayant la même origine. Ils étaient nombreux au moyen-âge: *Barbe-Bleue*, *Fine-Oreille*, *Courte-Barbe*, *Grossetête*, *Groskul*, *Bellejambe*. De nos jours, il y en a peu et ils ne comprennent pas la partie adjectivale: *Pied*, *Lenez*, *Lecœur*.

Quand aux choses, elles peuvent aussi être nommées d'après leurs parties caractéristiques: *bouchon* „branche de verdure ou d'arbre qui sert d'enseigne à un cabaret“ — „cabaret“, *foyer* „lieu où l'on fait du feu“ — „demeure, maison“, latin *camera* „voûte“ > fr. *chambre*, lat. *tabula* „planche“ > fr. *table*.

Appartiennent à cette catégorie les noms de villes désignant originellement des bâtiments principaux ou caractéristiques: *Neufchâtel*, *Châteauneuf*, *Vieilcastel*, *Noirmoutier* „monastère noir“).

L'échange du tout avec une partie peut être restreint à certains syntagmes: *demander la main*, *gagner son pain*, *il n'y avait pas âme qui vive*, *cette ville compte 70 000 âmes*, *le bétail se compte par tête*.

Quelques mots ont subi toute une série de déplacements de sens: *bureau* „sorte de grosse étoffe de laine“ — „table pour écrire (couverte de cette étoffe)“ — „endroit où s'expédient les affaires (et où il y a ces tables)“ — „lieu où se réunissent les commissions d'une assemblée“ — „président, vice-président et secrétaires d'une assemblée“, *barreau* „petite barre (dans la salle d'un tribunal)“ — „banc réservé aux avocats“ — „ordre, profession des avocats“ — „association d'avocats“, *cotillon* „jupe de dessous“ — „femme(s)“ (*aimer le cotillon*) — „sorte de danse exécutée par des femmes seules“, *maquis* „terrain couvert de broussailles (en Corse)“ — „bandits qui s'y cachent“ — „mouvement illégal contre les occupants allemands en France pendant la deuxième guerre mondiale“.

42,10. La polysémie dans les exemples précédents découle d'une

suite de déplacements de sens successifs. Si les différents sens proviennent de déplacements ayant tous le même point de départ, à savoir le sens primitif ou fondamental, on parle d'irradiation. Citons quelques exemples:

Client, chez les Romains, était un plébéien qui se mettait sous la protection d'un patricien d'où les sens: „celui qui se met sous une protection“ (parfois avec une nuance péjorative), „qui confie ses intérêts à un homme d'affaire“, „qui cherche les secours d'un avocat“, „qui confie sa santé à un médecin: malade“, „qui réclame les services d'un commerçant: pratique“, „qui réclame les services dans un restaurant: consommateur“.

En partant de l'acception „partie du théâtre où jouent les acteurs“, le mot *scène* est arrivé aux sens: „ensemble des décors qui représentent le lieu où se passe l'action“, „lieu où est supposée se passer l'action qu'on représente“, „lieu où se passe une action quelconque“, „subdivision d'un acte pendant laquelle la scène est occupée par les mêmes personnages“, „action qui représente quelque chose d'intéressant, d'extraordinaire ou de sentimental“ (d'où „attaque violente“: *faire une scène à quelqu'un*).

Pourpre désignant une sorte de couleur rouge s'est prêté à dénommer la rougeur, l'étoffe teinte en pourpre, la dignité souveraine (dont la pourpre était la marque), la dignité du cardinal (pour la même raison), le sang (en poésie) et la maladie qui se manifeste par de petites taches rouges sur la peau.

42,11. Le transfert de sens peut remplacer la dérivation, mais il occasionne quelquefois le désaccord entre le sexe et le genre grammatical, par exemple *la clarinette* désigne aussi un homme qui joue de la clarinette, *le violon*, se dit de toute personne jouant du violon, même d'une femme, etc.

Dans des cas analogues, on change quelquefois le genre ce qui permet de mieux distinguer le sens du mot respectif: *la trompette* (instrument de musique) — *le trompette* (celui qui joue de la trompette), *la cornette* (étendard) — *le cornette* (porte-étendard), *une enseigne* — *un enseigne*, *la grand-croix* — *le grand-croix* (dignitaire décoré de la grand-croix).

42,12. Par suite de certains glissements de sens, on arrive à former des syntagmes paradoxales: *une quarantaine* (*quarantaine* „approximativement quarante“ — „séjour de quarante jours dans un lieu isolé de personnes atteintes d'une maladie infectieuse ou soupçonnées de l'être“) *de dix jours*, *bonnet* (primitivement, une sorte d'étoffe) *de coton*, *de soie* . . ., *plomber* (originellement, „garnir de plomb“) *avec de l'or*, *avoir pour tout argent quelques pièces de cuivre*, *être à cheval* („à califourchon“) *sur un âne*, *une ville à cheval sur un fleuve*.

Remarque: Il y a des cas spéciaux de glissement de sens: symbole, élargissement, rétrécissement, abstraction et concrétisation.

Symbole

43. Pour rendre une communication plus évocatrice, un discours plus solennel, on se sert des expressions et des locutions symboliques: *aurore de la vie, berceau de la civilisation, source de richesses, endosser l'uniforme, quitter l'uniforme, monter (s'asseoir) sur le trône, le trône et l'autel* (le roi et l'Eglise), *conduire à l'autel* („épouser“), *jeter le gant* („provoquer en duel“), *conquérir la palme, remporter la palme* („la victoire dans un combat ou dans une discussion“), *faire front, tenir tête* („résister“), *avoir toute la tête* („jouir de son bon sens“), *avoir l'œil sur quelqu'un* („surveiller“), *lâcher pied, lever le pied* [„s'enfuir“ (avec de l'argent volé)], *faire antichambre* („chercher de la protection“):

L'emploi symbolique d'un mot contient souvent une abstraction: *cœur* „courage“, *entrailles* „sensibilité“ (*homme sans entrailles*), *robe* „profession de la judicature“ (*les gens de robe, prendre la robe*), *sceptre* „dignité royale“, *épée* „état militaire“ (*préférer la robe à l'épée*), *bâton de maréchal* „dignité de maréchal“, *chapeau de cardinal* „dignité de cardinal“, *sang* „parenté“ ou „meurtre“, *boucler sa (se serrer la) ceinture* „restreindre ses besoins“, *avoir la chair de poule* „avoir peur“.

Le phénomène contraire est rare. Comme les esclaves portaient au cou un collier avec une chaîne, *esclavage* devint dénomination d'un collier de femme garni d'une chaînette.

Concrétisation

44,1. Les mots abstraits désignent les qualités, les états et les actions. La tendance à s'exprimer avec concision a donné la première impulsion à leur concrétisation (épaississement). Parfois on se contente d'une légère allusion au lieu de préciser sa pensée. Dans la phrase *Elle épargnait l'éclairage en se couchant dès le crépuscule* (Flaubert), *éclairage* ne désigne pas l'action d'éclairer ni ses effets, mais ce qui sert à éclairer (bougie, pétrole, etc.), éventuellement de l'argent qu'il faudrait payer pour l'éclairage.

La concrétisation est facilitée par le caractère vague et imprécis des idées qu'on exprime par les mots abstraits. Elle est rendue possible au moment où l'idée d'une action, d'une qualité, etc. évoque l'idée d'une chose concrète, par exemple *attelage* „action d'atteler“ désigne aussi l'ensemble de bêtes attelées, *lustre* „éclat“ devint dénomination d'un chandelier à plusieurs branches qu'on suspend au plafond.

44,2. Le nom d'une qualité désigne parfois encore:

1° une personne ayant la qualité en question: *talent, génie, beauté, amour, innocence, connaissance, célébrité, crapule, multitude, jeunesse, vieillesse*; titres: *Sa Majesté, Son Excellence, Son Eminence, Sa Grandeur*;

2° une „chose“ (au sens le plus large du mot) ayant la qualité respective: *parfum, ressort* („élasticité“ > „organe élastique“), *discipline* („ensemble des lois ou règlements“ > „soumission ou contrainte à un règle-

ment“ > „instrument de flagellation“),⁹¹ *puissance* („pouvoir de faire“ > „Etat souverain“); beaucoup de mots abstraits ne figurent au sens concret qu'au pluriel: *odeurs, nouveautés, curiosités, délicatesses, nudités* (terme d'art: „figures nues“), *ouïes* (on croyait que c'est l'organe de l'ouïe);

3° le résultat de la qualité respective: *économies, envie* („*désir*“ > „tache naturelle sur la peau“ qui, d'après une ancienne superstition, avait la forme ce dont la femme enceinte avait envie), *civilités* („paroles civiles, compliments“), *politesses* (*faire échange de politesses*), *galanteries, honneurs, amitiés, indignités* (*on lui a fait mille indignités*), *infamie, lâcheté* (*Il a commis pas mal de lâchetés*), *bêtise, sottise, chinoiserie* (*il a fait une bêtise, beaucoup de sottises, plus d'une chinoiserie*);

4° ce qui découle de la qualité en question, ce qui la manifeste: *faveur* avait, aux XVI^e et XVII^e siècles, le sens de „cadeau reçu d'une dame“, plus tard „ruban de soie“; *charité* désigne aussi l'aumône; *jalousie* devint dénomination d'un volet mobile en treillis parce que ces volets servaient aux maris jaloux pour dérober leurs femmes aux regards des hommes.

44,3. Les mots abstraits désignant un état ou une action peuvent désigner aussi:

1° le sujet de l'action respective, peu importe s'il s'agit:

a) de personnes: *visite* („action de visiter“ — „personne qui fait ou est en visite“), *garde, guide, foule, suite, assistance, ordonnance* („ordre“ — „cavalier qui porte les ordres“), *gouvernement, direction, aide*;

b) d'animaux et oiseaux: *plongeon, volée*;

c) de choses: *bandage, sonnerie, transport, serre, assaisonnement, appui, habillement*;

2° l'objet ou le but de l'action en question:

a) choses: *marchandise, envoi, semaille, pêche, paye, publication, salaison, friture* (les cinq derniers exemples pourraient figurer aussi à la section 3 ci-dessous);

b) personnes: *connaissance, nourrisson*;

3° le résultat de l'action respective: *exposition, mélange, élite, vendange, amas, pillage, débris, vitrage, écriture, trouvaille, décoration, bâtiment, remplissage, morsure, civilisation, fortification, travail, effort, presse, créance*;

4° le moyen, la chose ou l'instrument employés: *entoilage, transport, pince, presse, rafraîchissement, distinction, égout*;

5° le lieu de l'action respective: *étude, remise, dépôt, fabrique, demeure, parlement, passage, entrée, sortie, issue, allée, avenue, descente, cantonnement, mouillage, garage, pesage*;

6° la durée de l'action en question: *cueillette, cueillage, cueillaison, cueille, fauchage, fauchaison, fenaison, tonte, restauration* („l'époque de la royauté restaurée en 1814–1830“).

44,4. Le mot désignant une couleur peut dénommer des choses qui sont de la même couleur, par exemple, en parlant d'étoffes et de vêtements, on peut se servir des mots *écarlate, pourpre* (*manteau de pourpre, revêtir la pourpre*), etc.

La concrétisation d'un mot peut être multiple. Le mot *chasse*

⁹¹ Les règlements de certains ordres obligeaient les moines de se flageller.

„action de chasser“ désigne encore les chasseurs et leurs chiens (1^a: *La chasse est en train de s'éloigner*), le but et le résultat de la chasse (2^a: *Il jeta sa chasse sur la table*), l'instrument employé c'est-à-dire l'équipement (4^o: *Il a perdu sa chasse*) et le lieu de la chasse, c'est-à-dire le terrain réservé à la chasse (5^o: *Ils ont visité la chasse royale*). — *Moisson* désigne non seulement l'action de moissonner, mais encore le temps où elle se fait et ce qui est récolté. — *Gouvernement* „action de gouverner“ désigne aussi ceux qui gouvernent un Etat, fonction du gouverneur d'une colonie et même son hôtel (siège du gouvernement). — *Batterie* (originellement, „action de se battre“) a les sens suivants: „pièces d'artillerie réunies“, „terrassements qui les protègent“, „matériel qui les accompagne“, „double rangée de canons sur un pont de navire“, „lieu lui-même où sont placés les canons“ (autres sens ne nous intéressent pas ici). — *Echappée* „action d'échapper“ désigne aussi un court instant (qui échappe vite: *une échappée de beau temps*) et un lieu où quelqu'un ou quelque chose peut échapper: espace ménagé pour le passage des voitures, espace compris entre les marches et la voûte dans un escalier; ajoutons encore *échappée de vue* „espace libre, mais resserré par lequel la vue peut plonger au loin“, et *échappée de lumière* „lumière passant entre deux corps pour en éclairer un troisième“.

Un mot abstrait peut donc être concrétisé plusieurs fois et acquérir plusieurs acceptions selon les associations qui découlent de la situation ou du contexte donnés. Quelquefois on ne peut savoir avec précision si la polysémie d'un tel mot résulte d'une concrétisation multiple ou bien d'une dérivation multiple. Citons à titre d'exemple *pince* désignant l'action ou la propriété de pincer ou de saisir fortement, une sorte de tenaille, une barre de fer aplatie par un bout, le devant d'un fer de cheval, une sorte de pli sur l'étoffe, l'extrémité du pied des animaux ongulés ou celle de la patte de l'écrevisse, du homard, etc., la dent de devant des herbivores. — *Attache* est ce qui attache (lien, ligament, ligature, laisse, courroie, chaîne, etc.), l'endroit où est fixé („attaché“) un muscle, la partie qui joint („attache“) la main au bras ou le pied à la jambe.

44,5. La concrétisation peut être accompagnée:

1^o par une transposition, par exemple un verbe (infinitif) devient substantif: *manger* — le *manger*, *boire* — le *boire*, *rendez-vous* — le *rendez-vous*;

2^o par le changement du genre: *une aide* — un *aide*, *la critique* — le *critique*, *la garde* — le *garde*, *la manœuvre* — le *manœuvre*, *la mémoire* — le *mémoire*.

Abstraction

45,1. Dans l'évolution de la langue, la naissance des termes abstraits se situe à une époque relativement récente parce que l'abstraction représente un stade très avancé de la pensée. A partir du moment où les gens furent capables de former les idées abstraites, ils n'avaient évidemment pas d'autres moyens pour les exprimer que les mots concrets

désignant des „choses“ étant en connexion avec l'idée abstraite en question, par exemple *ouverture* „fente, trou, espace vide dans un corps“ pour désigner l'action d'ouvrir, le commencement, la préface instrumentale qui précède un opéra, un oratorio, etc., la proposition relative à une affaire, une négociation (sans parler des acceptions spéciales).

45.2. L'abstraction est la transposition du domaine matériel dans la sphère psychique ou morale: *blesser, froisser, frapper, aigrir, ravir, rejeter, bouleverser, tracasser, se regimber, empiéter, démêler, brouiller, divaquer, flatter, fronder, se morfondre*.

Il y a des mots qui ne deviennent abstraits que dans certains syntagmes: *rompre le silence, mettre en lumière, porter la lumière, jeter de la lumière sur, avaler une offense, boire toute honte, encaisser des injures, peser ses paroles, soulever une question, approfondir une question, embrasser une science*.

Les exemples cités prouvent que l'abstraction est souvent métaphorique.

Remarque: Dans différentes langues, l'abstraction se fait parfois de manière analogue, par exemple l'idée de comprendre s'exprime par les verbes qui désignent l'action de s'emparer, prendre, éventuellement l'état de posséder quelque chose: lat. *concipere* (< *cum capere*), fr. *comprendre* (< *cum prehendere*) et *saisir* (< germ. *sazjan* „avoir en possession, posséder“), it. *capire* (< *capere*), all. *begreifen* (*greiffen* „attraper“), anglais *grasp*, et *catch* (les deux ayant le sens primitif „prendre, attraper“), tchèque *chápat* et *pochopit*, russe *ponimat* (tous avec le sens originaire „prendre“), fin. *käsittää* (*käsi* „main“).

45.3. Nous avons illustré la transposition des idées concernant des actions et des états. Bien sûr, les qualités peuvent être transposées de manière analogue: *profondeur* (*d'un lac — d'une idée*), *lumière* (*du soleil — le siècle des lumières* „intelligence, savoir“), *émotion* désignait originairement le mouvement, *candeur*, la blancheur (éclatante).

Les deux derniers exemples prouvent que le sens primitif peut disparaître. L'existence d'un synonyme, surtout s'il est dérivé à partir du même radical, facilite la disparition de l'acception d'origine: *Largesse*, concurrencé par *largeur*, s'est spécialisé sémantiquement en gardant seulement son sens nouveau (abstrait) „libéralité“.

45.4. Les adjectifs indiquant les qualités physiques peuvent être employés, ainsi que les substantifs analogues, à désigner les qualités d'esprit et d'âme: *candide, savoureux, dur, insupportable, louche, gauche, scabreux* (*chemin scabreux — entreprise scabreuse*).

Quelques adjectifs ne peuvent être employés au sens abstrait que dans certains syntagmes: *une réponse droite, carrée, une vie molle, un reproche amer, une remarque salée, un récit poivré, des propos sucrés, doucereux, mielleux, un propos léger, une anecdote légère, une poésie légère, un esprit léger, des paroles creuses, un profond chagrin, une profonde pudeur, une rage aveugle, une maigre compensation, une verte vieillesse*, etc. Les abstractions de ce type sont en même temps métaphores (voir § 50).

Même les participes adjectivés peuvent avoir les sens abstraits figurés: *trait* „ligne de visage“ — „action caractéristique“, *une parole blessante, un style pesant. Roulant, tordant, crevant, gonflant, gondolant*

et *bidonnant* s'emploient, dans le langage familier, au sens de „très drôle, cocasse“.

45,5. Le dernier exemple et quelques autres précédemment cités montrent que l'abstraction peut être accompagnée d'un changement de sens qui n'a rien à faire avec l'abstraction elle-même. Citons encore deux exemples qui le prouvent: *dessin* „représentation au crayon“ — „projet“ (modifié en *dessein* dans l'orthographe), *blague* „petit sac à tabac“ — „mensonge“, „hâblerie“, „bêvue“.

45,6. Par la transposition dans la sphère spirituelle ou morale, un nom de „chose“ peut devenir dénomination:

1° d'une qualité (*penchant* „pente“ — „inclination“) ce qui est le cas de plusieurs mots désignant des parties du corps: *cœur* „courage“ (*avoir du cœur*), *front* „effronterie“ (*avoir le front*), *tête* „intelligence“ (*avoir de la tête*) et „sang froid, raison“ (*perdre la tête*);

2° d'un état d'âme: *flamme* „ardeur (de l'amour)“, *fumée* „excitation produite au cerveau par les boissons alcooliques“ (*fumées du vin*); à cette catégorie appartient aussi plusieurs cas de transposition des noms des parties du corps: *cœur* „amour“ (*c'est une affaire de cœur*), *bile* „fureur“ (*décharger sa bile*), „inquiétude“ (*se faire de la bile*), *humeur* „substance fluide d'un corps organisé“ — „disposition de l'esprit“;

3° d'une action: *mêlée* (primitivement: „mélange“, actuellement: „combat où les soldats des deux corps ennemis, s'attaquant corps à corps, se sont mêlés“);

4° d'une couleur: *marron*, *safran*, *sépia*, *vermeil*;

5° d'autres faits abstraits: *bornes* (*de l'esprit humain*), *tache* „ce qui blesse l'honneur. la réputation (*une vie sans tache*)“.

45,7. Les mots désignant certaines idées, par exemple celle de la lumière, passent facilement et fréquemment d'une sphère dans l'autre. En ce qui concerne le mot *lumière*, il est abstrait dans les locutions: *porter lumière*, *jeter de la lumière sur*, *mettre en lumière*, *apporter des lumières*, *le siècle des lumières*. Ajoutons à titre d'exemple encore d'autres mots du champ conceptuel de la clarté employés au sens abstraits: *lumineux*, *illuminer*, *brillant*, *éclairer*, *éclairément*, *radieux*, etc.

45,8. Le mot devenu abstrait peut redevenir concret sans toutefois revêtir son sens primitif: *chère* „tête, visage“ — „accueil, manière de traiter (des convives...)“ (changement qui a pu s'effectuer dans la locution *faire bonne chère à quelqu'un*) — „qualité de mets“ et „mets“ (*aimer la bonne chère*, fait à l'instar de *faire bonne chère*); *toilette* „petite toile“ — „table couverte d'une petite toile et portant un miroir“ — „action de s'habiller devant cette table“ — „robe“; *célébrité* „fête solennelle“ — „grande réputation“ — „personne réputée“.

Au contraire, un mot concrétisé peut redevenir abstrait: *pli* „action de plier“ — „rabat en double épaisseur fait à une étoffe“ — *il a pris un bon pli, cela ne fera pas un pli*.

45,9. L'abstraction, ainsi que la concrétisation, peuvent être de caractère métonymique ou métaphorique. Les exemples cités montrent surtout la connexité de la concrétisation avec la métonymie et de l'abstraction avec la métaphore.

Bibliographie

Knauer K., „Beiträge zum Ausdruck des Abstrakten im Französischen“, *Romanische Forschungen* LIV, 1930, 185–254.

Mikkola E., *Die Abstraktion. Begriff und Struktur. Eine logisch-semantische Untersuchung auf nominalistischer Grundlage unter besonderer Berücksichtigung des Lateinischen*. Helsinki, Finnische Beiträge zur Philologie und Philosophie I, 1964.

Extension de sens

46,1. L'étendue du sens peut être élargie par la suppression d'un, de plusieurs ou bien de tous les éléments complémentaires. Le sens du mot devient moins précis, plus général: *parents* „père et mère“ > „personnes descendant d'un ancêtre commun“, *mouchoir* „pièce de linge servant à se moucher“ > „pièce d'étoffe servant à divers usages“, *nostalgie* „mélancolie causée par un vif désir de revoir sa patrie“ > „vagues tristesses“, *bouffon* „acteur d'un comique bas“ > „personnage grotesque“, *bataillon* „fraction d'un régiment“ > „troupe (quelconque)“, *égorger* „couper la gorge“ > „tuer, massacrer“, *débarquer* „enlever (sortir) d'un navire“ > „descendre à terre (de n'importe quel moyen de transport)“, *fesser* „frapper sur les fesses“ > „battre“.

L'extension de sens a lieu quand le locuteur, en concentrant toute son attention sur l'idée dominante, ne se rend pas compte des éléments complémentaires du mot en question. Or, il emploie, par exemple, *ferrer* „garnir les bords de fer“ au sens plus général „garnir les bords (d'un métal)“. Le même changement s'est accompli dans l'évolution du mot *ferrure*. Citons encore quelques exemples: *beurrée* „tartine de beurre“ > „tartine couverte d'une couche de...“ (on peut constater un changement analogue pour *beurrer*), *charmille* „plants, allée ou berceau de petits charmes“ > „plants, allée, berceau (d'arbustes)“.

46,2. Ne pensant pas au sens primitif, on peut ajouter un complément qui est en contradiction avec ce sens: *ferrure de cuivre*, *ferrer de cuivre*, *fer à cheval en argent*, *mouchoir de tête*, *mouchoir de cou*, *beurrer avec du fromage*, *beurrée de confiture*, *charmille d'ifs*, *sérénade matinale*, *égorger à coups de fusil*, *débarquer d'un train (d'un wagon, de la diligence)*, *fesser sur les joues* (Rostand), *pavé en bois* (cf. aussi § 40). On ne peut évidemment parler d'une contradiction, mais seulement d'une alliance paradoxale si un mot est arrivé à avoir, en plus de son sens primitif, encore un autre, nettement distinct: *un vieux garçon*, *un mauvais bon mot*, *tous les seize quartiers de la capitale*, *être à cheval* („à califourchon“) *sur un âne* (expression beaucoup plus désuète que l'expression italienne correspondante *andare à cavallo su un asino*).

Le sens du mot peut être élargi non seulement quand on ne se rend pas compte des éléments complémentaires, mais encore quand la dominante sémantique devient plus ou moins vague ce qui est le cas des mots *sage*, *doux*, *bonhomme*, *honnête homme*. L'accroissement de l'imprécision de la dominante peut aboutir à son effacement totale qui s'est accompli dans le contenu sémantique des verbes auxiliaires et semi-auxi-

liaires et de quelques mots employés emphatiquement [*Elle est effroyablement belle*. (Elle est) *formidablement gravie*, Valéry, *La Pythie*].

L'imprécision sémantique peut faciliter la naissance d'une acception nouvelle, par exemple *défendre* „mettre à couvert contre quelque chose de fâcheux“, par l'intermédiaire du sens „mettre quelqu'un à couvert en ne lui permettant pas de faire quelque chose (qui puisse lui être fâcheux)“, est arrivé à l'acception „interdire, prohiber“.

46,3. Il y a quelques cas spéciaux d'extension:

1° la „neutralisation sémantique“: *santé* „état parfait des organes (le contraire de *maladie*) > „état des organes“ (*bonne santé* — *mauvaise santé*);

2° l'emploi de certains mots réservés par l'origine uniquement au sexe viril est admis même en parlant de femmes: *confrérie des femmes* (A. Daudet, *Tartarin de Tarascon*), *fraternel* „qui est propre à des frères“ > „qui a lieu entre personnes unies comme des frères ou des sœurs“;

3° l'emploi d'un nom propre avec la fonction d'un mot commun: *crésus*, *chauvin*, *espiegle*, *harpagon*, *tartuffe*, etc. — Quelques prénoms sont devenus noms d'oiseaux, d'animaux ou de choses: *Martin* — *martin*, *martinet*, *martin-pêcheur*, *martin-chasseur*, *martin-bon Dieu*; *Samson* — *sansonnet*; *Charles* — *charlot*; *Guillaume* — *guillaume*; *Robert* — *Robin* — *robinet*; *thomas*, *jules* et *eudoxie* désignaient le vase de nuit; *madeleine*, une sorte de gâteau ainsi que des variétés de raisin, de poire, de prune et de pêche qui mûrissent vers la Sainte-Madelaine, le 22 juillet.⁹²

L'extension de sens a lieu surtout à propos du contenu sémantique des mots qui passent d'une langue spéciale dans la langue commune (voir § 71).

Restriction du sens

47,1. Quand on emploie un mot dans un sens plus large que n'est son sens primitif et que cet emploi se généralise, l'étendue notionnelle du mot se restreint, par exemple *femme* acquiert encore le sens restreint „épouse“ tout en gardant son sens originaire, *négoce*, au contraire, ayant pris le sens actuel, a perdu son sens originaire „profession, occupation“. A titre d'exemple, citons encore les sens primitifs de quelques autres mots: *confire* „préparer“, *mode* „manière“, *appétit* „envie“, *confession* „aveu“, *plaisant* „qui plaît“. R. GeorGIN constate que *fortuné* glisse du sens large de „favorisé par la fortune“ au sens restreint de „riche“. ⁹³

47,2. La spécialisation est un type particulier de la restriction: le nom d'un genre, étant employé pour désigner une espèce, devient la dénomination de cette dernière. On dit, par exemple, *voiture* au lieu d'*automobile* et *bâtiment* au lieu de *nef* (cf. aussi le chapitre de l'ellipse). Restreints sont aussi les sens des mots *chantre* (autrefois „chanteur“) et *échafaud* (autrefois „estrade“).

⁹² Voir A. Dautzat, *Précis d'histoire et du vocabulaire de la langue française*.

⁹³ *Jeux de mots. De l'orthographe au style*, Paris, A. Bonne 1957, p. 105.

Une autre sorte de la spécialisation est la suppression de l'élément favorable ou défavorable dans le contenu sémantique du mot, par exemple *fortune* ainsi que *chance* s'emploient surtout en bonne part, ce qu'on peut constater aussi à propos de *qualité*, *renom* et *renommée*. Au contraire, on se sert généralement en mauvaise part des mots *accident* et *fatal*; toujours, des mots *altérer* (primitivement: „changer“) et *altération*. *Ressentiment*, ayant originairement le sens de „nouveau sentiment de“, signifie un faible renouvellement d'un mal, d'une douleur ou le souvenir d'une injure, la haine provoquée par une offense subie et le désir de vengeance. Quelques mots, tel que *hasard*, peuvent être spécialisés, selon le contexte, soit en bonne part (*coup de hasard*), soit en mauvaise part (*hasards de la guerre*).

Un autre cas de spécialisation consiste dans l'emploi d'un mot désignant un individu de n'importe quel sexe pour désigner spécialement un individu soit mâle (*homme*), soit femelle (lat. *jumentum* „cheval de trait“ > fr. *jument*).

47,3. La restriction de sens accompagne généralement le passage des mots de langues spéciales dans la langue commune (voir § 71).

Le cas limite de la restriction est la dénomination d'un individu par le nom d'une espèce, par exemple *veneur* „chasseur“ — „chef de la vénerie d'un souverain“ (*grand veneur*). L'origine de quelques noms propres n'est qu'un cas particulier de l'individualisation qu'on vient de mentionner: *un boulanger* — *le boulanger* (de notre village, de notre rue...) — (*monsieur*) *Boulangier*, *boucher* — *Boucher*, *baron* — *Baron*, *le maître* — *Le Maître*, *Lemaître*, etc.

47,4. Il arrive que le sens d'un mot s'élargit d'un côté et se restreint d'un autre côté, par exemple *roman* désignait primitivement n'importe quelle œuvre littéraire écrite en langue „romane“ c'est-à-dire populaire (non latine), mais plus tard, il devient et reste dénomination d'un seul genre littéraire écrit dans n'importe quelle langue. *Demoiselle* (*mademoiselle*) était, à l'origine, le titre appartenant aux jeunes filles ainsi qu'aux femmes mariées de petite noblesse, dès le XIX^e siècle, c'est un terme de politesse dont on se sert en s'adressant aux jeunes filles de n'importe quelle classe sociale, jamais en parlant de femmes mariées. *Argent* ne désignait originairement que le métal lui-même, puis encore de la monnaie en argent et enfin toute sorte de monnaie.

La restriction de sens peut être occasionnée par une ellipse ce qui a lieu surtout dans les langues spéciales (cf. § 48,5).

Ellipse

48,1. Un seul concept peut être exprimé par deux ou plusieurs mots qui forment un tout sémantiquement indivisible, par exemple *bateau* à *vapeur*. Dans les dénominations de cette sorte, il y a une disproportion entre la singularité du concept et la pluralité des mots qui l'expriment, le nomment. De plus, la longueur de ces syntagmes ne convient pas à la tendance à l'économie, tendance qui est à la base de la communi-

cation et qui se manifeste, entre autres, aussi par l'abréviation de mots trop longs.⁹⁴ Or on supprime dans les syntagmes désignant un seul concept le ou les mots qu'on peut deviner, par exemple: *le bateau à vapeur* > *le vapeur*. L'article *le* suffit à distinguer cette expression elliptique du mot *la vapeur* même là où le contexte ne peut nous aider.

Généralement on ne supprime qu'un ou deux mots, mais quelquefois même plusieurs: *un costume de bain à deux pièces* > *un deux-pièces*, *le siège sur lequel s'agenouille celui qui prie Dieu* > *le prie-Dieu*, *un lieu ou endroit où l'on met pied à terre* > *un pied-à-terre*, *un entretien où l'on est tête à tête* > *un tête-à-tête*.

Un seul mot (simple ou composé) peut donc exprimer ce qui auparavant était exprimé par plusieurs mots. Le syntagme originaire peut soit alterner avec l'expression elliptique (*bateau à vapeur* — *vapeur*), soit être oublié de sorte que parfois on ne se rend plus compte qu'il s'agit d'une ellipse, par exemple, dans la terminologie linguistique, *présent* représente l'ancien syntagme *temps présent* où l'adjectif (employé en fonction d'épithète) est devenu substantif (ailleurs, *présent* a gardé aussi sa valeur d'adjectif).

Souvent on ne se rend plus compte qu'il s'agit d'une expression elliptique (exemple: *avenir* provient de *temps à venir*).

Il est relativement rare qu'une expression elliptique se compose de deux ou de plusieurs mots: *à la mode française (anglaise...)* > *à la française (à l'anglaise...)*, *de la (manière) plus belle*, *haricot qu'on mange tout* (la cosse aussi bien que les grains) > *haricot mange-tout*.

48,2. On peut supprimer soit le mot déterminant, soit (plus souvent) le mot déterminé. Dans ce dernier cas, l'adjectif-épithète ou le substantif-complément du nom reste.

Citons quelques exemples de l'adjectif-épithète devenu substantif: *la (chaise) berceuse*, *le (carosse) coupé*, *le (train) rapide*, *la (ville) capitale*, *la (police) correctionnelle*, *la (danse) polonaise*, *la (dent) canine*, *le (papier) journal*, *la (dépêche) pneumatique*, *(voiture) automobile*, *(école) maternelle*, *(écriture) ronde*, *bâtarde*, *anglaise*, *à l'étourdie* (< *à la façon étourdie*), *à (la main) droite*, *à (la main) gauche*, *habiter au premier (étage)*.

Un nombre élevé d'ellipses de ce genre se trouvent dans les langues spéciales, par exemple dans celles

1° des soldats: (*capitaine*) *général* (sans ellipse encore au XVI^e siècle), (*ballon*) *dirigeable*, (*avion*) *biplan*, *cinquième (régiment de) hussards*; *un soldat passe de l'active dans la territoriale*;

2° des musiciens: (*note de musique*) *ronde*, *blanche*, *noire*, (*note*) *tierce*, *quarte*, *quinte*, etc.;

3° des sportifs: (*épreuve*) *éliminatoire*, (*pari*) *mutuel*, (*cheval*) *favori*, (*coup de poing*) *direct*, *droit*, *gauche*; *la tierce*, *la quarte*, *la quinte*, etc.;

4° des mathématiques: (*ligne*) *diagonale*, *perpendiculaire*, *oblique*.

Nous ajouterons enfin les exemples illustrant le fait que le syn-

⁹⁴ *auto(mobile)*, *moto(cycle)*; (*auto*)*bus*, *chandail* (< *marchand d'ail*); *Vel d'hiv* (*Vélodrome d'hiver*), *Boul-Mich* (*Boulevard Saint-Michel*); *Doc* (*docteur*), *sous-off* (*icier*), *Intran(sigeant)*, etc. (Quant aux trois derniers exemples, voir *Aragon*, *Aurélien*, Paris, Gallimard 1944, pp. 98, 424, 485, 652, etc.).

tagme primitif peut être représenté par le complément du nom: *la (tourne à) courte-queue, les (motos de) Renaud, (horloge à) pendule, (cornet à) piston, (prune de la) reine-claude, (voiture automobile de) huit-cylindre(s), (voiture automobile à force motrice de) cinquante-chevaux, (barre qui donne la) direction.*

48,3. Plus rares, bien que assez nombreux, sont les cas de la suppression du mot déterminant c'est-à-dire:

1° de l'adjectif-épithète: *dépêche (télégraphique), sermon (religieux), faire la tête (boudeuse);*

2° du complément du nom: *le bas (de chausse), prise (de tabac), prise (de corps).* La plupart des cas de ce type se retrouvent dans les langues spéciales: *ligne (de pêche), bâtiment (de mer), pelouse (du champ de course), vente (à prix réduits), lavage (de l'estomac, des intestins), obligation de (la ville de) Paris.* On rencontre un nombre relativement très élevé de ce genre d'ellipses dans la terminologie ecclésiastique: *élévation (du pain et du vin), rédemption (de l'humanité), Rédempteur (de l'humanité), Sauveur (des gens), Créateur (de l'univers), Ascension (de Jésus-Christ), Assomption (de la sainte Vierge);*

3° du substantif-objet: *imposer (le respect), rapporter (le profit), rapporter (de l'argent), rapporter (une nouvelle), rapporter (de méchants propos).* Les ellipses de cette espèce se trouvent aussi le plus fréquemment dans les langues spéciales:

a) commerciale: *ce magasin liquide* (toutes ses marchandises), *notre magasin envoie* (les marchandises achetées à la maison);

b) sportive: *conduire* (une voiture), *encaisser* (les coups), *abandonner* (la course), *mener* (la course) *de bout en bout;*

c) ecclésiastique: *recevoir* (le corps de Jésus-Christ), *fidèle* (à la foi);

d) autres: *exposer* (ses peintures...), *le vin dépose* (son résidu), *amener* (son pavillon).

48,4. Le nombre considérable d'ellipses dans les langues spéciales prouve qu'entre spécialistes, l'acte de communication concerne une certaine sphère d'intérêts et permet de supprimer une quantité de mots — mots qu'on devine facilement dans le milieu de gens ayant la même profession.

Certaines situations même sont favorables à l'emploi des expressions elliptiques. Quand un gardien de paix dit à quelqu'un „Vos papiers, Monsieur“, tout le monde sait que cela signifie „Montrez-moi vos papiers d'identité, Monsieur“.

48,5. L'emploi des expressions elliptiques est donc souvent restreint. On ne s'en sert que:

1° dans une certaine langue spéciale (cf. ci-dessus),

2° dans un certain pays (localité...), par exemple aux environs de Reims, le mot *particulier* (< *logis particulier* ou *l'immeuble particulier*) a le sens de „maison de famille“, au Sud de la France, on dit *campagne* au lieu de *maison de campagne*, à Paris, *Bois* désigne le Bois de Boulogne, *Institut*, l'Institut de France, *Collège*, le Collège de France, *Palais*, le Palais de Justice, d'où les expressions *gens de palais, style de palais* et *jours de palais;*

3° dans le contexte d'une époque déterminée: *roi, empereur, président,*

etc. désignent le roi, l'empereur, le président . . . qui règnent dans le pays en question à l'époque actuelle ou dont on parle, par exemple en France, de 1643 à 1715, le titre *roi* désigne le roi Louis XIV, *empereur*, l'empereur Napoléon III de 1852 jusqu'à 1870, *président*, le président de Gaule à partir de 1958.

4° dans un certain contexte, selon lequel *pièce* peut être une pièce d'argent ou une pièce de l'appartement, *prise*, peut signifier une prise de corps, de tabac, d'un bateau ou d'une ville, *première* peut désigner une première représentation, classe, place ou épreuve. Ces exemples démontrent que l'ellipse est une des sources de la polysémie.

Certaines des ellipses, qui ne figuraient originairement que dans une langue spéciale, dans une situation donnée, à une certaine époque ou dans un certain lieu, se sont généralisées, par exemple *Chambre* (des députés), *Empereur* (Napoléon I^{er}), *Révolution* (de 1789).

Remarque 1: Les expressions telles que *les jeunes*, *les vieux*, *les riches*, *les pauvres*, *les catholiques*, *les protestants* peuvent être elliptiques (*les jeunes gens* . . .), mais nous croyons qu'il s'agit plutôt de substantivisations.

Les mots du type *rouge-gorge* s'expliquent généralement par un glissement de sens (cf. ci-dessus § 42,9), mais comme le substantif *gorge* est féminin, la dénomination *un rouge-gorge* peut provenir de *un oiseau à rouge gorge*. Il est évidemment possible d'expliquer le genre masculin par le fait qu'il s'agit d'un oiseau et que le mot *oiseau* est masculin.

Remarque 2: Mérite d'être mentionnée ici la suppression du second mot dans les composés: *Tchéco(slovaque)*, *piano(forte)*, *Kirsch(wasser)*, *water(closet)*.

Remarque 3: L'objet non exprimé d'un verbe est quelquefois remplacé par l'article, par exemple *emporter la victoire sur quelqu'un* > *l'emporter sur quelqu'un*.

Bibliographie

Bergman K., *Die Ellipse im Neufranzösischen*, Freiburg 1908.

Horn W., *Sprachkörper und Sprachfunktion*, Leipzig, Meyer-Müller 1923, 2^e éd.

Transposition de sens à la base de la ressemblance

49,1. La transposition dans une autre sphère de la pensée se réalise quelquefois par suite d'une association provoquée par un trait caractéristique ou frappant (ce n'est pas forcément un trait substantiel). Ce phénomène, appelé couramment métaphore, présente différents aspects et on en peut distinguer plusieurs types.

49,2. Les transpositions expressives forment un groupe à part. On peut les diviser en deux sous-groupes. Appartiennent au premier celles dans lesquelles se reflètent les sentiments du sujet parlant (par exemple des injures comme *bête!* *âne!* etc. — cf. § 64,3), appartiennent au deuxième celles qui permettent d'agir sur la fantaisie, l'imagination ou les sentiments de son interlocuteur: *Il a des regards de flamme*, *Il grille d'envie*. *Il se forge des ennuis*. *Il a parcouru le dernier numéro du journal*. Dans la dernière phrase, *parcourir* insiste sur la vitesse. On peut souligner les éléments les plus divers du contenu sémantique du mot de manières analogues.

49,3. Le but des métaphores poétiques est de provoquer l'imagination des lecteurs ou des auditeurs. Or au lieu du mot désignant habituellement l'être ou la chose en question — terme sémantiquement usé dont la valeur primitive n'est plus perçue — on se sert d'un vocable propre à évoquer celui de ses traits caractéristiques sur lequel on veut attirer l'attention. Il ne s'agit donc pas de désigner, mais de symboliser, d'évoquer et, en même temps, de rendre la langue plus vivante, de rendre la parole plus expressive. En parlant d'une jeune fille, on peut se servir de mots tels que *nymphé* (seulement en poésie et quand on insiste sur sa beauté), *tendron* (originellement, pour souligner sa jeunesse et sa fraîcheur; de nos jours, cette expression est familière et comporte quelque nuance de mépris ou d'ironie), *fleur de l'innocence* (expression très poétique), etc. Autres exemples: *une effroyable nuée de sauterelles*, *le poison de l'envie*, *la soif de l'indépendance*, *ivre d'orgueil*, *le lac pur de vos yeux*, *le voile de la brume*, etc.

Les mots ont ainsi, en plus de leur sens propre, un ou plusieurs sens figurés.

On trouve des expressions de genre analogue dans la langue des journalistes: *Le gouvernement Pompidou a réussi à désamorcer la bombe syndicale. Berlin, cancer de la paix. Le problème de Berlin a disparu derrière un rideau de fumée. Nous sommes toujours un train en retard pour nos augmentations de salaires. On l'a mis sur la voie de garage* („à la retraite“). *Les infirmières ont besoin, elles aussi, de recharger leurs accumulateurs* („de reprendre leurs forces“). *Il aurait pu marquer un but* („obtenir un avantage“). *Fernandel est la vedette record du cinéma français. De 1948 à 1954, il a été interprète de sept films classés dans le peloton de tête des recettes. Je ne suis pas dans la course* („je ne comprends plus“). *Vous êtes en perte de vitesse. Il a été parachuté* („renvoyé de son lycée“).

49,4. Même dans le langage courant, il y a de nombreuses transpositions de sens qui — ainsi que les métaphores poétiques — ont pour but de mettre en relief un trait caractéristique d'un être et dont la naissance s'explique par les besoins expressifs du langage: *Notre maire est un vieux renard*.

Plus souvent, cependant, les transpositions métaphoriques naissent dans le langage courant de la nécessité de se faire bien comprendre, du besoin de désigner une chose nouvelle, un fait nouveau: *la gueule du four*, *la queue de l'orage*, etc. Si elles sont bien trouvées (descriptives, évocatrices, expressives), elles se lexicalisent et perdent peu à peu leur caractère métaphorique, par exemple: *feuille* (de papier), *crête* („faîte d'un toit, d'un chaperon, d'un mur, d'une vague, d'une montagne, etc.“), *faucheur* (sorte d'araignée), *chevalet* (instrument de torture, support des cordes d'un violon, support sur lequel les peintres posent leurs tableaux).

49,5. Le but des transpositions argotiques n'est ni évocation (servant parfois à provoquer un certain sentiment), ni dénomination d'une chose ou d'un fait nouveau, mais l'obscurcissement du sens d'une communication pour qu'elle ne soit pas comprise par ceux auxquels elle n'est pas destinée.

Afin d'atteindre ce but, les malfaiteurs font souvent de nombreuses

innovations. Or il faut se contenter de quelques exemples de „métaphores argotiques“ en avouant que nous ne savons pas si elles ont encore cours: *curieux* („juge“), *blanchisseur*, *lessiveur* ou *rat de prison* („avocat“), *sac-à-charbon* ou *corbeau* („prêtre“), *menteuse* („langue“), *palpitant* („cœur“), *sac à viande* („chemise“), *couvrante* („casquette“), *profonde* („poche“), *roulante* („voiture“), *pic-en-terre* („poule“), *lourde* („porte“), etc.

En dehors de l'argot proprement dit (langue verte), il y a des „argots“ des membres de diverses professions, par exemple l'argot des soldats; celui des étudiants, etc. Les transpositions métaphoriques ne cherchent pas dans ce cas à être incompréhensibles aux non initiés. Il s'agit de dénominations expressives qui portent parfois la marque du milieu ou de la manière de penser propre aux gens en question: *gueularde* „artillerie“, *clarinette* „fusil“, *fourchette* ou *tue-boche* „baïonnette“, *marmite* „grenade“, *crapouillot* „petit mortier de tranché“ utilisée en 1914—1918 (au XV^e siècle, on se servait d'un synonyme semblable de mortier: *crapaudeau*).

De telles métaphores cessent généralement bientôt d'être employées sauf quelques unes de très bonne frappe et celles qui sont devenues termes techniques (*chien de fusil*).

50,1. Les transpositions peuvent avoir leurs sources dans: I. nos perceptions (surtout visuelles), II. nos réflexions, III. nos sentiments. Font un groupe à part les métaphores anthropomorphiques.

Les transpositions de la première catégorie (I) peuvent être basées:

1° sur la ressemblance des traits matériels saisissables par les sens (forme, couleur, dimension, quantité, etc.);

2° sur l'analogie de perceptions visuelles avec des perceptions acoustiques, tactiles, olfactives et gustatives, des perceptions acoustiques avec des perceptions tactiles, etc. (synesthésie);

3° sur l'affinité entre les faits psychiques et matériels.

Les transpositions du deuxième groupe (II) sont occasionnées par la conformité des qualités ou des fonctions, par les rapports mutuels de deux personnes, par l'identité de la place où se trouvent les êtres ou les choses en question.

50,2. Citons quelques exemples de transpositions du premier type rendues possibles par une ressemblance de la forme: *calice* (d'une fleur), *grue* (oiseau — appareil, support), *corbeau* (oiseau — grosse pierre ou pièce de bois en saillie sur le parement d'un mur), *écu* (bouclier — monnaie), *bouton* (petite proéminence qui pousse sur une plante — petite élevure sur la peau, disque servant à attacher les vêtements, poussoir d'un appareil électrique, d'un timbre, etc.), *champignon* (sorte de végétal — sorte de support, pédale d'accélérateur), *lentille* (sorte de plante, sa graine — verre taillé en forme de lentille, tache de rousseur sur la peau), *jabot* (poche formée par un renflement de l'œsophage des oiseaux — garniture de lingerie).

Les transpositions de ce type sont courantes dans les langues spéciales. Voici quelques termes militaires désignant les anciennes armes: *mouton*, *bélier*, *chat*, *truie*, *tortue*, *fauconneau*, *crapaudeau* (cf. ci-dessus), *couleuvre*.

Pour que la dénomination métaphorique soit assez claire, on ajoute

parfois un complément au mot respectif: *bec de lièvre, patte d'oie, œil-de-perdrix, œil-de-bœuf, œil d'une aiguille, queue d'une fleur, queue d'une feuille, queue d'une casserole, queue d'une robe, tête-de-moineau.*

Quelquefois le sens primitif a disparu: *nef* („bateau“), *vis* („vrille de vigne“), *lunette, chenet* („petit chien“), *biquet* („chevreau“), *cornichon* („petite corne“), *bouvet* („petit bœuf“), *robinet* („petit robin“, c'est-à-dire „petit mouton“).

Le sens des mots cités — ainsi que de nombreux autres mots — est donc changé. Des similitudes entre deux êtres, deux objets, deux actes, etc. déterminent l'emploi d'un mot au lieu d'un autre. Si une telle transposition de sens est juste ou pittoresque ou si elle comble une lacune dans le vocabulaire, si elle satisfait la nécessité de nommer un nouveau produit, un nouvel instrument, un nouveau concept, elle se fait adopter et devient une représentation normale de l'idée respective.

De nombreuses expressions de cette sorte nomment:

1° des animaux: *épée de mer, étoile de mer, scie(-de-mer), œil-de bœuf* (poisson), *cheval marin, anémone-de-mer, cerf-volant*;

2° des fleurs: *œil-de-bouc, œil-de-vache, oreille-de-souris, crête de coq, gueule de loup ou gueule de lion, bec-de-cigogne, barbe-de-capucin, patte-de-lion, queue-de cheval, cul-tout-nu, larme-de-Job, larme-du-Christ, bouton d'or, boule-de-neige*;

3° des champignons: *pied-de-bœuf, bouche-de-lièvre*;

4° des pierres: *œil-de-chat, œil-de-loup, œil-de-serpent, dent-de-cheval*;

5° des instruments: *langue-de-boeuf, dent-de-loup, dent-de-chien, bec d'âne* (< *ane* „cané“), *bec-de-cane, bec-de-corbeau, bec-de-corbin, bec-de-lézard, bec-de-grue, bec-de-perroquet, bec-de-vautour, pied-de-chèvre, pied-de-biche, pied-de-morue, pied-de-rat, queue-de-cochon; pélican, sauterelle.*

50,3. La transposition de sens peut s'expliquer par le fait que la couleur des choses ou des êtres en question (de leur vêtement, leur plumage, etc.) est pareille: *cardinal* (dignitaire — oiseau), *prunelle* (petite prune sauvage — pupille), *bouton d'or* (fleur), *goutte de sang* (fleur), *cuisse de nymphe* (sorte de rose).

Le nom d'une fleur, d'un fruit, etc. peut devenir adjectif désignant la couleur des choses en question: *lilas, mauve, rose, amarante, marron, orange, citron, cerise, olive, safran, soufre, pourpre, écarlate*. Dans la langue poétique, on trouve encore d'autres adjectifs analogues: *neige, albâtre*. L'adjectivisation peut occasionner une certaine modification morphologique: *violette — violet, châtaigne — châtain*.⁹⁵

50,4. Même la grandeur et la quantité peuvent être exprimées métaphoriquement: *une montagne de sable* („un grand tas“), *une nuée d'oiseaux* („beaucoup d'oiseaux“). Dans ce cas, il s'agit en même temps d'hyperboles, donc d'une sorte de métaphores affectives dont on parlera ci-dessous (§ 57).

Le nombre de similitudes et ressemblances des marques matériel-

⁹⁵ Au contraire, à partir des noms de couleurs, on forme les dénominations des êtres et des choses frappant par leur couleur: *blanchet, grisé, grison, etc.*

En ce qui concerne la valeur symbolique des couleurs, voir ci-dessous § 50,7.

les est évidemment beaucoup plus élevé. On ne peut les traiter en détail que dans un ouvrage spécial.

50,5 Souvent, on transpose une idée d'un domaine dans un autre (synesthésie). Les idées des dimensions et des poids peuvent être transposées dans les sphères:

1° des sons: *chant large, voix basse, haute, large, grêle; ton de voix élevé, sons graves; note basse, haute; petit bruit, bruit léger; grand tapage; sonner creux;*

2° des odeurs: *odeur légère, lourde;*

3° des couleurs: *couleurs légères, pesantes; haut en couleur.*

Les sons peuvent être qualifiés par les adjectifs provenant d'autres sphères que de celle de l'ouïe: *voix claire, limpide, sombre, voilée; son plein, clair, creux, argentin; sonner creux; mélodie colorée; plain (> planum „plat“) chant.*

Les représentations du toucher peuvent être transposées dans le domaine:

1° des sons: *voix dure, rude, aiguë, chaude, pointue; sons aigus, durs, perçants, secs, rudes;*

2° des couleurs: *couleur aiguë, tranchante; teintes dures;*

3° des odeurs: *odeur piquante, pénétrante, grasse; parfum âcre;*

4° du goût: *sauce piquante, poire sèche, liqueur âcre, vin rude.*

Les adjectifs concernant la température qualifient parfois des sons (*voix chaude, son glacial*) et des couleurs (*couleur froide, teintes chaudes*).

Les adjectifs qui se rapportent au goût déterminent quelquefois des substantifs désignant des sons (*voix douce, aigre*), des odeurs (*odeur douce, aigre, fade*) et des couleurs (*couleur savoureuse, appétissante, fade, insipide*).

Les représentations auditives peuvent figurer dans le domaine des représentations visuelles: *couleur criarde, blancheur éclatante, toilette tapageuse, lanterne sourde, bijoux sourds.*

50,6. Parfois on ressent certaines analogies entre les faits matériels et les phénomènes sensoriels d'une part et les phénomènes psychiques de l'autre. Or il y a certaines connexités entre les concepts:

1° „plat“ et „mauvais“: *style plat, ouvrage plat;*

2° „chaud“ ou „ardent“ et „impétueux“, „explosif“ ou „étourdi“: *tête chaude, avoir le sang chaud, la discussion a été chaude, homme (esprit) bouillant, bouillir de colère, un ardent adversaire, enflammé de passion;* c'est ici qu'on pourrait mentionner l'emploi populaire de *fumer* au sens de „être en rage“, car il n'y a pas de fumée sans feu;

3° „chaud“ ou „ardent“ et „bienveillant“, „affable“ ou „exalté“: *chaude affection, poursuivre chaudement une affaire, accueil chaleureux, réception chaleureuse, ardeur, amour ardent, cœur brûlant;*

4° „chaud“ et „nouveau“, „frais“: *une nouvelle toute chaude;*

5° „froid“ et „réfléchi“: *sang-froid;*

6° „froid“ et „peu aimable“ ou „insensible“: *il y a du froid entre eux, accueillir froidement, accueil froid, accueil glacial, correction froide, plaisanterie froide;*

7° „dur“ et „insensible“ „brutal“ ou „pénible“: *cœur dur, paroles dures, dure vérité, reprocher durement, travail trop dur;*

8° „doux“ et „agréable“, „tendre“, „modéré“, „bon“ ou „calme“: *temps doux, doux souvenir, doux sourire, regard doux, caractère doux, femme douce, douceur d'esprit, douces paroles, paroles mielleuses, douce sentence, être d'une humeur douce, traiter tout doucement;*

9° „aigre“ ou „amer“ et „désagréable“: *caractère (tempérament) aigre; paroles acerbes, reproche amer, regret amer, douleur amère, ironie amère;*

10° „aigu“ et „désagréable“: *ton âcre, paroles piquantes;*

11° „léger“ et „délicat“, „changeant“ ou „insignifiant“: *poésie légère, contours légers; homme léger; faute légère, légèrement malade, légèrement blessé;*

12° „salé“ ou „épicé“ et „indécent“: *plaisanterie salée, récit poivré, roman épicé.*

On pourrait évidemment constater encore maints autres rapports et s'occuper de leur complexité, mais cela dépasserait le cadre du présent ouvrage. Nous nous contenterons de citer encore quelques exemples que nous trouvons importants ou intéressants: *style lourd, lourdeur d'esprit, ignorance profonde, esprit savoureux, langage insipide, caractère flexible, épineux, fureur (rage) aveugle, procédé infect, conscience élastique, homme rêche, rude, rigide, caustique, avenir lumineux, goûter une œuvre d'art, avoir du goût pour une profession, exposer ses idées, envoyer une invective, donner du fil à retordre, brûler la chandelle par les deux bouts, manger son blé en herbe, se laisser manger la laine sur le dos, jeter le manche après la cognée, passer l'éponge sur une faute, garder une poire pour la soif, tourner autour du pot, tirer de l'huile d'un mur.*

Quelques unes des locutions métaphoriques n'existent que dans le langage populaire: *il est brûlé „on l'a deviné“, il est flambé „il est ruiné“, il est cuit, „il est ruiné“ ou „il est ivre“, il a encore pondu („écrit“) un livre, il écorche ses pratiques, il lui a bourré le crâne de folles idées, il l'a plaquée „il l'a plantée là“, il vous a enfoncé („trompé, dupé“), il a essuyé (encaissé, avalé) un affront.*

50,7. Il est intéressant d'étudier la valeur symbolique des couleurs qui, évidemment, n'est pas la même dans toutes les langues. En français, ainsi que dans les autres langues européennes, la blancheur symbolise la pureté et l'innocence (*âme blanche, il est sorti blanc de cette affaire*) ou bien la monotonie (*voix blanche „sans timbre“*). La couleur noire désigne la tristesse (*humeur noire, broyer du noir, peindre en noir*), le malheur (*noire déveine, sombre destinée*) ou quelque chose de mauvais (*noire trahison, noire ingratitude, noircir une réputation, c'est ma bête noire*). La couleur grise indique ce qui est morose (*faire grise mine, humeur grise*), désagréable (*en voir de grises*) ou fade (*style gris*). La rougeur symbolise la rage (*voir rouge*) ou l'esprit révolutionnaire (*républicain rouge, drapeau rouge*). La couleur rose contient l'idée de l'optimisme (*idées roses, voir tout en rose*). Bleu sert à exprimer la tranquillité et la rêverie (*l'heure bleue*), le mensonge (*contes bleus*), une mauvaise qualité (*vin bleu, gros bleu*), la méchanceté (*être bleu, parti bleu*), une haute intensité (*colère bleue, peur bleue*). Cette dernière peut être exprimée aussi par l'adjectif *jaune (colère jaune)*. La couleur verte sert à désigner ce qui est frais (*légume vert*), ce qui n'est pas mûr (*raisin vert, prune verte*) ou tout fait (*vin vert, cuirs verts, morue verte, bois vert*), ce qui est rude

(*réprimande verte*), grivois (*en dire de vertes*), celui qui est incapable de prendre rien au sérieux (*avoir la tête verte*), qui est vigoureux malgré son âge élevé (*vert vieillard*).

50,8. Les exemples cités prouvent qu'un fait psychique est souvent exprimé par un mot désignant une réalité matérielle ou un phénomène se rapportant à une perception, mais le contraire n'est pas exclu, par exemple *entendre* avait originellement le sens „comprendre“ de même que le latin *intendere* dont il provient, tandis que son sens actuel est postérieur.

Les transpositions métaphoriques basées sur la manière de saisir la réalité par les sens découlent de la comparaison (parfois subconsciente) de deux „choses“ (cf. surtout le § 50,2–4), de deux perceptions d'espèces diverses (§ 50,5 — synesthésie) ou d'un fait intellectuel ou moral avec une réalité matérielle ou une perception (§ 50,6–7). Les transpositions synesthétiques s'emploient le plus souvent en parlant des perceptions auditives. Pour qualifier diverses perceptions, on se sert surtout des mots désignant les perceptions visuelles et tactiles.

51,1. Il y a des transpositions fondées sur l'analogie de certaines qualités des choses ou des êtres tout à fait différentes. On pourrait les appeler intellectuelles.

Souvent on se sert du nom d'un animal qui a ou qui est supposé avoir une qualité caractéristique pour désigner l'homme dont la qualité essentielle est justement celle-là: *renard* „homme malin“, *limier* „chien de chasse“ (qu'on mène à la lime) — „agent de police“, „espion“, *béjaune* (< *bec jaune*) „oiseau très jeune“ (ayant encore le bec jaune) — „jeune homme niais et ignorant“ (ajoutons: *blanc-bec* „jeune homme sans expérience“). Comme les bêtes n'ont pas l'intelligence des gens, *bête* est devenu adjectif avec le sens de „sot, stupide“. Dans le même sens, on se sert — mais seulement en tant qu'injures — des noms de quelques animaux et oiseaux qu'on trouve bêtes: *âne*, *baudet*, *dindon*, *buse*, *butor*, *serin*, *oie*, *dinde*, *bécasse* (on ne se sert de trois derniers mots qu'en parlant de femmes), *huître*, *moule*, les deux rares avec cette acception dépréciative. *Dupe*, ayant primitivement le sens de „bouvreuil“, ne désigne plus qu'un homme trompé ou facile à tromper. Par le nom de *pie-grièche*, on désigne une femme acariâtre et querelleuse. *Grue* a pris encore le sens de „prostituée“ sous l'influence de la tournure *faire le pied de grue* „attendre longtemps (étant debout)“. Nous mentionnons enfin que *cocu*, variante ancienne de *coucou*, a pris son sens actuel parce que la femelle du coucou pond dans le nid d'autres oiseaux (le cri du coucou a été interprété comme une appellation ironique à l'égard de l'oiseau trompé).

51,2. Au contraire, les dénominations de certaines professions deviennent des noms d'animaux: *lavandière*, *fossoyeur*. Dans ce cas, on se sert quelquefois d'un diminutif: *roitelet* (dérivé à partir de *roi*).

Comme l'*as* a la plus haute valeur dans le jeu aux cartes, *as* s'emploie pour désigner celui qui excelle, paraît le meilleur dans une activité quelconque.

51,3. On peut trouver des métaphores intellectuelles même parmi les adjectifs et les participes adjectivés: *fécond* (*sol* — *auteur*), *fructueux* (*arbre* — *travail*), *brumeux* (*temps* — *style*), *fleuri* (*pré* — *style*), *poli* (*table*

— homme), *clairsemé* (blé — spectateurs), *dévorant* (chien — flamme, souci), *collant* (matière — homme).

51,4. Forment un groupe à part les transpositions qui consistent dans la dénomination des gens par les noms de personnes célèbres sur le plan historique ou dans les domaines littéraire, mythologique ou par la bible et qui se signalaient par une qualité caractéristique de la personne dont on parle: *crésus* (roi de Lydie célèbre par ses richesses — homme très riche), *turlupin* (auteur de farces — mauvais plaisant), *chauvin* (brave soldat de l'Empire — patriote fanatique), *cicérone* (à cause de la verbosité des guides d'étrangers), *mécène* (ministre d'Auguste, protecteur des lettres et des arts), *xanthippe* (femme de Socrate, connue pour son humeur acariâtre); *patelin* (héros d'une farce de XV^e s.), *séide* (affranchi du „Mahomet“ de Voltaire), *espégle* (héros du roman du même nom), *matamore* (personnage de comédie se vantant d'avoir tué beaucoup de Maures), *harpagon*, *tartuffe*, *dandin*, *géronte* (personnages des comédies de Molière), *sacripant*, *rodomont* (personnages du „Roland furieux“ par Arioste), *pipelet* et *pipelette* (dénominations familières et ironiques de concierges d'après les personnages des „Mystères de Paris“ par E. Sue), *fier-à-bras* (géant sarrasin des chansons de geste); *nestor* (le plus âgé des princes qui assistèrent au siège de Troie), *mégère* (une des Furies), *cerbère* (chien qui gardait l'entrée des enfers), *argus* (prince argien ayant cent yeux et chargé par Junon de surveiller sa prêtresse Io), *benjamin* (le plus jeune fils de Jacob), *philistin* (ancien peuple de l'Asie, hostile aux Juifs).

Les animaux peuvent aussi être dénommés en fonction de leurs caractéristiques propres: *grimpeur* (oiseau), *arpenteuse* (chenille des phalènes dites géomètres (ses mouvements font penser à l'action d'arpenter), *sangsue*.

51,5. Quelques transpositions sont nées des rapports entre les membres de certaines collectivités. Les moines et les prêtres du même rang se disent *frères* les uns aux autres, les nonnes, *sœurs*; en s'adressant aux supérieurs, ils utilisent les allocutions *père*, *mère*; en parlant aux inférieurs ou aux fidèles, *fils*, *fille*. Le prêtre (protestant) est *pasteur* (sens primitif: „pâtre“), les fidèles sont ouailles (sens d'origine: „brebis“).

51,6. Les instruments, les outils, les appareils peuvent être nommés en fonction des buts auxquels ils sont destinés. Les objets sur lesquels on pose quelque chose sont parfois appelés par les noms (diminutifs) des animaux servant à porter des charges: *chevalet*, *baudet*, *bourriquet*, *chameau*, *sommier*. Par analogie on a employé quelques noms (diminutifs) d'autres animaux: *chèvre*, *chevrette*. Les sens primitifs désignant des animaux ont quelquefois disparu: *poutre* provient du latin *pulletra* „jument“, *bourdon* „bâton de pèlerin“, du latin *burdonem* (nominatif *burdo* „mulet“).⁹⁶

L'influence de la fonction se fait sentir dans les transpositions suivantes: *chef* „tête“ (cf. *couvre-chef*) — „celui qui est à la tête, qui a de l'autorité“, *fléau* „instrument servant à battre le blé“ — „instrument

⁹⁶ *Bourdon* désignant un genre d'insecte, un instrument de musique et une grosse cloche, est une formation onomatopéique.

de punition“. Quant au mot *séminaire*, le sens primitif „pépinière“ a disparu complètement.

51,7. Nombreuses sont les transpositions nées du fait que le sujet parlant avait en vue la position de la chose en question: *la tête d'une épingle*. Il s'agit de métaphores anthropomorphiques que nous étudierons ci-après (§ 53,1).

52. Les transpositions métaphoriques causées par divers sentiments et émotions peuvent être divisées en plusieurs groupes:

1° les injures: *âne, bête, chameau, crapule, porc* (rare et très outrageant); *pied, andouille, cornichon*;

2° les moqueries: *caillou „tête chauve“* (Zola), *à l'ombre „en prison“* (voir les euphémismes railleurs — § 62,6—7);

3° les dysphémismes (voir § 64);

4° les expressions impolies destinées à faire taire son interlocuteur, pour lui dire qu'on n'est pas d'accord, qu'on ne croit pas ce qu'il dit, etc.: *des nêfles! des navets! des dattes!*);

5° les hyperboles: *une masse de sauterelles, une légion de punaises, une infinité de maux; donnez-moi une goutte de vin*; appartiennent à la catégorie des hyperboles métaphoriques même les expressions telles que: *une personne démoniaque, un esprit endiablé, un travail diabolique, une ruse infernale; une beauté angélique, des divins appas; un remède de cheval, une fièvre de cheval, une faim de loup, un temps de chien, un chien de métier*;

6° les mots de tendresse: *ange! rêve! trésor! bijou! perle!* etc. — Sauf ces mots flatteurs, les amoureux utilisent aussi des vocables tout à fait ordinaires (le plus courant est *mon chou!*)⁹⁷ ou même des mots qui existent aussi en tant qu'injures, par exemples *mon rat!*⁹⁸ Nous y reviendrons en traitant de l'amélioration de sens (voir § 59,2).

53,1. Les métaphores anthropomorphiques pourraient être distribuées dans les catégories précédentes. Nous en avons fait néanmoins un groupe spécial parce qu'elles prouvent que, lorsque nous pensons, nous partons très souvent de nous-mêmes. Notre corps et ses parties servent parfois du point de départ à notre manière de voir ce qui nous entoure.

Or pour désigner une partie quelconque d'une chose, on emploie la dénomination de la partie du corps humain qui a une position analogue:

tête d'un arbre, d'une colonne, d'une épingle, d'un pont, d'une armée, d'un chapitre, des affaires;

bouche d'un tuyau d'orgue, d'un canon, d'un fleuve, d'un canal; front des troupes; d'un bataillon, de bataille, de montagne;

⁹⁷ Sporadiquement, on rencontre d'autres, par exemple: *Mais c'est qu'il y a des larmes dans les yeux, mon petit mari, ma grosse bête en sucre, ma chose à moi*. Th. Maulnier, *Le sexe et le néant*, L'avant-scène 221, p. 30.

⁹⁸ *Rat* désigne aussi l'élève d'une école de ballet, mais habituellement un homme très avare et, dans la tournure *avoir des rats dans la tête*, des caprices et des fantaisies bizarres. En plus, il y a des expressions péjoratives *rat d'hôtel* „filou qui dévalise les hôtels“, *rat d'église* „dévot“, *rat de bibliothèque* (qui ne fait qu'étudier dans les bibliothèques), *rat de cave* (employé des contributions indirectes qui visite des caves contenant des boissons spiritueuses).

nez d'un navire;
œil d'une aiguille, d'un marteau;
oreille d'une casserole;
dents d'une scie, d'un peigne;
col d'une bouteille, des Alpes;
dos d'un fauteuil, d'un couteau, d'un livre, d'un billet;
bras d'un siège, d'un fauteuil, d'une vergue, d'une rivière, d'une mer;
pied d'un arbre, d'un lit, d'une perpendiculaire, d'une montagne;
jambes d'un pantalon, d'une maille, de force;
talon d'une bottine (botte);
cul d'une bouteille, d'un artichaut.

Remarque: Assez souvent on se sert aussi des noms des parties du corps des animaux ou des oiseaux: *queue d'une note, d'une lettre, d'une casserole, d'une robe, d'un piano, d'un billard, d'une procession; aile d'un moulin, d'un bâtiment, d'une armée; bec d'une cafetière, d'une plume, d'une lampe, de clarinette, de saxophone.*

53,2. Les dénominations des objets par les noms désignant les gens d'après leurs professions forment un groupe à part des métaphores anthropomorphiques: *servante* (meuble sur lequel on dépose les plats, la vaisselle), *valet* (désigne divers instruments et outils), *patron* (modèle d'après lequel on taille un objet, confectionne un vêtement; carton à jour pour le coloriage).

A partir du sens primitif de *sergeant* (< lat. *servientem* „qui sert“), on est arrivé à l'acception „crochet de fer servant à hisser les tonneaux à bord“. Les dénominations des arbres réservés dans les coupes du bois méritent d'être citées ici. Ceux qui restent après la première coupe, s'appellent *baliveaux* (l'orthographe plus ancienne *bailliveau* nous autorise-t-elle à supposer la connexité avec *bailli* ou bien avec *baïller*?), ceux qu'on réserve dans la deuxième coupe, s'appellent *pérots* (diminutif de *père*) et ceux enfin qu'on n'abat même pas dans la troisième coupe, sont appelés *tayons* (dérivé de *taie* < lat. *atavia* „mère du trisaïeul“).

53,3. Au contraire, les personnes peuvent être désignés par les noms des choses et des animaux, par exemple: *bilboquet* „figurine de moelle de sureau lestée de plomb qui ne peut se tenir que debout“ — „homme étourdi, tête en l'air“. Autres exemples: *poteau* peut désigner un bon ami, *braque*, un étourdi, un écervelé, *chenille*, un homme répugnant.

Les noms de certaines parties du corps humain désignaient originellement et désignent même de nos jours des choses: *palais* (*dur, mou*), *colonne* (*vertébrale*), *épine* (*dorsale*), *bassin*. Ont disparu les sens primitifs d'*épaule* (< lat. *spatula* „pelle“) et de *muscle* (< lat. *musculus* „petite souris“; l'emploi du nom d'un animal pour nommer une partie du corps est exceptionnel).

On peut observer la tendance anthropomorphisante même dans l'évolution sémantique de quelques verbes: *Le temps fuit. La montre va. Le soleil se lève, se couche, sourit, joue dans les feuilles, se mire dans l'eau. Le sport prend tout son temps. Cela ne vous regarde pas. Cela exige votre attention. La porte cède à la pression. Un péril vous menace. Cette affaire l'a surpris. Le malheur le poursuit.*

Le procès contraire est plus rare. *Parquer* ne pouvait être employé qu'en parlant d'animaux (*les bestiaux parqués*), mais de nos jours, on peut s'en servir même en parlant d'hommes: *les voyageurs parqués dans une salle, On a parqué les hommes par castes*. Autres exemples: *La poule couve — Il couve une trahison (de mauvais desseins . . .)*. *Le cheval l'a désarçonné — Dans la discussion, mon père l'a désarçonné complètement*. *Embarrasser* s'employait originairement en parlant du bétail qu'on enfermait dans un enclos (= entre barres); à présent, on peut être *embarrassé par une question*.

Un phénomène analogue peut être constaté à propos de l'emploi des adjectifs. En parlant de personnes, on peut se servir de *hagard*, appliqué d'abord seulement au faucon sauvage; de *couard* (dérivé à partir de *cauda* „queue“) qui ne qualifiait jadis que des chiens et d'autres animaux qui ont la queue basse quand ils ont peur; de *rétif* ne qualifiant originairement que des chevaux. — Par contre, les adjectifs *riant*, *triste*, *caressant*, etc. concernant les personnes s'emploient même en parlant de „choses“: *une campagne riante, un ciel triste, une lueur caressante*, etc.

Les participes présents adjectivés désignant des qualités qui découlent de différentes activités (de personnes) qualifient parfois même des abstraits: *une expression mordante, une remarque piquante, un ton tranchant, une ironie mordante, cinglante*. Dans ces cas, il s'agit de l'enchevêtrement des notions transmises par les sens avec des notions purement psychiques (cf. § 50,6).

54,1. Des locutions tout entières peuvent être métaphoriques: *couper l'herbe sous le pied de quelqu'un, jeter de l'huile sur le feu, avoir plusieurs cordes à son arc, se serrer la ceinture, il faudra se lever matin, jeter de la poudre aux yeux, mettre des bâtons dans les roues, marcher à pas de loup, hurler avec les loups, prendre son essor, il ne bat plus que d'une aile, il vole de ses propres ailes*, etc.

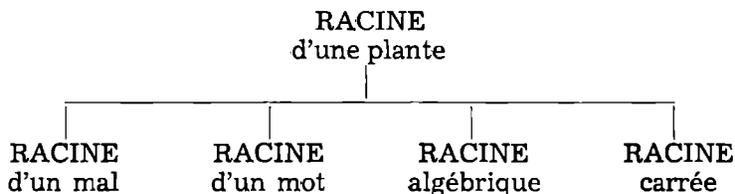
54,2. L'emploi métaphorique d'un mot peut être multiple non seulement par suite de l'influence des unités phraséologiques telles que celles que nous venons de citer, mais encore par suite du fait que plusieurs objets peuvent être dénommés par un seul mot, soit en référence à une qualité qui est commune à tous ces objets (voir l'alinéa suivant), soit en référence à différents éléments complémentaires du contenu du mot en question (cf. § 54,3).

En ce qui concerne l'influence d'une qualité commune à plusieurs objets, on peut citer par exemple le mot *œil* (d'une personne ou d'un animal) qui par suite de la forme de l'œil, désigne aussi: 1° la petite excroissance qui paraît sur une tige ou une branche et annonce une feuille, un fruit ou une branche, 2° l'ouverture ronde pratiquée dans certains outils ou instruments ou certaines constructions (*œil d'une aiguille, d'un marteau, de dôme, de pont . . .*), 3° le trou qui se trouve dans le pain, dans le fromage, etc. Mentionnons encore les composés *œil-de-chat*, *œil-de-serpent* (pierres précieuses), *œil-de-chèvre* (plante), *œil-de-bouc* (coquillage), *œil-d'or* (poisson), *œil-de-perdrix* (cor au pied), *œil-de-bœuf*, *œil-de-loup*.

54,3. Quant à l'influence de différents composants sémantiques d'un mot, constatons que *tête* s'emploie dans les syntagmes suivants:

tête d'épingle à cause de sa forme, *tête d'arbre* parce que la couronne est la partie la plus haute de l'arbre (quelquefois sa forme même fait penser à la tête), *tête de pont* et *tête de ligne* (il s'agit des parties extrêmes), *tête de marteau* (la partie la plus importante); *tête forte*, *tête carrée* et *tête folle* en parlant de personnes (la tête est le siège du raisonnement). — *Mouton* désigne la masse de fer servant à enfoncer des pieux (le mouton sait aussi donner de puissants coups avec ses cornes) et l'écume qui se forme sur la crête des vagues (elle est blanche comme la laine du mouton). — *Coin* — ne désignant originairement que l'instrument pour fendre du bois, etc. — prit encore les sens „angle“ (*coin d'un livre, d'une rue*), „siège à dossier angulaire“ et „commissure“ (*coins de la bouche, des yeux*) à cause de la ressemblance de la forme d'une part, et „morceau d'acier pour frapper les monnaies ou les médailles“ et „poinçon de garantie dont on marque les pièces d'orfèvrerie“ à cause de l'analogie de la fonction d'autre part.

54,4. Nous avons vu qu'un mot peut servir de base à plusieurs métaphores. On peut donner du phénomène en question la représentation graphique suivante:



Le mot *racine* peut être employé au sens propre ainsi qu'aux sens métaphoriques sans les mots complémentaires si le contexte suffit pour préciser le sens retenu. C'est évidemment valable aussi pour d'autres mots: *Fourche* désigne un outil agricole, une arme d'hast, un gibet à plusieurs piliers, l'endroit où un chemin ou un arbre se divise en plusieurs branches. — *Dent* désigne non seulement une dent d'homme ou d'animal, mais encore celle d'un peigne, d'une scie, une saillie d'une roue d'engrenage et un gros clou pour fixer les charpentes.

Dans d'autres cas, il ne s'agit pas de l'irradiation, mais de l'enchaînement de métaphores: Par suite de sa forme, *fléau* peut désigner aussi une sorte d'arme, la verge de fer d'une balance, la barre de fer à bascule pour fermer les portes cochères et le crochet de vitrier ambulant; comme on s'en sert pour battre (le blé), on l'utilise aussi pour désigner ce qui cause de la douleur, du mal — une calamité publique (tremblement de terre, inondation, etc.). — *Sérac*, nom d'un fromage des Alpes, blanc et compact, sert aussi à désigner un bloc de glace dans les montagnes et puis même l'amoncellement de blocs de pierres.

55,1. Sont employés surtout au sens métaphorique des mots relatifs au domaine des intérêts du locuteur, éventuellement intimement connu des sujets parlants ce qui explique la multitude de métaphores:

1° anthropomorphiques; cette conception se reflète:

a) dans le mot de base: *lèvres d'une plaie*, etc. (voir § 53,1),

b) dans l'épithète: *montagne chauve, terrain bossu, bouteille ventrue, table boiteuse*, etc. (cf. § 53,3),

2° servant de dénominations de nombreux outils, fleurs, champignons, pierres, etc., et comportant le nom d'une partie du corps et le nom d'un animal bien connu (cf. § 50,2),

3° qui sont en relations avec des noms de fruits: *noix* désigne aussi la roue cannelée dans un moulin à café (à poivre...), la rotule et une partie du ressort à fusil, *noix de veau*, partie charnue placée sur le dessus de la cuisse de l'animal; *grenade, gland* (ouvrage de bois, de passementerie... destiné à rester pendant), *melon* (chapeau rond et bombé), *melon de mer, raisin de mer, poire électrique, pomme de canne, pomme de pin, pomme de pavillon, pomme d'arrosoir, pomme d'Adam, pomme de terre*.

55,2. Des transpositions analogues naissent dans tous les dialectes sociaux, dans toutes les langues spéciales. Proviennent du milieu des cheminots: *dérailler* („sortir des rails“ — „sortir de la bonne voie“, „divaguer“, „déraisonner“), *aiguiller* („disposer les aiguilles“ — „diriger“), *à toute vapeur*. Ajoutons: *Voilà une immense erreur d'aiguillage de notre époque. Il s'agit de remettre sur les rails la bonne entente franco-marocaine* (extraits de la presse).

Ont leur source dans le langage des chasseurs: *braconner* („chasser en des endroits réservés“ — „courtiser les femmes mariées“), *être à l'affût d'une bonne affaire, lever le lièvre* („faire parler de quelque chose“), *battre les buissons et faire une battue* („être à la recherche, en quête“: *Les éclaireurs ont fait une battue pour découvrir l'ennemi*), *trouver buisson creux* („la cache vide“), *mener en laisse* („mener à sa fantaisie“), *dessiller les yeux* (autrefois on sillait les yeux aux faucons pour les apprivoiser, après quoi on les leurs dessillait pour qu'ils voient et puissent être employés pour la chasse), *aller sur les brisées* („branches brisées permettant de reconnaître l'endroit par où la bête a passé“ — „entrer en concurrence“), *abois* („dernières extrémités où le cerf est réduit“ — „situation désespérée“), *appas, courir deux lièvres à la fois, donner dans le panneau*.

Sont nées dans la bouche des cavaliers les transpositions suivantes: *courir (à) bride abattue* ou *aller à toute bride* („très vite“ — „étourdiment“), *tenir la bride haute, courte ou serrée* („se montrer sévère“), *tourner bride* („revenir sur ses pas“), *lâcher la bride à ses passions, étriller* („frotter avec l'étrille“ — „battre, malmener“), *avoir le pied à l'étrier* („se tenir prêt“, „être en bonne voie“), *tenir l'étrier à quelqu'un* („aider“, „favoriser ses desseins“), *être ferme sur ses arçons et être bien en selle* („être bien affermi dans son emploi, dans sa place“), *être gourmé* („d'un maintient trop grave“: *diplomate gourmé*), *se cabrer, démonter, s'enchevêtrer, désarçonner* (cf. § 53,3).

Le jargon des automobilistes se retrouve dans quelques métaphores qu'on trouve surtout dans la presse: *dérapiage verbale, virage délicat pour la monnaie, roue de secours de notre organisation, feu vert pour les capitaux américains entrant en France*.

On doit aux musiciens les locutions: *changer de gamme* („changer de ton, de conduite“), *chanter sa gamme à quelqu'un* („lui dire des vérités dures“), *chanter toujours la même antienne ou note* („redire conti-

nuellement les mêmes choses“), *voilà bien une autre antienne* („c'est une autre chose, on peut tomber d'accord“), *être dans la note* („faire ce qui convient“), *changer de note* („changer de conduite“, „tenir des propos d'un genre différent“), *jouer des flûtes* („s'enfuir“).

Proviennent du milieu militaire les tournures: *faire assaut d'esprit, de politesse, faire une sortie* („attaquer dans une discussion, dans un discours“), *mener quelqu'un tambour battant* („rudement“ — pendant les exécutions et les peines corporelles dans l'armée, on faisait autrefois sonner les tambours), *partir sans tambour ni trompette* („sans bruit, en secret“).

L'influence des marins se fait sentir dans: *accoster, échouer, bonace* („calme de la mer“ — „tranquillité“, „repos“), *accalmie, aller à la dérive* („ne pas agir correctement“), *prendre le large* („s'enfuir“), *débarquer un collègue gênant, embarquer quelqu'un dans une méchante affaire, s'embarquer dans un procès, s'embarquer sans boussole (sans biscuit), avoir le vent en poupe* („avoir de la chance“).

La naissance de cette sorte de transpositions de sens s'explique par l'influence du milieu, de la profession, des travaux et des problèmes dont on s'occupe. D'autres transpositions dont nous avons parlé plus haut, sont nées de la nécessité de désigner des instruments ou des produits nouveaux qui n'avaient pas encore de noms.

Les exemples cités montrent que de nombreuses métaphores ont passé des langues spéciales dans la langue commune. Le passage en sens contraire est plus rare, mais il existe aussi. Les spécialistes désignent quelquefois les faits de leur domaine par les expressions métaphoriques basées sur des mots communément employés, par exemple les aviateurs disent *plafond* pour l'altitude-limite, *coton* ou *crasse* pour le brouillard, etc. (cf. le chapitre „Passage de mots de la langue commune dans les langues spéciales“ — §§ 72—73).

Dans le langage familier, on peut constater une certaine réciprocity dans la transposition sémantique de quelques mots: *le compas a des jambes* — *le marcheur a allongé son compas*; *sabot* peut désigner un bateau et vice versa *bateau* désigne aussi un sabot ou une grande botte.

56,1. Les métaphores littéraires, créées par les écrivains et par les orateurs, sont un procédé stylistique qui sert à rendre le récit plus expressif et plus efficace. La métaphore poétique, facilitée par une vive fantaisie, s'explique par le désir de représenter ses idées et ses sentiments d'une manière nouvelle et inattendue, par exemple: *le voile de la nuit l'a caché, le vent enfle sa grande voix*, etc. La tendance à l'originalité et à l'expressivité, la fantaisie et la fougue des orateurs et des poètes étant quelquefois démesurées, on peut entendre ou lire des propos tels que: *La gloire n'est due qu'à un cœur qui sait fouler aux pieds les plaisirs* (Bossuet). *Tel est l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ses seules lumières* (Massillon). *Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion donner le dernier coup à la dernière tête de la rébellion* (Malherbe). Quelques journalistes présentent assez souvent de telles créations: *Deux courants d'opinions se sont fait jour au sein de la commission. Une forêt vierge où la main de l'homme n'a jamais*

mis les pieds. Le char de l'Etat navigue sur un volcan.⁹⁹

56,2. Toute métaphore nouvelle est actuelle, c'est-à-dire que son auteur ainsi que les lecteurs ou les auditeurs se rendent compte du fait qu'il s'agit d'un sens inaccoutumé du mot ou de la locution en question. Les transpositions sémantiques qui sont ressenties comme réussies sont répétées toujours plus souvent et par un plus grand nombre de gens de sorte qu'elles perdent de plus en plus leur caractère d'inattendu, d'extraordinaire (*ce malade baisse*) et que, enfin, elles cessent d'être conçues en tant que métaphores: *le soleil se lève, se couche, vous courez un danger, un reproche amer*. Dans ces cas, on parle de métaphores lexicalisées ou lexicales ou sémantiques. Il arrive même que le sens primitif soit oublié, par exemple *acharner* s'est conservé dans son sens figuré, mais n'a pas gardé son sens primitif „lancer (un faucon) sur la chaire“.

La lexicalisation des métaphores se réalise facilement et vite:

1° quand il s'agit d'une expression qui a rempli une lacune dans le lexique en désignant les „choses“ qui n'existaient pas auparavant (*poudre, grenade, balle*), qu'on n'a pas encore nommée (plantes, pierres, etc. — cf. § 50,2) ou qui étaient désignées par un mot emprunté (*aérostat — ballon*);

2° quand le sens primitif des mots respectifs s'est vu signifié par d'autres mots. Le sens métaphorique „chef“ du mot *chef* s'est lexicalisé facilement, parce que le mot *tête* l'avait suppléé dans son sens primitif „tête“ (latin *caput*). On peut constater un processus analogue à propos de l'évolution sémantique de *pasteur*, remplacé dans son sens originare par *pâtre* et *berger*, de *ouaille* supplanté par *brebis* dans son sens d'origine, de *rue* dont le sens primitif est indiqué par *ride*. C'est le cas de plusieurs diminutifs (*œillet, chevalet, lunettes*), car la plupart des diminutifs ont été suppléés par les syntagmes du type „petit + mot de base“ (*un petit cheval . . .*). La connexité entre le mot de base et son diminutif s'affaiblit et la lexicalisation du sens métaphorique se facilite par une divergence morphologique (*chien — chenet*);

3° dans les mots dérivés (*étonner* ne fait plus penser à *tonnerre*), surtout s'ils sont sémantiquement très éloignés de leurs mots de base (*astre — désastre, jour — toujours, cul — reculer, bouder — boudoir, garder — regarder*);

4° dans les mots composés: *cul-de-sac* et plusieurs autres composés ne font plus penser à *cul, pet-de-nonne, à pet, vesse-de-loup, à vesse*, etc.

Les métaphores trop „poétiques“ ne se lexicalisent jamais. Si elles ont la chance ou plutôt la malchance d'être répétées par trop de gens, elles deviennent banales, elles dégèrent en clichés: *le roi des animaux, l'astre du jour, la voûte étoilée, le printemps de la vie, le soir de l'existence*.

Bibliographie

Adank H., *Essai sur les fondements psychologiques et linguistiques de la métaphore affective*, Genève, Imprimerie Union 1939.

Aish D., *La métaphore dans l'œuvre de Mallarmé*, Paris, Droz 1938.

⁹⁹ Cf. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française* IV, p. 24 et Carroy, *La science du mot*, p. 280.

Boillot F., *Répertoire des métaphores et des mots tirés des noms de villes et des pays étrangers*, Paris, Presses universitaires de France 1929.

Edgar N., *Les expressions figurées d'origine cynégétique en français*, Uppsala 1906.

Esnault M. G., *L'imagination populaire, métaphores occidentales*, Paris, Presses universitaires de France 1925.

Huguet E., *Le langage figuré au XVI^e siècle*, Paris, Hachette 1933.

Huguet E., *Les métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de V. Hugo*, Paris, Hachette 1904.

Konrad H., *Etude sur la métaphore*, Paris, Vrin 1939.

Sainéan L., *Création métaphorique en français et en roman*, Halle a. S. 1905–1907 (Beihefte zur ZRPh).

Schultz-Gora, „Zur französische Metapher und ihrer Erforschung“, GRM 4, 217–233.

Stählin W., „Zur Psychologie und Statistik der Metaphern“, *Archiv für gesammte Psychologie* 31, 1913.

CHANGEMENTS OCCASIONÉS PAR DES SENTIMENTS

Les manières d'insister et l'hyperbole

57,1. En insistant sur quelque chose, on tient parfois à communiquer ses sentiments d'une manière expressive. On le fait:

1° en répétant le mot sur lequel on appuie: *Elle est charmante, charmante. C'est joli, joli, tout ce qu'il y a de joli. C'est le champion des champions. Il est brave entre les braves. Une femme vieille, mais vieille. Elle est très, très belle. Cela m'intéresse beaucoup, mais beaucoup. Il neige, neige. Je l'ai vu, de mes propres yeux vu.*

2° à l'aide d'une expression pléonastique qui consiste dans l'emploi:

a) de synonymes: *puis après, puis ensuite, les us et coutumes, sain et sauf, en lieu et place de . . . , c'était une ivresse immatérielle, spirituelle;* on pourrait y ajouter des tournures redondantes telles que *une seule et même personne, il a bel et bien fait cela, au jour d'aujourd'hui;*

b) d'un complément ou d'un déterminatif qui comporte la même notion que le mot déterminé: épithète (*illusion trompeuse, mirage décevant*), complément d'objet (*vivre sa vie, dormir son sommeil éternel, aller son train*), complément circonstanciel (*monter en haut, descendre en bas, reculer en arrière, prévoir d'avance, prévenir d'avance, préparer d'avance*);

3° d'une hyperbole; le plus souvent, on exagère:

a) la grandeur: *c'est un géant, il est extrêmement (excessivement, énormément . . .) grand;* au lieu de *grand*, on se sert souvent des adjectifs *infini, énorme, immense, colossal, géant* et, plus rarement, même d'autres: *un appétit féroce, un silence profond, une chaleur tropicale, un froid glacial, un ennemi mortel, un souverain mépris, etc.*

b) la petitesse: *un succès éphémère;* au lieu de *petit*, on peut dire *minuscule* ou *minime*; peuvent être minimales: la distance (*Il a été à deux doigts de l'accident. Il ne voit pas plus loin que le bout de son nez*), la récompense d'un travail (*Il a travaillé pour des prunes, pour une queue de cerise, pour un rien, pour moins que rien*), l'importance (au lieu de *une chose peu importante*, on dit *broutille, bagatelle, babiole, etc.*),

c) la quantité: au lieu de *beaucoup*, on peut dire: *des tas, des flottes, des quantités, une foule, une nuée, une masse, etc.*; le contraire: *donnez-moi une larme de vin, je n'ai bu qu'une goutte;*

d) la durée: *Il y a un siècle (une éternité) que je ne vous ai vu. Il sont perpétuellement en querelle. Ses perpétuelles réclamations, une attente interminable, une guerre éternelle, des désordres infinis. Voulez-vous demeurer là éternellement?*

e) l'intensité, surtout en parlant des sentiments et des sensations (amour, haine, désir, ennui, etc.): *désirer ardemment, haïr mortellement, aimer éperdument, follement*; au lieu du verbe *aimer*, on peut employer *adorer, idolâtrer, brûler pour, être fou (folle) de*, etc.; au lieu de *haïr*, on dit *détester, abhorrer, abominer, excrécer*; au lieu d'*ennuyeux*, on use de *fatigant, endormant, lassant, embêtant, mortel, assommant* et *empoisonnant*. Quand une personne trop bavarde nous ennue par ses propos, elle peut évoquer l'idée d'un coiffeur loquace (ce qui explique la naissance des expressions *barber, raser, raseur*), d'un serin (*seriner*). A la longue, le bavardage peut nous fatiguer (*fatigant, lassant*) jusqu'à nous endormir (*endormant*) ou bien nous énerver de sorte qu'on a chaud (*basiner, faire suer*). On croit en devenir bête (*embêter, embêtant*) ou même en mourir (*mortel, empoisonnant, empoisonner, assommant, assommer, assassinant, assassiner*). Il y en a qui préfèrent dans ce cas des mots grossiers (*emmerder, enquiquiner, saouler*) ou des mots sémantiquement tout à fait inadéquats, donc inattendus (*cramponner, tanner, casser des pieds*).

f) le degré (d'une qualité...); au lieu de *très*, on peut dire: *divinement (belle), prodigieusement (intéressant), singulièrement (réussi), supérieurement (intelligent), richement (satisfaisant), joliment, follement (épris de...), furieusement, terriblement (difficile), affreusement (sale) horriblement (fatigué), diablement, drôlement, rudement, durement, fièrement, fichtrement, bougrement, bigrement, salement, vachement*; on peut se servir aussi de périphrases telles que: *il est bête comme une oie, à en pleurer, à en faire pleurer, à faire pitié, à manger du foin, son cœur est dur comme pierre, c'est bête comme chou, facile comme bonjour, bon comme tout, on ne peut plus vrai, triste à pleurer, je suis on ne peut plus satisfait, cette dame est tout plein aimable*; on peut enfin user de certains préfixes: *archibanal, archifou, extrafort, ultra-révolutionnaire, superfin, surabondant*.

g) le fait que quelque chose ou quelqu'un est bon ou mauvais; au lieu de *bon*, on peut dire: *excellent, exquis, divin, parfait, merveilleux*; au lieu de *bien*: *divinement, merveilleusement, à merveille, parfaitement, admirablement*; au lieu de *mauvais*: *misérable, terrible, abominable, horrible, affreux, monstrueux, criminel, scélérat, diabolique, infernal*.

L'exagération qui résulte d'un mouvement d'âme est plus ou moins inconsciente et trahit souvent les sentiments du locuteur, ses désirs, son caractère, son tempérament, parfois même son origine sociale, son humeur ou sa situation. Toutefois l'exagération peut être aussi intentionnelle, ayant pour but d'éveiller une émotion ou l'intérêt de l'interlocuteur. La multitude et la diversité des causes et des buts de l'exagération, demandent une variété considérable de procédés que les exemples cités ont exprimée. Ajoutons encore quelques autres exemples caractéristiques: *J'ai un appétit féroce, une faim de loup (dévorante). Je meurs de soif, de faim, de fatigue. Elle a versé des torrents de larmes. Il lui a témoigné un souverain mépris. Il ne lèverait pas le petit doigt pour le sauver. Tout le monde est à Ostende cette année. J'ai fait l'impossible pour le sauver. L'hyperbole peut être métaphorique: Il remue ciel et terre pour arriver à ses fins. Je me mettrais en quatre pour la contenter. Elle est montée*

au septième ciel (de plaisir). Il est cousu d'or. Il remue l'or à la pelle.

57,2. L'hyperbole se rencontre souvent:

1° dans les formules de politesse: *Je suis charmé (enchanté) de faire votre connaissance. Je suis désolé (navré, malheureux) d'être venu en retard. Quel plaisir (chance) de vous revoir!*

2° lorsque le locuteur veut louer, flatter son auditeur: *Vous êtes un ange. Je vous admire. Vous êtes merveilleusement belle. Votre voix est divine, angélique, ravissante...*

3° lorsque le locuteur blâme quelqu'un ou médit: *Il y avait partout une laideur épouvantable. Il ment furieusement. Elle est effroyablement laide.*

4° lorsque l'on est en colère: *Elle m'empoisonne („importune“) tous les jours. C'est une folie („Ce n'est pas raisonnable“). Je vous l'ai dit cent (mille) fois. Quelle damnée affaire („fâcheuse“).*

5° lorsque l'on nie: *Je ne le ferais pas pour un empire (pour tout l'or du monde, pour un boulet de canon). Au lieu de pas, on dit pas du tout, point du tout, rien du tout; au lieu de personne: personne au monde, etc.*

Bibliographie

Bally Ch., „Mécanisme et l'expressivité linguistique“, *Le langage et la vie*, chapitre 3.

Bertoldi V., *La parola quale mezzo d'espressione*, Napoli 1946.

Bourdon B., *L'expression des émotions et des tendances dans le langage*, Paris, Alcan 1892.

Brunot F., *La pensée et la langue*, Paris, Masson 1936.

Gamillscheg E., „Zur Einwirkung des Affekts auf die Sprache“, ZFSL, Supplementheft 1937.

Kořínek J. M., „Laut- und Wortbedeutung“, *Travaux du cercle linguistique de Prague VIII*, 1939, p. 58–65.

Lehmann R., *Le sémantisme des mots expressifs en Suisse romande*, Berne, Francke, Romanica Helvetica XXXIV, 1949.

Sperber H., *Über den Affekt als Ursache der Sprachverwendung*, Halle, Niemeyer 1914.

Affaiblissement

58,1. Toute hyperbole nouvelle est plus ou moins efficace, mais si elle est répétée trop souvent et par tout le monde, sa valeur expressive s'efface. Ce procès d'affaiblissement est facilité encore par le fait que l'auditeur, qui est objectif par rapport au locuteur et à ses sentiments, voit clairement l'état de choses réel et combine l'expression employée (hyperbolique) avec la réalité en question (qui ne comporte rien d'exagéré), par exemple les verbes *charmer* et *enchanter*, ainsi que leurs dérivés, ne contiennent plus dans tous les contextes l'idée d'opérations magiques. *Ravir* ne comporte pas toujours la notion du rapt, ni *foudroyer* celle de la foudre. Leurs participes présents adjectivés *ravissant* et *foudroyant* ne contiennent que rarement la dominante primitive de leurs mots de base.

D'autres mots ont même complètement perdu leurs acceptions primitives. *Gâter* ne signifie plus „dévaster“, *ennui* ne désigne plus une douleur, un chagrin profond, mais plutôt une difficulté minime. *Ennuyer* a perdu son sens „chagriner“ sauf dans la tournure *je m'ennuie de lui*. *Egosiller* ne signifie plus „couper le gosier“, mais „crier fort et longtemps“.

Il arrive que seulement quelques uns des membres d'une famille étymologique subissent l'affaiblissement de sens. Dans ce cas, une divergence sémantique a lieu. *Abîmer* („renverser“, „culbuter“, „gâter“, „endommager“) s'est éloigné sémantiquement de son mot de base *abîme*. Dans *étonner* et *étonnant*, on ne sent plus depuis longtemps la connexité étymologique avec *tonnerre*. *Meurtrir* et *meurtrissure* n'ont sémantiquement plus rien à faire avec *meurtre* et *meurtrier*.

Citons encore quelques exemples d'affaiblissement: *égorger* „couper la gorge“ („tuer“, „massacrer“) — „tourmenter“, „ruiner“, „faire payer trop cher“, *assommer* „tuer en frappant“ — „battre avec excès“ — „confondre“, „accabler“ (*assommant* n'a plus que les sens „fatigant“ et „ennuyant“), *gêne* „torture“, „instrument de torture“, „aveu arraché par la torture“ — „situation pénible“, „contrainte fâcheuse“, *froisser* „meurtrir par une pression violente“ — „choquer“, *manie* „folie partielle“ — „habitude bizarre“.

58,2. Dans le cas où le mot a un sens défavorable, l'affaiblissement égale l'amélioration (*assommer*, *manie*). Comme on utilise de nombreux mots avec une nuance hyperbolique surtout dans le domaine des sentiments et des faits psychiques, l'affaiblissement est parfois accompagné de l'abstraction (*étonné*, *étonnant*, *gêne*, *froisser*) ou d'une autre modification sémantique, par exemple *horriblement* s'emploie pour exprimer un haut degré (*horriblement amusant*), *formidable* pour ce qui plaît beaucoup (*un film formidable*, *un concert formidable*).

Remarque: Quand la nuance hyperbolique d'un mot s'efface plus ou moins, on cherche à le remplacer, dans l'emploi affectif, par un autre mot, par exemple *étonnant* est parfois remplacé par: *stupéfiant*, *ahurissant*, *renversant*, *esbroufant*, *ébaubissant*, *asphyxiant* ou *étranglant*.

58,3. La tendance à insister est naturelle et fréquente le contraire est beaucoup plus rare. La nécessité d'un mode d'expression modéré se fait sentir si le locuteur est conscient du fait que la constatation objective pourrait blesser l'interlocuteur.

On peut affaiblir une assertion défavorable ou désagréable en niant le contraire: *Je ne l'aime pas* (au sens de „je le déteste“). *Tu n'est plus jeune*. *Ce n'est pas fameux* (*extraordinaire*, *honnête*, *réussi*...). *Vous n'êtes pas scrupuleux*. *Il ne hait pas le vin* (*l'argent*...). *Il n'est guère amusant*. *Cette femme n'est pas sage* (*farouche*). *Elle n'est pas le modèle de vertu*. *Cela ne sent pas bon*. *Il n'est pas impartial*. *Elle n'est point maigre*.

Il va sans dire que la négation du contraire peut affaiblir aussi la nuance favorable d'une assertion: *il ne vous blâme pas* dit moins que *il vous loue*; *il n'est pas bête* est moins louangeur que *il est intelligent*; *je ne déteste pas de voyager* (formule ressentie comme affectée) n'est

pas si univoque que *j'aime à voyager*. L'intonation peut, cependant, faire sentir qu'on ne veut pas affaiblir la louange en niant le contraire, par exemple *ce n'est pas vilain* ou *ce n'est pas mal* peut même enchérir sur *c'est bon (beau)*.

Pour affaiblir l'impression défavorable en parlant de quelque chose de mauvais ou de désagréable, on se sert de mots à sens favorables avec un préfixe négatif: *injuste, inopportun, impropre, imprécis, incapable, irrésolu; discrédit, disparité; dérangé, désordonné*.

Au contraire, le sens péjoratif d'un mot se perd si on modifie le mot par un préfixe négatif: *immaculé, immortel, inoffensif, désintéressé*.

La négation du contraire affaiblit généralement toute assertion, même quand cette dernière ne contient rien de favorable ou de défavorable: *je ne peux nier* n'est pas tout à fait équivalent de *je peux constater*; *il ne fait pas chaud* dit moins que *il fait froid*; *il n'est pas facile* n'est pas si apodictique que *il est difficile*.

58,4. Mise à part la négation du contraire, on peut réaliser l'affaiblissement par d'autres moyens. Marouzeau¹⁰⁰ cite les mots qu'il a entendu dire à propos de vieux époux de son voisinage: *Ils étaient bien ensemble* („ils s'aimaient“), *ça leur faisait peine* („douleur“) *de se quitter* („mourir“). Le dernier cas de l'affaiblissement est un euphémisme.

Le plus souvent, on affaiblit à l'aide des adverbes *peu* et *plutôt*: *C'est peu recommandable. Charles est peu poli. Cette chose compte peu* („ne vaut rien“). *Il est arrivé plutôt tard. C'est plutôt exagéré*.

Originairement, le préfixe *mal-/mau-* avait la même fonction, mais de nos jours les mots avec ce préfixe sont nettement péjoratifs: *malhonête, malpropre, maudire*.

Amélioration de sens

59,1. L'amélioration et l'ennoblissement de sens provient quelquefois de l'affaiblissement d'une hyperbole ce que nous avons constaté déjà dans le chapitre précédent. Revenons-y encore une fois. *Charme* ne désigne plus exclusivement une formule, un chant ou l'art magique, mais encore la grâce et la beauté dont l'influence peut être également puissante. On peut constater une évolution sémantique analogue à propos de *charmer*. *Charmeur* existe même uniquement au sens figuré laudatif. Citons encore quelques autres exemples d'affaiblissement et d'amélioration simultanés: *rêveur* n'est plus fou, *rêverie* ne désigne plus la folie, *dépit* n'a plus le sens de „dédain, mépris“.

Si l'amélioration ne concerne que certains membres d'une famille étymologique, il s'ensuit une scission sémantique entre les mots étymologiquement et formellement apparentés (cf. § 58,1).

¹⁰⁰ *Précis de stylistique française* (Paris, Masson 1946), p. 101.

59,2. Dans certaines situations, dans certains états d'âme, même les mots très péjoratifs peuvent être employés d'une façon flatteuse. Certaines mères en parlant à leurs enfants (surtout quand ces derniers sont encore tout petits) se servent de mots péjoratifs en fonction de caresses: *diablotin, petit vilain, petit coquin, vaurien, garnement, (petit) monstre, petite canaille, petite bougresse*, etc. A un camarade, on peut dire *vieille canaille ou (bon) bougre*, à sa femme jalouse, *grande dinde*, etc. (cf. ci-après le chapitre du dysphémisme). Citons quelques exemples: Une femme dit à son amant: „*Ma canaille! Dis-donc, petite vache.*“ (Aragon, Aurélien, Paris, Gallimard 1944, p. 265). Une femme dit à l'autre: „*Grosse bête, tu as tout le temps de penser à cela.*“ (R. Thomas, *Huit femmes*, L'avant-scène 268, p. 25). Une femme dit à son ami: „*Pauvre chère vieille chose, vous auriez risqué la mort pour moi.*“ (M. Dekobra, *La Madone des sleepings*, p. 269).

Les mots dont on se sert assez souvent comme marques de tendresse peuvent perdre leurs éléments dépréciatifs même hors des situations susdites: *C'est un diablotin, un bon bougre, un pauvre bougre.*

59,3. En dehors des textes affectifs, les mots péjoratifs ne peuvent généralement devenir qu'indifférents (affectivement neutres). Ces derniers peuvent s'ennoblir en mélioratifs. Quelques exemples: *fortune* avait originairement le sens de „sort“, *chance*, celui de „hasard“, *succès*, celui de „suite, conséquence“ ou „effet, résultat“; en ancien italien *reuscire* signifie „sortir de nouveau“, le français l'a emprunté sous forme de *réussir*; de l'ancien français *heur* „sort“ (différencié plus tard en *bonheur* et *malheur*), on a dérivé *heureux*; *renommé* était primitivement celui qui était souvent nommé; *distinguer* „discerner, différencier“ — *distingué* „remarquable, éminent“, „d'une courtoisie élégante“.

59,4. Les mots peuvent s'ennoblir:

1° quand ils cessent d'être compris en tant qu'expressions hyperboliques (cf. § 58,1–2),

2° sous l'influence d'un sentiment puissant (cf. § 59,2),

3° par la spécialisation des mots indifférents (cf. § 59,3),

4° sous l'influence des faits extra-linguistiques (cf. § 69);

5° quand ils passent d'un plan stylistique dans l'autre:

a) mot populaire — mot littéraire: latin vulgaire *testa* „pot de terre“ — français littéraire *tête*, latin vulgaire *bucca* „joue enflée“ — français littéraire *bouche*;

b) mot argotique — mot littéraire: *dupe* „idiot“ — „facile à tromper“, „trompé“, *narquois* „soldat maraudeur“ — „rusé avec dissimulation“;

c) mot littéraire — mot poétique: *courroux*, primitivement à peu près synonyme de *colère*, est devenu, grâce aux poètes classiques, un terme noble désignant la colère d'un être divin ou d'un personnage éminent, supérieur. Se sont ennoblis de cette manière généralement les mots archaïques: *brevage, couche, trépas, aïeul*;

6° quand ils gagnent un trait favorable, par exemple dans le milieu religieux (*Seigneur*), commercial (*conjoncture* „concours de circonstances“ — „concours de circonstances favorables“), etc. (cf. § 69,2).

Remarque: L'amélioration peut n'être qu'occasionnelle (cf. § 59,2) ou contextuelle, par exemple: *Ce tableau-ci est autrement („mieux“) peint que celui-là.* Voir la bibliographie après le chapitre „Euphémisme“.

Dégradation de sens

60,1. Les causes de la dégradation de sens sont multiples et bien différentes. Parfois il s'agit d'influences externes, surtout de préjugés sociaux, religieux et nationaux (cf. § 68).

La péjoration peut être occasionnée par la transposition du mot de la sphère matérielle dans la sphère spirituelle ou morale: *il est tiré à quatre épingles — discours à quatre épingles.*

Dans les domaines spirituel et moral, la dégradation de sens est assez fréquente: *artifice* „la manifestation, dans un objet particulier, de l'habileté de l'art“ — „ruse méditée et méthodique“; *manière* devient péjoratif au pluriel: *Pas de manières! En voilà de manières!*

Les causes de la péjoration sont le plus souvent psychiques: la manière de penser et les qualités intellectuelles et morales communes à la majorité ou à un grand nombre de gens. Nous examinerons l'influence de certains traits de caractère sur la dégradation de sens.

60,2. La plupart des gens ne savent pas apprécier ce qui existe à profusion. Ils le jugent médiocre sinon mauvais. Voilà ce qui pourrait expliquer l'évolution sémantique de *bande*: „groupe de gens“ (d'où autrefois *bandes françaises* „armée française“, *grande bande* „orchestre du roi“ et encore actuellement *faire bande à part*) — „troupe“, „coterie“ (surtout en parlant de bandits, de voleurs, de tziganes, etc.).

Même les suffixes comportant l'idée d'un plus ou moins grand nombre, donc les suffixes collectifs, deviennent facilement péjoratifs ce qui permet de s'en servir pour former des mots à sens défavorable: Les substantifs dépréciatifs se forment surtout par les suffixes *-aille*, *-ailleur* et *-is*: *mangeaille*, *antiquaille*, *gueusaille*, *valetaille*, *prêtraille*, *écrivainleur*, *fouillis*, *gâchis*, *ramassis*; les adjectifs, à l'aide de *-asse*, *-âtre* et *-ard*: *blondasse*, *fadasse*, *mollasse*, *bellâtre*, *douceâtre*, *opiniâtre*, *criard*, *pleurard*; les verbes, avec *-asser* et *-ailler*: *traînerasser*, *disputailler*, *écrivailleur*, etc.

Remarque: Les mots formés par ces suffixes à l'époque où ces derniers n'étaient pas encore péjoratifs n'avaient originairement aucune nuance défavorable, mais quelques uns ont été affectés plus tard par le sens dépréciatif du suffixe en question, par exemple *mignard* ayant toujours le sens flatteur s'emploie aussi avec le sens péjoratif.

Il n'est pas indispensable que l'idée de fréquence soit désignée par un suffixe; elle peut figurer dans le contenu sémantique du mot en tant que dominante. Comme on sousestime souvent ce qui est fréquent, de tels mots prennent facilement des sens modifiés comportant un élément dépréciatif: *commun* „général“ — „ordinaire“, *ordinaire* „habituel“ — „médiocre, quelconque“, *vulgaire* „commun“ — „grossier“, *banal* (originairement) „connu“ — „trivial“.

60.3. Même les noms propres trop fréquents ont un emploi dénigrant. Ils désignent surtout les hommes bêtes et les femmes de mœurs légères.

Pour désigner les hommes stupides, on se sert depuis longtemps de noms suivants: *Colas* (= *Nicolas*), *Claude*, *Nicodème*, *Nicaise*, *Gilles*, *Michel* (en argot parisien, *Miché* était soit un homme stupide, soit celui qui fréquente les prostituées) et surtout *Jean* et *Jacques*.

Mis à part *Jean*, on rencontre à peu près dans le même sens le diminutif *jeannot*, le redoublé *jean-jean* (employé aussi pour désigner le bleu „soldat nouvellement incorporé“) et les composés *Jean-bête* et *Jean-farine*. Sporadiquement on trouve *Jean-veau* „cocu“, *Jean-foutre*, et *Jean-fesse* „lâche“, *Gros-Jean* „rustre“, *Jean-cul* „débauché“, *jeanculer* „s'accoupler“, *jeanfemme* „hermaphrodite“, *faire le Jean-lorgne* et *faire le Jean-large* „faire le bête“. Autres composés avec *Jean* sont rares. Tallemant des Réaux écrit dans ses *Historiettes*: „Cette femme était fort coquette et toute propre à faire donner dans le panneau un *Jean de lettres* comme Ménage.“ Balzac use du même mot, mais il l'écrit *gende-lettre*. Cohen (*Pour une sociologie du langage*) affirme avoir trouvé en 1942, dans un hebdomadaire, un petit *jean-foutre de lettres*.

Jacques sert aussi assez souvent à désigner un niais. Il est possible qu'il en faut chercher l'origine dans le milieu aristocratique. Pour les gentilshommes, *Jacques* était un surnom moqueur de l'homme du peuple. Au XVI^e siècle, ils appelaient leurs valets par le diminutif *Jacquet* qui devint par suite un nom commun synonyme de *valet*, mais avec une faible nuance dépréciative. *Faire le Jacques* est synonyme de *faire le bête*.

Robin, hypocoristique de *Robert*, désigne, à l'époque classique (cf. Molière, *L'étourdi* III, 8), un paysan niais qui se croit fin.

Pour désigner les prostituées et les femmes faciles, on se sert de noms suivants: *Jeanne*, *Jeanneton*, *Marie(- salope)*, *Catin* (< *Catherine*), *Goton* (< *Margoton* < *Marguerite*), *Marion* (< *Marie*), *Madelon* (< *Madeleine*), *Fanchon* (< *Françoise*), *Perronelle* (< *Petronilla*). Les exemples cités montrent que presque tous ces noms figurent dans le sens en question sous formes de diminutifs et d'hypocoristiques, car c'est sous cette forme qu'on se sert de noms propres dans les propos amoureux. Quelques uns de ces noms, tels *catin* et *goton*, sont devenus noms communs vulgaires avec l'acception de „prostituée“. Ajoutons encore que, d'après Nyrop,¹⁰¹ en argot parisien, les prostituées étaient appelées *Louis* dès l'époque de Louis XV, connu par ses aventures amoureuses. Constatons enfin que, pour désigner les femmes légères, on n'emploie pas tous les noms cités partout et qu'il s'agit d'un usage assez flottant.

Comme on accuse souvent les femmes d'immoralité sexuelle, non seulement maints noms propres, mais encore plusieurs noms communs ont acquis le sens analogue: *garce* (primitivement, le pendant féminin de *garçon*), *fille* (le premier remplaçant de *garce* au sens originaire), *maîtresse*, *courtisane*.¹⁰²

¹⁰¹ *Grammaire historique de la langue française* IV, p. 372–373.

¹⁰² Les mots masculins correspondants (*gars*, *fil*, *maître* et *courtisan*) n'ont jamais été atteints d'aucune nuance péjorative.

60,4. Les gens méprisent souvent les faibles. Or *imbécile* „faible“¹⁰³ > „idiot“. Celui qui est petit, est parfois aussi faible. Par conséquent, quelques diminutifs, ainsi que certains suffixes diminutifs subissent la dégradation de sens: *galant* — *galantin*, *oie* — *oison* „homme très borné“, *femme* — *femmelette* (voir aussi, dans le paragraphe précédent, l'emploi de noms propres diminutifs).

60,5. Les riches méprisaient toujours les pauvres et surtout les gueux. D'ailleurs la misère obligeait parfois les pauvres à voler et quelques uns sont même devenus bandits. Donc rien d'étonnant à ce que les mots *gredin*, *coquin* et *belître* désignant originairement les gueux soient devenus synonymes approximatifs de *malfaiteur*.

60,6. Beaucoup de gens sont persuadés que les gens malheureux sont eux-mêmes coupables de tous les malheurs qui les ont accablés. Donc qui est malheureux, est (ou était auparavant) mauvais. Cette opinion se reflète dans l'avalissement des mots suivants: *misérable* „pauvre“ — „scélérat“, *déplorable* „pitoyable“ — „fâcheux“, *lâche* (à l'origine) „affaibli“ — „poltron“. Du latin *male astrucus* „né sous un mauvais astre“, il y a en français *malotru* „chétif, malheureux“ dont le sens se dégrade dès le XVII^e siècle en „mal fait“, „mal élevé“, „grossier“. Ce changement de sens pourrait être expliqué par le fait que les gens malheureux et chétifs sont rarement en bonne humeur et portés à être polis et courtois.

60,7. Beaucoup de gens ne croient pas ou, au moins, ne veulent pas avouer que d'autres gens sont meilleurs qu'eux-mêmes. Voilà pourquoi ils s'efforcent de dénicher des imperfections de leurs prochains. Ils leurs imputent différents défauts, surtout s'ils cachent eux-mêmes les leurs en feignant des qualités qu'ils n'ont pas. Ceci, ajouté au fait que les limites entre certaines qualités et certains défauts (parcimonie — avarice) sont parfois assez vagues, explique les modifications sémantiques suivantes: *Pompeux* qualifiant encore au XVII^e siècle un style noble, éclatant et solennel, implique de nos jours l'excès peu goûté de ces qualités. *Important* apparaît aussi aux sens de „prétentieux“ et „orgueilleux“. *Dévo*t désigne aussi celui qui affecte d'être dévot. *Délicat* comporte parfois un trait plus ou moins prononcé de fragilité. *Artificieux*, autrefois synonyme de *artistique* et *artificiel*, a le sens de „rusé, qui cherche à tromper“, *artifice*, autrefois „art“ et puis „adresse“ ne désigne plus que la ruse, la fraude, le déguisement.

Les malins se moquent de la bonté ainsi que de l'honnêteté qu'ils qualifient de bêtise. Souvent ils soupçonnent les gens honnêtes d'hypocrisie. Or *bonhomme* est non seulement un homme bon et cordial, mais encore un homme facile à abuser et donc bête (ou, par suite de l'emploi ironique, un coquin). L'adjectif *bon* est aussi employé occasionnellement au sens de „bête“ ou „naïf“ (*nos bons villageois*). *Innocent* est non seulement celui qui n'a jamais appris comment pratiquer le mal, mais encore un esprit borné et même un homme irresponsable de ses actes.

Prudefemme désignait autrefois une femme prudente, sage, honnête. Le sens actuel de *prude* peut être expliqué de plusieurs manières. On le

¹⁰³ Chez Voltaire, *sexe imbécile* est encore synonyme de *femmes* (sans aucune nuance dénigrante).

doit peut-être aux coureurs de cotillons, aux verts galants auxquels l'honnêteté ne convenait pas. La péjoration pourrait découler aussi du fait qu'on soupçonnait les femmes d'être hypocrites ou, pour certaines, de trop vanter cette qualité dont elles étaient fières. Par cette dernière raison s'explique la péjoration de l'adjectif *précieux* (*femmes précieuses*), plus tard substantivé (*précieuses ridicules*).

Une trop grande éloquence déplaît aussi. Ce sentiment explique la dégradation sémantique des mots suivants: *parleur*, *prêcheur* (primitivement, „prédicateur“) *quolibet* (au moyen-âge, ce mot désigna un sujet de disputation savante choisi à volonté), *épiloguer* (primitivement „récapituler“), *pérorer* (à l'origine, „conclure un discours“), *sophistiquer* (au moyen-âge, „faire des raisonnements, des conclusions“), *commentaire* („remarque sur un texte“ — „interprétation maligne“: *prêter aux commentaires*), *commenter* („faire des commentaires“ — „critiquer“). Les mots *fable*, *histoire* et *conte* s'emploient, surtout au pluriel, au sens de „mensonge“. L'avilissement de ces trois mots et, peut-être, de quelques autres précédemment cités peut être dû à leur emploi euphémique — la source la plus abondante de la péjoration.

Les euphémismes ont été souvent influencés par les notions qu'ils voilaient, mais évoquaient aussi en même temps. Tôt ou tard, de nombreux euphémismes sont arrivés à avoir le même sens que les mots qu'ils ont remplacés. Par cette dégradation, ils ont évidemment cessé d'être euphémiques: *médiocre* et *médiocrité* implique que la chose respective n'a rien de remarquable; *impertinent* désignait autrefois ce qui n'avait rien de commun avec la chose dont il s'agit, de nos jours, il désigne ce ou celui qui est inconvenant, irrévérent, insolent (on peut constater la même évolution sémantique à propos du mot *impertinence*). *Insolent* lui-même est un mot à sens dégradé, car son acception primitive est „qui n'a pas l'habitude de...“.

61,1. L'avilissement de quelques euphémismes a abouti à les placer à un niveau encore plus bas que celui du mot qu'on a voulu éviter, par exemple *saoûl* „rassasié“, désignant un homme ivre, a perdu son sens primitif, il a accepté celui de „ivre“ et, au surplus, il est descendu dans la catégorie des mots vulgaires. Or *saoûl*, autrefois euphémique, est dysphémique de nos jours. Le verbe dérivé *saoûler* a eu une évolution sémantique analogue. Autres exemples voir ci-dessous (§ 61,2).

61,2. Ont été dégradés surtout les mots:

1° dont on se servait pour désigner un sot: *imbécile* (primitivement, „faible“), *naïf* („né“), *benêt* („bien heureux“), *simple* („simple d'esprit, pauvre d'esprit“);

2° qui concernent la sexualité: *amant*, *maîtresse*, *compagne*, *fille*, *garce*, *bordel* (originellement, „maisonnette“), *baiser* (*une femme*), employé au sens de „coucher avec“;

3° qui se rapportent à l'excrétion. Dans ce domaine, les mots perdent parfois vite leur caractère euphémique et deviennent facilement plus indécents que les mots qu'ils ont remplacés. On ne s'étonnera pas de ce qu'une chose soit désignée successivement par plusieurs mots différents et que, après un certain laps de temps, on revienne quelquefois de nouveau à l'un d'eux ne trouvant pas d'autre moyen de remplacer le mot actuellement

employé et devenu déshonnête (voir les mots désignant les lieux § 62,2).

Même dans d'autres domaines, on trouverait de nombreux cas d'avilissement des euphémismes, par exemple *passion* désignait jusqu'au XVI^e siècle la souffrance (*passion du Christ*); *vénal* „qui est à vendre, qui s'achète à prix d'argent“ — étant employé pour désigner celui qui, pour de l'argent, est prêt à faire des choses que reprouve la conscience — a pris ce sens; les acceptions péjoratives des mots *individu* et *espèce* peuvent aussi être expliquées par l'emploi euphémique de ces mots (cf. encore ci-dessus les péjorations de *médiocre*, *impertinent*, *saoûl* et de leurs dérivés).

Non seulement des mots, mais encore des locutions et des phrases entières peuvent être euphémiques et perdre ce caractère: *je ne vous retiens plus, je vous ai assez vu* (nettement outrageant).

Quelquefois il ne s'agit pas de la dégradation proprement dite, mais seulement de l'affaiblissement du caractère „noble“ du mot respectif, par exemple du mot *consacrer* dans la phrase: *Le reste de la soirée a été consacré à la danse*.

61,3. Pour conclure, on peut constater que la péjoration ou l'amélioration de sens se réalise par la perte ou l'acquisition d'un nouvel élément sémantique complémentaire positif (*conjoncture* peut être enrichi par l'idée du favorable) ou négatif (*rustique* contient quelquefois l'idée de la grossièreté), éventuellement par le fait qu'un élément complémentaire devient dominant (dans *étrange*, les éléments „inaccoutumé“, „singulier“ et „bizarre“ se sont joints à la dominante originaire „étranger“, sont devenus dominants à leur tour et l'ont supprimée) ou que la dominante s'affaiblit (par exemple dans *tourmenter* quand ce verbe a été transposé dans la sphère psychique).

Il arrive même qu'un mot puisse être, selon le contexte, soit mélioratif, soit péjoratif, désigner une qualité ou bien un défaut, par exemple le mot *parcimonie* désigne normalement la modération dans la dépense, mais, comme il se rapporte aux petites épargnes qui portent sur de petites choses, il peut désigner même l'avarice, la lésinerie.

L'amélioration et la dégradation de sens peuvent être causées par des facteurs psychologiques (comme on vient de montrer) ou externes (dont on parlera dans les § 68 et 69) ou bien par les deux réunis. Dans ce dernier cas, les facteurs psychologiques peuvent être primordiaux tandis que les externes seulement accessoires ou vice versa ou, enfin, l'influence des deux types de facteurs peut être à peu près équivalente. Parfois il est difficile de vérifier dans quelle mesure ils participent aux changements en question. Le fait linguistique que *coquin* „gueux“ a pris le sens actuel, peut être expliqué par le fait extra-linguistique que jadis, dans de grandes villes (à Paris et ailleurs), il y avait des gueux qui étaient en même temps voleurs, bandits, malfaiteurs. Mais, mise à part cette réalité, il ne faut pas oublier qu'on associait à l'idée de la pauvreté, celle de la bassesse morale qui, en effet, résultait parfois de la misère même. On peut se demander ce qui était plus important pour le processus de la péjoration: la réalité externe ou le facteur psychologique (l'association mentionnée) qui en a résulté, mais a cessé d'en dépendre et n'a pas fini d'exister avec la fin de la réalité indiquée puisque le mot *coquin* ne fait plus penser

à un bandit, mais évoque toujours l'idée de la bassesse, surtout morale. Le sens du mot *coquin* est en effet très vague bien que nettement péjoratif.

En ce qui concerne la bibliographie, voir le chapitre suivant.

Euphémisme

62,1. L'euphémisme est souvent traité en tant qu'une espèce du tabou (dont nous parlerons dans le chapitre suivant). A notre avis, il s'agit d'un phénomène apparenté, mais tout de même différent aussi bien par son caractère que par sa motivation.

Le jugement défavorable concernant certaines réalités, choses, activités et qualités est la première des conditions de la naissance de l'euphémisme (ce qui n'est nullement le cas de tabou). Du point de vue moral, on condamne le meurtre, le vol, le mensonge, l'impudence (surtout quant à la vie sexuelle), etc.; du point de vue intellectuel, on méprise surtout la bêtise; de celui des manières, on reproche des „choses“ diverses parce que le code des manières varie selon le pays, l'époque historique, la classe sociale, etc.

Certains mots désignant ce qui nous choque ou ce que nous reprochons deviennent parfois eux-mêmes intolérables dans un milieu cultivé. Ils offensent, ils sont incompatibles avec la politesse, les égards, la délicatesse. La délicatesse du sujet parlant et son respect de l'interlocuteur ou du lecteur sont donc la deuxième des causes de l'euphémisme (ceci n'a rien à faire non plus avec le tabou). Le nombre des interdictions linguistiques croît avec le raffinement de la société.

L'euphémisme consiste dans le remplacement d'un mot qui évoque directement une idée gênante ou pénible pour l'auditeur ou le locuteur par un autre mot qui permet de deviner de quoi il est question, mais qui voile l'idée en question de sorte que l'effet désagréable est affaibli au minimum. On le fait souvent en transposant la notion évoquée dans un domaine qui n'est pas le sien.

62,2. En examinant de plus près les causes qui font remplacer un mot gênant par un autre qui est irréprochable, on peut constater que la pudeur est en jeu le plus souvent. On remplace surtout les mots qui désignent les excréments et tout ce qui s'y rattache et les mots concernant l'amour charnel. Exemples: Le mot *merde* est remplacé par: *excrément*, *matières fécales*, *féces*, *selles*, *caca* (mot enfantin), *fumées* et *laissées* (termes de chasseurs). Les mots désignant les lieux: *lieux d'aisance*, *cabinet* (*d'aisance*), *latrines* (< *lavatrina* „pièce où on se lave“), *commodités* (à l'anglaise), *garderobe*, *toilette*, *lavabo*, *petit endroit*, *privé*, *water(-closet)*, (*double*) *vécé*, (*W. C.*), *communs* et *chalet de nécessité* (mots dialectaux), *feuillée* (terme militaire), *buen retiro* (terme ironique), *chiottes* et *gogue-naux* (mots argotiques), *numéro cent* (mot devenu vulgaire). Ajoutons: *aller à la selle*, *en certain lieu*, *quelque part*, *où le roi va tout seul*. — Pour éviter le mot *vomir*, on dit: *rendre*, *rejeter*, *restituer*, *regorger*. — Le mot *clystère* est substitué par: *purgatif*, *lavage*, *lavement*, *remède*, *méde-*

cine. — Au lieu de *donner un clystère*, on peut dire: *purger, laver, rafraîchir, nettoyer*. — Le mot *cul* peut être remplacé par: *derrière, bas du dos, continuation du dos, postérieur, parties postérieures* (ces quatre expressions se disent par plaisanterie), *postère* (mot burlesque), *séant, siège, fondement, fesses* (emploi familier), *croupe* et *arrière train* (mots vulgaires). — Au lieu de *sein*, on dit: *poitrine, gorge, avantages, appas* et *taille* (en Belgique). — On évite le mot *syphilis* en disant: *gros mal, mal de Naples, maladie de Naples, maladie honteuse, avarie*. — Le rut est appelé *désir, envie* ou *souhait*. — Tiennent lieu de *amant et amante* (*concubine*): *ami (de la maison), bon ami, chéri, galant, céladon* (ce mot est devenu ironique); *maîtresse, amie, bien aimée, compagne*. — Pour éviter le mot *prostituée*, on dit: (*courtisane*), *femme galante, petite dame, belle petite, coquette, cocotte, grisette, lorette, carette, femme légère, fille, garce* (les trois dernières expressions ne sont plus euphémiques). — Au lieu de *maison de prostitution*, on dit: *maison publique, close, de passe, de tolérance* ou de *plaisir*. Au lieu de dire *elle a couché avec (quelqu'un et non sans conséquence)*, on peut dire aussi: *elle a montré de la faiblesse, elle a été faible, elle a fait une faute (un faux pas, une erreur), elle a été séduite, mise au mal, elle a eu un accident*. — On évite la tournure *elle est enceinte* (d'ailleurs aussi euphémique par son origine) en disant: *elle attend un bébé, elle est grosse* (en parlant d'animaux, on se sert de *pleine* ou *chaude*). — *Accoucher* est remplacé par *enfanter, donner le jour, mettre au monde*; de nos jours, *accoucher* paraît familier. *Enfanter*, terme neutre et appartenant à la langue écrite seulement, n'est plus euphémique. En terme de médecine, *accouchement* est un terme neutre concurrencé par *délivrance* et *parturition*; dans le langage courant, on use de *couche(s), mal d'enfant* et *gésine*. — On supplée *menstruation* par *fleur, mois* et *affaires*.

62,3. Très souvent, les euphémismes se forment par politesse. Ne voulant pas choquer son interlocuteur par un mot malsain, on évite de nommer un défaut, une activité condamnable, etc. surtout si on lui en fait le reproche à lui-même ou à quelqu'un de sa parenté ou de ses amis. Il s'agit surtout de la sottise, de l'impudence, du mensonge, de l'ivresse, du vol et de la tromperie. Exemples: Au lieu de *stupidité*, on dit: *inintelligence, simplicité, niaiserie* (ce mot a presque perdu son caractère euphémique); pour ne pas dire *il est stupide*, on dit: *il est inintelligent, innocent, pesant, benêt, simple d'esprit, pauvre d'esprit, pauvre type, il n'a pas trouvé la pierre philosophale, il n'a pas inventé la poudre, il n'a pas inventé le fil à couper le beurre*. — Au lieu de dire *ce roman est obscène*, on se contentera de dire: *ce roman a des passages lestes, légers, gaillards, osés, libres* ou *hardis*. — Autres exemples: *Quel personnage original!* (= bizarre); *ce n'est pas tout à fait exact, c'est une erreur voulue, une erreur volontaire, une contrevérité* (= c'est un mensonge); *déformer la vérité, inventer* (= mentir); *Gascon, Marseillais, Tartarin, conteur, mythomane* (= menteur); *âgé, d'un certain âge, entre deux âges* (= vieux); *gaillard, gai, égayé, ému, attendri, impressionné, influencé* (= ivre); *il a bu un verre, il n'a pas été complètement sage, il a eu son affaire* (= il a été ivre); *il y a eu quelque chose entre eux* (= ils se sont querellés); *n'avoir pas toujours les mains dans la poche, commettre une indécatesse*,

une soustraction (= voler; les anciens mots de remplacement *soustraire*, *dévaliser* et *détourner* ont déjà perdu leur caractère euphémique); *pipeur*, grec, péloponésien, philhellène (= tricheur); *corriger la fortune* (= tricher); *induire en erreur*, *en imposer*, *flatter*, *amuser*, *promener*, *ballotter*, *lanterner*, *donner le change*, *égarer*, *jouer*, *se jouer de*, *mystifier*, *faire aller*, *faire marcher*, *duper*, *avoir*, *posséder*, *attraper*, *enjôler*, *charrier*, *endormir*, *enfiler*, *piper*, *pigeonner* (= tromper).

62,4. Par égard au deuil, au chagrin, à la peur, au mal, à l'humiliation, etc. de l'interlocuteur ou éventuellement de quelqu'un de sa connaissance on emploie les vocables et les locutions de remplacement. Il s'agit d'éviter les mots tels que *mourir*, *mort*, *cadavre*, *enterrement*, *tuer*, *maladie*, *folie*, *congédier*, *mettre à la porte*, etc. Exemples: *souffrant*, *indisposé*, *incommodé*, *dolent*, *infirme*, *patient*, *mal fichu* (familier) *pâle* (argot militaire) (= malade); *affection*, *indisposition*, *infirmité*, *mal-être* (archaïque), *malaise* (= maladie); *intervention* (= opération); *feu*, *défunt*, *décédé*, *trépassé*, *disparu*, *regretté*, *pauvre* (= mort); *trépas*, *décès*, *fin*, *perte*, *tombe*, *tombeau*, *départ* (*sans retour*), *grand voyage*, *voyage d'outre monde*, *éternel repos*, *éternel sommeil* (= la mort); *Camarde*, *Faucheuse* (personnification de la mort); *corps*, *dépouille*, *restes* (= cadavre); *il a décédé*, *trépassé*, *passé*, *disparu*, *expiré*, *exhalé son âme*, *fermé les yeux*, *rendu l'esprit*, *rendu le dernier soupir*, *rendu l'âme* (à Dieu), *paru devant Dieu*, *succombé*, *quitté les siens* (le monde), *achevé de vivre*, *cessé de vivre* (de souffrir), *il ne souffre plus*, *il ne respire plus*, *Dieu l'a retiré de ce monde*, *il est parti*, *sorti du monde* (de la vie), *il n'est plus là*, *il nous a quittés*, *il s'en est allé* (d'où l'on ne revient pas), *il s'est éteint*, *il s'est endormi* (du dernier sommeil, du sommeil de la terre), *il a été ravi*, *enlevé*, *emporté* (par une embolie), *il est tombé au champ d'honneur*, *il a payé ses tributs à la nature* (= il est mort); *convoi*, *deuil*, *obsèques*, *funérailles*, *sépulture*, *ensevelissement*, *inhumation* (= enterrement); *mécanique* (= guillotine); *supprimer*, *se défaire de*, *expédier*, *descendre*, *achever*, *donner le coup de grâce*, *dépêcher*, *faucher*, *moissonner* (= tuer); *affection*, *indisposition*, *infirmité* (= maladie); *dément*, *aliéné*, *déséquilibré*, *malade* (= fou); *démence*, *aliénation mentale*, *manie* (= folie); *expédier*, *renvoyer*, *congédier*, *éconduire* (= mettre à la porte); *donner son congé*, *son compte*, *ses huit jours*, *remercier*, *licencier* (= congédier).

62,5. La vanité et la flatterie sont une autre source de remplacement de mots malsonnants. On invente parfois de nouvelles dénominations pour les gens dont les professions sont discréditées, dédaignées, sousestimées. Le mot *savetier* a subi une péjoration au moment de l'apparition du mot *cordouanier*. Les artisans ainsi nommés ont fabriqué, de cordouan, des bottes plus élégantes que les savates. Or, plus tard, même les savetiers ont été appelés *cordonniers*. Autres exemples: *bourreau* — *exécuteur des hautes oeuvres*, *Monsieur de Paris*; *agent de police* — *sergent de ville* — *gardien de la paix*; *sous-maître* — *maître répétiteur*, *répétiteur* — *professeur adjoint*; *apothicaire* — *pharmacien*; *liquoriste* — *distillateur*; *barbier* — *perruquier* — *coiffeur*; *portier* — *concierge*; *domestiques* — *gens de maison*; *servante* — *bonne* (à tout faire).

62,6. On doit au goût de bons mots, de mots pour rire et de plaisanteries pas mal d'euphémismes familiers, populaires et argotiques. Citons

quelques exemples: *fumiste* (= menteur, vantard); *billard* (= table d'opération); *trône* (= siège de W. C.); *graisser la patte* (= suborner avec de l'argent); *se brosser le ventre* (= n'avoir rien à manger), *s'expliquer* ou *renverser* (= vomir), *s'effeuiller* (se deshabiller), *estéreuse* (fille pratiquant le S. T., c'est-à-dire le strip-tease).

Les plus nombreux euphémismes plaisants et ironiques concernent:

1° la mort: *il a fait son paquet* (*ses petits paquets*) *pour l'autre monde*, *il a perdu le goût du pain*, *il a cassé sa pipe*, *il a laissé ses guêtres* (*ses housseaux*), *il a fermé son parapluie*, *il n'a plus mal aux dents*, *il a éteint son gaz*, *il a passé l'arme à gauche*, *il a cassé son câble*;¹⁰⁴ *il est allé au royaume des taupes*; *boire une tasse* (= se noyer); *rasoir national*, *théâtre rouge* et *veuve* (= guillotine); *faucheur* et *opérateur* (= bourreau);

2° la rossée: *purge*, *raclée*, *peignée*; *il a pris quelque chose là où le dos perd son nom*; *trousser la jaquette*, *secouer les poux*, *tomber sur le ca-saquin*, *faire danser le cotillon*;

3° l'impécuniosité: *loger le diable dans sa bourse* (*dans son porte-monnaie*), *tirer le diable par la queue*, *ma bourse a le flux*, *ma bourse est malade*, *je suis à sec*, *je suis brouillé avec le directeur de la Monnaie*;

4° l'ivresse: *mûr* (un homme ivre tombe facilement par terre comme un fruit mûr), *gris*, *noir* (quand on est ivre, on voit mal ainsi que quand il fait noir); ces deux derniers euphémismes facétieux constituent le point de départ de la formation d'autres, créés sur la base d'associations: d'une part des substantifs-adjectifs *coaltar* (il est noir), *teinté*, *chicorée*, *réglisse*, *chocolat*, d'autre part des verbes *se griser*, *se poisser* (dérivé de *poix* — la *poix* est noire) et des locutions *travailler pour le Lion Noir*, *avoir le nez sale*, *avoir le nez de chien*, *avoir la gueule d'ébène*, *attraper une maculature* (dans le langage des typographes), *aller à la corvée de cirage*, *s'engager dans les troupes noires* (dans le langage militaire);¹⁰⁵ *se piquer le nez*, *avoir son plumet* (*son pompon*, *sa cocarde*), *prendre une cuite*, *se pochar-der*; la plupart des expressions citées ici sont évidemment rares et ne sont même pas familières à tous les Français.

5° le vol: *emprunter*, *s'approprier*, *alléger*, *délester*, *soulager*, *escamoter*, *subtiliser*, *détourner*;

6° la prison: *cage*, *ballon*, *boîte*, *violon*; *il joue du violon* (de la harpe, de la guitare), *il est au clou*;

7° la folie: *il est cinglé*, *frappé*, *tapé*, *piqué*, *sonné*, *timbré*, *tocqué*, *toc-toc*, *marteau*, *follet*;

8° les rapports sexuels: mari trompé: *cocu*, *cousin de Moïse*, *bélier*, *cerf*, *boisé*, *cornard*; *il a des cornes*, *il porte des cornes*, *il est allé faire un voyage en Cornouailles*; flirteur: *coureur de cotillons*, *il court* (aime) *les jupes*; elle est enceinte: *elle s'est fait arrondir le globe*, *elle a un député dans l'urne*, *elle a un polichinelle dans le tiroir* (expressions vulgaires); prostituée: *ambulante*, *coureuse*, *marcheuse*, *tapineuse*, *rouleuse*, *soupeuse*, *boulevardière*, *dossière*, *horizontale*, *momentanée*, *omnibus*, *grue*; syphilis: *faveur de Vénus*; menstruation: *cardinal* (par allusion au vêtement rouge du cardinal), *marquis* (par allusion à *marquer*);

¹⁰⁴ Ullmann, *Précis de sémantique française*, p. 190.

¹⁰⁵ Esnault dans *Où en sont les études de français*, p. 124.

9° l'excrétion: *miel, confiture, méléasse, tarte, la plus fine, fonctionnaire, orphelin, un qui fume et ne crache pas;*

10° certaines zones du corps humain, surtout le cul: *base, ballon, pot à moutarde, baril de moutarde, moutardier, faubourg, département du Bas-Rhin, Prussien, Saint-Jean-le-Rond, face du grand Turc, visage sans nez.* — Sein: *avant-scène, devanture (bien balancée).*

Les exemples cités nous ont montré que, pour former des euphémismes (ou „euphémismes“) facétieux, le peuple se servait même de noms propres de personnes et de lieux (vrais et inventés). Les naturalistes en ont introduit quelques uns dans la littérature, par exemple dans les œuvres de Zola, on trouve: *Thomas (vase de nuit), Sainte-Touche (jour de paiement), faire la Sainte-Lundi, faire la Sophie (feindre la modestie).*

62,7. N'oublions pas enfin les euphémismes-mots pour rire. Maintes expressions désignent l'eau: *vin de canard, bouillon de canard, sirop de grenouilles, Château-Lapompe, essence de parapluie.* On a inventé beaucoup de synonymes facétieux de *jamais*: *dans la semaine de quatre jeudi, le 32 du mois, aux calendes grecques, mardi s'il fait chaud, à Pâques, à la Trinité, à la venue des coquecigrues (nom d'un oiseau imaginaire), quand les ânes parleront latin, quand les curés ne voudront plus d'offrandes, quand les poules auront des dents (quand les poules pisseront par la patte).* On exprime de diverses manières le fait de coucher à la belle étoile (cette tournure même est un euphémisme facétieux, mais déjà sémantisé): *coucher à l'Hôtel de la belle étoile, à l'Hôtel de la Grande-Ourse, à l'enseigne de la lune, loger aux quatre vents.* Autres exemples: *tuer le ver (boire de l'alcool pour oublier quelque chose de tragique ou de désagréable), avoir une araignée dans le plafond (avoir la tête dérangée), avoir le poil dans la main (être paresseux), jeter (donner) sa langue au chat (aux chiens), déménager à la cloche de bois (en silence);* on appelle *rossignol* la marchandise qui reste „perchée“ sur les rayons.

62,8. Parmi les euphémismes cités, il y en a qui déguisent à peine la réalité choquante, d'autres qui, au contraire, sont sémantiquement très imprécis, beaucoup qui sont métaphoriques, plusieurs métonymiques, quelques uns basés sur les noms propres. Mentionnons encore que, dans un but euphémique, on emploie aussi:

1° des emprunts: *lavatory, water(-closet), buen-retiro; anus, podex, pudendum muliebre, membrum virile, pénis, fémur, coitus, lupanar* („maison de tolérance“); aujourd'hui, ces expressions sont pratiquement inusitées sauf les deux premiers;

2° des abréviations; on peut abréger:

a) des mots en se servant de lettres initiales: *P. G. (= paralytiques généraux), parler par F (foutre), c'est une s. (salope);* le mot en question peut même n'être indiqué que par quelques points (dans la parole, par une pause);

b) des tournures ou des locutions: *va-t-en (à savoir: au diable), n'en jette plus (à savoir: d'insultes), il l'est (= il est cocu);*

3° des mots défigurés; en changeant une ou plusieurs sons (lettres), on atténue ce que le mot a de malséant, de malsonnant: *fichtre (= foutre), bigre (= bougre), merci et mince (= merde);*

4° des mots très généraux (*chose*) et archaïques (*vit*);

5° des mots pour rire (voir § 62,7).

62,9. Pour résumer, il faut souligner que l'euphémisme résulte de la délicatesse ou du souci de ménager ses prochains. Les mots et les locutions de remplacement dissimulant les côtés choquants ou les nuances impudiques constituent une partie importante du lexique de la décence, du vocabulaire des gens lettrés et bien élevés qui se rendent compte de ce qu'il ne convient pas de parler des zones du corps humain qu'on ne montre pas, des actes qu'on ne fait pas en public (besoins naturels, fonctions de la reproduction, etc.), des actes réputés grossiers ou déshonnêtes, des défauts fâcheux et dont on a honte, des événements blessants et de tout ce qui les concerne. Or on se demande si l'on a droit de parler des euphémismes en traitant des créations populaires qui tout en voilant la brutalité de la „chose“, la mettent quelquefois en même temps en évidence par un trait métaphorique, des créations qui se placent à la limite entre l'euphémie et la dysphémie.

62,10. Etant employé souvent, l'euphémisme n'est plus senti comme tel. Dans ce qui précède, nous avons signalé plusieurs cas de la sémantisation d'un euphémisme, cas où ce dernier devient une dénomination couramment employée. Citons encore à titre d'exemple: *feu* (< *fatutum*, dérivé de *fatum* „sort“), *défunt* (< *defunctum* „qui a fini“), *décéder* (< *decedere* „descendre“), *échafaud* (primitivement „échafaudage“), *licencier* (*licence* „permission“), *congédier* (dérivé de *congé*).

Parfois, surtout dans le domaine des termes scatologiques et sexuels, les mots-substituts deviennent vite crus et scabreux. La nuance euphémique étant très instable et éphémère, le renouveau constant est inhérent à l'essence même de l'euphémisme.

Bibliographie

- Bökemann W. B., *Französischer Euphemismus*, Berlin, Meyer und Müller, 1904.
Doutrepont G., *Les prénoms français à sens péjoratif*, Bruxelles, M. Lamertin 1929.
Galli de' Paratesi N., *Semantica dell' Eufemismo*, Berkeley — Los Angeles, 1960.
Orr J., „Le rôle destructeur de l'euphémie“, *RLiR* 1953, 167—175.
Plomteux H., „Tabou, pudeur et euphémisme“, *Orbis* XIV, 1965, 23—36.

Tabou

63,1. Le tabou (linguistique) est un mot qu'il est défendu de prononcer, un mot qui désigne un être redoutable, un phénomène naturel, une maladie. L'interdit qui pèse sur le mot, est dicté par la crainte superstitieuse de fâcher ou bien même de faire venir l'être nommé qui pourrait punir (de mort) celui qui a prononcé son nom, car le nom était, selon les croyances primitives, la partie (sinon même la substance) de l'être nommé. Ainsi la peur de certains êtres, de certains phénomènes, etc. se prolonge dans la peur des mots qui leur sont liés.

Le nom d'un tel être (un animal redoutable, un chef de tribu mort,

etc.), le plus souvent surnaturel (Dieu, le diable, un démon) peut être:

1° passé sous silence; c'est le cas du nom de Dieu dans les serments d'autrefois des campagnards français: *par la mort, par le ventre* (à savoir: de Dieu); dans les comédies de Molière, les paysans jurent *jarni*, c'est-à-dire *je renie* (à savoir: Dieu);

2° donné à entendre par la première lettre; nous avons mentionné ci-dessus le même procédé pour l'euphémisme (§ 62,8,2°), mais nous n'avons pas trouvé ce type de tabou en français; faute de mieux, nous mentionnons un exemple de l'espagnol des juifs: *louso* (< *illum ursum*) fut remplacé par *lamad*, c'est-à-dire par le nom hébraïque de la lettre initiale l;

3° „défiguré“: *pardî, parbleu*, etc. au lieu de *par Dieu*; *corbleu, corbœuf* ou *corbieu* (chez Rabelais) au lieu de *corps de Dieu*; *sangbieu, sangbleu, sangbœuf, sandi, sandine, sandienne, sambille* au lieu de *sang de Dieu*; *palsambleu, par la sembleu, palsangué, palsanguenne, palsanguienne* au lieu de *par le sang de Dieu*; *têtedienne, têtebleue, têtebille* au lieu de *tête de Dieu*; *ventrebleu, ventrebieu, ventrebœuf, ventrebille, ventredienne* au lieu de *ventre de Dieu*; *mardié, mardienne, mardi* au lieu de *mère de Dieu*; *morbleu, morbieu, morbœuf, mordi, mordienne, morguienne, morgué* au lieu de *mort de Dieu*; *par mon âne* au lieu de *par mon âme* (XVI^e siècle); *fique, fiquette, fouquette, figue, figuette, fine, fingue, feinte* au lieu de *foi* dans le juron *par ma foi*; *notre dinse* (Molière et Cyrano de Bergerac), *nettre-dène* (Rabelais) au lieu de *Notre-Dame*;¹⁰⁶ *diantre* au lieu de *diable* (peut-être sous l'influence formelle de *foutre, fichtre*); *sacré* est déformé dans les mots *saprebleu, saprelotte, saperlotte* et *sapristi*. Tout cela prouve qu'une déformation suffit pour rendre un juron tolérable. Ajoutons encore que *leu* n'existant plus que dans la tournure à la *queue leu leu* a été remplacé par la forme dialectale *loup*. On pourrait l'expliquer aussi comme une déformation dictée par la peur des loups, mais il ne faut pas oublier non plus que la forme *loup* convenait mieux étant onomatopéique (cf. *coucou* de latin *cucux*).

4° remplacé par un autre mot: *nom d'un nom, nom d'un chien* au lieu de *nom de Dieu*; *diable* est remplacé par: *tentateur, vilain, malin, mauvais, maufait, ennemi, adversaire* (dans les deux derniers cas, il s'agit en même temps de la suppression de *de Dieu* comme dans les exemples cités dans 1°), *chose, autre* (emploi intentionnel de mots très vagues, imprécis), *prince des Ténèbres (de ce monde), Grand Biquion* (en même temps déformation du mot *bouc*),¹⁰⁷ *Esprit* (vraisemblablement ellipse de *esprit du mal*),¹⁰⁸ *Grippi* (par allusion au verbe *gripper*).

63,2. Quelquefois on feignait l'amitié ou la connaissance de l'être redouté. On appelait le diable: *compère, vieux, Jérôme, Georgeon, petit bonnet rouge, petit capet*.

Dauzat¹⁰⁹ mentionne qu'à Vercors, l'ours a été appelé *grand-père*.¹¹⁰

¹⁰⁶ Nyrop, *Grammaire historique de la langue française* IV, p. 273.

¹⁰⁷ Les vieilles peintures nous représentent les diables très souvent bien semblables aux boucs.

¹⁰⁸ *Biquion* et *Esprit* sont les mots employés dans les procès contre les sorcières.

¹⁰⁹ *Histoire de la langue française*, p. 264.

¹¹⁰ La peur de l'ours a fait remplacer son nom primitif par d'autres même ailleurs. Les Tchèques (ainsi que d'autres Slaves) ont inventé *medvěd* (< *med* + *jed* „mangeur

La peur faisait aussi flatter les êtres en question pour s'attirer leur faveur. Craignant la *mosteile* (ce mot a disparu du lexique français) — à cause des dommages qu'elle faisait aux agriculteurs et du fait qu'on n'était pas à même de la mettre hors d'état de nuire — on l'a surnommée *belette*.¹¹¹ — Dans une partie du Nord et de l'Est de la France, on a remplacé *lune* par *belle*.¹¹² Vraisemblablement, on l'avait prise, autrefois, pour une divinité comme en Irlande¹¹³ ou, au moins, pour une puissance redoutable à en juger d'après son influence néfaste sur certains gens (sommambules). — Epilepsie, qu'on craignait beaucoup, a été surnommée *beau mal* et *bon mal*. — La peur superstitieuse des marins joue le rôle principal dans l'histoire du terme *bonace* „accalmie“. Le mot grec *malakia* a été emprunté par les Romains sous forme de *malacia*. Comme le commencement du mot *mal-* faisait penser à *malus* „mauvais“, les marins — craignant de mettre en colère cet „être“ ou bien l'être causant l'accalmie, laquelle était si catastrophique pour leurs bateaux à voiles — ont remplacé *mal-* par le contraire flatteur *bon-*. Voilà comment est né le français *bonace*, le provençal et le catalan *bonasa*, l'espagnol *bonanza* et le portugais *bonança*. — D'une manière tout à fait analogue, le latin *marrubium* „pommier“ a été modifié en *bonrubi* au Midi de la France.¹¹⁴

Quand le mot qu'on a évité de prononcer est complètement banni du lexique et oublié (par exemple *mosteile*), son remplaçant n'est plus senti en tant que tel; c'est désormais un nom comme les autres.

Bibliographie

Havers W., *Neuere Literatur zum Sprachtabu*, Wien, Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Bd. 223, Abh. 5.

Mansur Guérios R. F., *Tabus linguísticos*, Rio de Janeiro, „Organização Simões“ Editore, 1956.

Rohlf's G., „Romanischer Volksglaube um die Vetula“, ASNS 179, 1939, p. 65 ss.

Rohlf's G., *Sprache und Kultur*, Braunschweig—Berlin—Hamburg, Westermann, 1928.

Trost P., „Bemerkungen zum Sprachtabu“, *Travaux du Cercle linguistique de Prague* VI, 1936, 288 n.

du miel“), les Lituaniens se sont servi de *lokys* „lécheur“, les Allemands ont suppléé le mot originaire par *Bär* étymologiquement apparenté avec *braun* „brun“ (on trouve des mots analogues chez d'autres peuples germaniques). Cf. aussi *lamad* ci-dessus (§ 63,1, 2°).

¹¹¹ La même histoire peut être constatée dans plusieurs autres langues. On l'appelle belle en breton (*aerel*), en corse (*bellula*), en luccanais (*bellola*), en milanais (*bélora*), en frioulais (*bilita*) et en provençal (*poulido*); la belle en danois (*kønne*); belle dame en veronais (*beladónola*), en trevissois (*beladona*), en béarnais (*dauno-béro*) et en basque (*andereder*); beau petit animal en bavarois (*Schöntierlein*); belle petite chose aux environs de Nuremberg (*Schöndlinglein*) et en béarnais (*kawséto*). On l'appelle petite fille ou petite vierge dans quelques dialectes allemands, en suédois et en hongrois; mademoiselle, en italien et en suédois; dame, en basque; jeune femme, en italien, en portugais et en turc; mariée, en arabe, en grec, en danois, en serbe et en bulgare; belle-fille (*bru*), en portugais et en hongrois; belle soeur, en albanais; (petite) commère, en espagnol, dans quelques dialectes français (au Sud) et allemands (voir G. Rohlf's, *Sprache und Kultur*, 21—23).

¹¹² Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch* I, 321.

¹¹³ ZFSL 51, p. 362.

¹¹⁴ Rohlf's, *Sprache und Kultur*.

Dysphémisme

64.1. Le dysphémisme est un procédé contraire à celui de l'euphémisme. Il consiste dans le remplacement d'un mot sans nuance affective par un mot péjoratif, outrageant, grossier ou vulgaire qui peut blesser, irriter, offenser, aigrir ou exprimer la haine, le mépris. Il témoigne généralement de la grossièreté du sujet parlant et du manque de respect envers l'interlocuteur, éventuellement, envers la personne dont il parle. On peut, par exemple, user du verbe *charcuter* en parlant d'un opérateur (maladroit). Une manière d'agir inconvenable peut être qualifiée de *saleté*, *crasse*, *cochonnerie*, *canaillerie*; on peut dire de quelqu'un qu'il a agi *salement* ou *vachement*, etc.

Le plus souvent, on rencontre des dysphémismes dans le parler d'individus déclassés et des gens appartenant aux classes les plus basses de la société ou qui en sont issus, mais ils existent aussi dans le langage populaire et, plus rarement, même dans le langage familial. Là, il s'agit habituellement d'une rudesse inoffensive (toutefois souvent offensante) qui trahit une forte émotion: *fiche-moi le camp!* Le refus peut être exprimé par: *des dattes!* *flûtes!* *merde!* Le verbe *ennuyer* peut être remplacé par *enrhumer*, *emmoutarder* et *emmieller*. Une humeur massacrante peut faire prononcer des mots très grossiers, voire cacophémiques.¹¹⁵ Il est intéressant de constater qu'un attendrissement intense puisse aboutir à des résultats analogues, comme nous l'avons constaté au § 59.2. Surtout les mères et les amantes se servent des expressions dysphémiques en tant que mots de tendresse. Cet emploi peut être expliqué par le souci de trouver des mots plus expressifs encore que ceux qui constituent le répertoire de la tendresse. Même le dégoût de la flatterie et de la tendresse peut y jouer un certain rôle. Quelquefois on craint de trop s'attendrir ou de trop impressionner son interlocuteur.

64.2. Le dysphémisme aussi bien que l'euphémisme consiste généralement dans le remplacement d'un mot par un autre, ceci sur la base de la similarité d'une fonction ou d'un trait caractéristique qui est commun aux deux mots en question. Toutefois la connexité entre les deux mots peut être beaucoup plus vague, indirecte et assez complexe (cf. ci-après les dysphémismes désignant par exemple la tête, la chaussure, etc.), basée sur des associations inattendues, car de nombreux dysphémismes populaires et argotiques sont dus au goût de la plaisanterie, du ridicule, de la surprise même.

64.3. On ne s'étonnera pas qu'un nombre élevé de dysphémismes désignent des choses dont on parle le plus souvent:

1° de l'argent: *ronds*, *billes*, *sonnettes*, *mitrailles*, *picaillons*, *pognons*, *vaisselle de poche* (on a toujours besoin de l'argent comme de la vaisselle), *graisse* (cf. *graisser la patte*), *beurre* (*faire son beurre*), *huile*, *braise* (certains gens dépensent vite leur argent parce qu'il les „brûle“ comme de la braise), *radis* (*il n'a pas de radis*), *noyau*, *galette*;

¹¹⁵ Cacophémiques, bien que secondairement, sont aussi les verbes *emmieler* et *emmoutarder*, étant basés sur les euphémismes facétieux *miel* et *moutarde* (cf. § 62,1, 9°-10°).

2° du manger et du boire: *shrapnells* „harricots“, *singe*, „du bœuf en conserve“ (les deux termes appartenaient à l'argot militaire), *tord-boyau* „eau-de-vie“ (mauvaise ou très forte);

3° des parties des vêtements: botte: *bateau*, *péniche*, *torpilleur*, *godasse*, *godillot*, *croquenot*, *ribouillis*; chapeau: *couvercle*, *bâche*, *tuile*, *ardoise* (choses qui couvrent), *boîte*, *cloche*, *nid d'hirondelle*, *décalitre*, *tube*, *tuyau de poêle* (désignant tous différentes formes), *galure*, *galurin*; manteau: *pelure*;

4° des parties du corps humain: tête: *caillou*, *œuf*, *tomate*, *fraise*, *noisette*, *balle*, etc. (voir § 14,3); face: *burette*, *façade* et quelques dénominations de la tête, telles *bobine*, *fiole*, *bouillotte*; yeux: *billes*, *mirettes*, *quinquets*; nez: *betterave*, *topinambour*, *truffe*, *piton*; bouche: *gueule*, *goulot*, *bec*; cou: *avaloir*, *sifflet*, *gavion*, *gaviot*, *gargamelle*, *quiqui*; poitrine: *coffre*, *caisse*; ventre: *coffre*, *buffet*, *lampe*, *sac*, *paillasse*, *fanal*, *bide*, *bidon*, *bedon*, *bedaine*; bras: *aile*; main: *cuiller*, *pince*, *patte*; jambes: *pattes*, *flûtes*, *échasses*, *gigues*, *quilles*, *guiboles*, *gambettes*, *abattis*;

5° les êtres humains (ils sont souvent désignés par les noms d'animaux ainsi que les parties du corps humain par les noms des parties correspondantes du corp animal ce que nous avons montré dans l'alinéa précédent): *poule* „jeune fille“¹¹⁶ *renard* „homme fin et rusé“ et „briseur de grève“, *singe* „chef“, *pie* „bavarde“, *fouine* „personne rusée“, *ours* „lourdaut“, *babouin* „enfant malin comme un singe“, *petit dragon* „enfant mutin et déterminé“. Les noms de plusieurs animaux et oiseaux sont usités pour désigner les gens stupides: *âne*, *mouton*, *veau*, *buffle*, *huitre*, *buse*, *bécasse*, *dinde*, *oie* (*petite oie blanche*). Citons encore quelques injures: *chameau*, *cochon*, (*vieille*) *punaise* „prostituée“.

A partir des noms d'animaux, on a dérivé aussi des verbes dysphémiques: *caner*, *se pavaner*, *cochonner*, *souiller* (< *suculare*, dérivé à partir de *sucula* „truie“), *singer*.

Crever est dysphémique en parlant de gens parce qu'il appartient aussi au domaine animal.

Bien sûr, les dénominations dysphémiques de personnes peuvent être également empruntées à des domaines autres que celui des animaux. En parlant d'un enfant, on dit *morveux* ou *moucheron* [ce mot n'a rien de commun avec *moucheron*, sorte de petite mouche; il est dérivée de (*se*) *moucher*]. Pour dire que quelqu'un est sot, on peut choisir entre: *cruche*, *mâchoire*, *ganache*, *bûche*, *andouille*, *cornichon*, *gourde*, *moule*, *souche*, *tourte*, *ballot*, *pochetée*, *fourneau* (les deux derniers ainsi que *mâchoire*, s'emploient très rarement). La prostituée est appelée *gerce* (par allusion à *gerçure* et par association au sexe féminin), *toupie* et (*vieux*) *chausson*. Un homme très grand peut être appelé *gratte-ciel* ou *grande perche* s'il est en même temps maigre.

64.4. Nous avons vu qu'on emploie, en tant que dysphémismes et injures, les mots qui, au sens propre, ne comportent aucune nuance péjorative. Nous avons pu constater aussi que plus un dysphémisme est émotionnel, plus il est vague du point de vue sémantique. Quand l'élé-

¹¹⁶ Le diminutif *poulette* „fillette“ est, au contraire, un terme de tendresse comme la plupart des diminutifs. Citons encore *biquet*, dénomination d'un enfant folâtre.

ment affectif devient dominant, les éléments notionnels s'affaiblissent et quelquefois ils s'effacent complètement. Or les injures au contenu sémantique nul, ou presque, peuvent être utilisées dans différentes situations et pour réprover diverses actions ou défauts.

64,5. Un dysphémisme peut se répandre et s'employer communément soit qu'il soit bien trouvé, soit que, à une certaine époque, il y ait une prédilection pour les mots populaires et vulgaires. Quand il se généralise dans le langage, son élément affectif et sa grossièreté s'effacent peu à peu. Il devient enfin affectivement indifférent, par exemple le latin *manducare* „avalé, dévorer, bouffer“ a donné en français *manger*. Le caractère dysphémique s'efface facilement surtout quand le mot affectivement indifférent disparaît (latin *edere*), mais il peut s'affaiblir plus ou moins même si le mot indifférent en question continue à exister, par exemple le caractère cacolalique du mot *merde* se trouve considérablement affaibli. Dans le langage vulgaire, on s'en sert même en tant qu'interjection à valeur très vague: il peut exprimer la colère, l'indignation, le refus, la surprise et même l'admiration.

Le sens d'origine peut non seulement être affaibli, mais tout à fait effacé, surtout dans les mots dérivés et composés, par exemple *culée*, *culasse*, *culot*, *culotte*, *sansculotte*, *culbute(r)*, *bacule(r)*, *acculer*, *reculer*, *cul-de-sac*, etc. ne font plus guère penser à *cul*.

Remarque: Un mot qui est devenu une partie d'un composé peut évidemment perdre son acception même quand il ne s'agit pas d'un dysphémisme, par exemple *brouette* (< *bis* + *rouette*) ne fait plus penser à *rouette*, ni *désastre*, à *astre*, ni *toujours*, à *jour*. C'est aussi le cas des dérivés: *panier* ne fait plus penser à *pain*, ni *regarder*, à *garder*.

64,6. Au moment où le caractère dysphémique d'un mot est affaibli ou effacé, l'apparition d'un trait mélioratif dans son contenu sémantique n'est pas exclu (*bougre* dans certains contextes), surtout si on le fait accompagner d'une épithète laudative (*bon bougre*). L'injure argotique *vache* — comportant l'idée de cruauté et de férocité comme dominante — est devenue très fréquente surtout dans les propos des jeunes gens, mais avec une acception tout à fait différente — „grand, énorme“. Ce mot est resté très expressif, mais il a perdu son trait dysphémique et péjoratif. Étant adjectivé, il a permis de former l'adverbe *vachement*, utilisé surtout dans les tournures du type *vachement drôle*.¹¹⁷

64,7. Méritent d'être mentionnés les dysphémismes-mots pour rire: le mot hollandais *makelaer* „courtier“ fut emprunté avec le sens „entremetteur“ et intentionnellement modifié en *maquereau*. Pour se moquer, on a inventé les dénominations: *écrase-mottes* „laboureur“, *gâte-pâte* „boulangier“, *gâte-métier* (non-spécialiste), *saute-ruisseau* „trottin“, *bouche-trou* (aide qui doit faire tout ce qu'il faut). C'est ici qu'on pourrait citer aussi les surnoms moqueurs attribués aux peuples étrangers par référence à leur repas favori: *Choucroute* (Allemand), *Rosbif* (Anglais), *Macaroni* (Italien).

¹¹⁷ Thérive, *Libre histoire de la langue française*, p. 260.

Ironie

65,1. L'ironie consiste à dire le contraire de ce qu'on veut faire entendre. Elle prétend blesser et irriter, ainsi que souvent le dysphémisme, mais, au surplus, elle veut surtout se moquer et ridiculiser. C'est un procédé raffiné utilisant parfois les euphémismes lexicaux et phraséologiques prononcés sur un ton qui indique que les beaux mots expriment juste le contraire de leurs sens habituels, par exemple: *c'est du joli* ou *c'est du propre* au sens de „c'est dégoûtant“ ou „c'est malhonnête“, *c'est un beau monsieur* (coquin), *vous voilà bien* (en mauvaise situation), *la voilà gentiment* (drôlement) *coiffée*. *Vous faites là un gentil personnage*. *Vous êtes admirable de venir nous contrôler*.

On peut être ironique déjà en adressant la parole à quelqu'un par exemple en traitant une jeune fille pauvre de *marquise*, *infante* ou *princesse*.

Forment un groupe à part les expressions dont l'ironie consiste dans la liaison des mots aux dominantes sémantiques incompatibles, voire contraires: *un honnête voleur*, *une jolie laide*, *une haine cordiale*, *détester cordialement*, *parfaitement mal fait*, *mon ennemi intime*, *un beau désordre*, *léger comme un éléphant*. On pourrait y ajouter *un sage Breton* et le sens de *Breton* (comme les Bretons ne parlaient pas français, on les croyait bêtes).

Contiennent un élément ironique certaines expressions moqueuses et méprisantes (*un fameux imbécile*, *un fier idiot*, *un franc crétin*, *elle est richement laide*, *il en a fièrement peur*) et facétieuses (*orfèvre en cuir* et *bijoutier sur le genou* „cordonnier“, „chevalier du crochet“, „chiffonnier“, *chevalier d'industrie* „aventurier“, *marquis de la bourse plate*).

65,2. Il existe différents degrés de l'ironie entre la raillerie presque bonhomme et la dérision pleine de haine et de mépris. Dans ce cas, on préfère parler de sarcasme.

Remarque: *Mont de piété* n'est pas un terme ironique. C'était originellement en effet une institution bienfaisante. On y prêtait de l'argent tout à fait gratis.

CHANGEMENTS OCCASIONNÉS PAR DES FACTEURS EXTERNES

Les rapports entre l'histoire du peuple et l'évolution du lexique

66.1. L'évolution du lexique reflète, dans une certaine mesure, des faits et des changements historiques, politiques, sociaux, économiques, culturels, la vie spirituelle, etc. du peuple respectif.

Certains mots disparaissent de l'usage. Ce sont d'une part les mots qui ont cessé d'être aptes à la communication: certains homonymes, paronymes, mots surchargés de maintes acceptions, mots causant des associations gênantes, mots trop brefs et peu expressifs, etc.¹¹⁸ et, d'autre part, les mots désignant les animaux disparus ou exterminés dans le pays en question, les objets (instruments, parties des vêtements, de l'armement, etc.) dont on ne se sert plus, les magistrats et dignitaires, les institutions, les impôts, etc. qui n'existent plus. Ce sont les mots historiques. Disparus des propos quotidiens, ils restent néanmoins dans le lexique de la langue littéraire parce que les „choses“ qu'ils désignent ne cessent d'être l'objet des études historiques, archéologiques, folkloriques, de l'histoire naturelle, etc., éventuellement même l'objet de l'enseignement. D'ailleurs même les auteurs des romans et des drames historiques contribuent à garder la connaissance, au moins passive, de ces mots.

Appartiennent aux mots devenus historiques après la Grande révolution: *gabelle*, *taille*, *dîme*, *sénéchaussée*, *sénéchal*, *bailli*, *échevin* et beaucoup d'autres.

Quelques mots ont rapport aux époques bien plus anciennes: *bacchante*, *bacchanale*, *patricien*, *druide*.

Par suite de changements de vêtements et d'armes, ont cessé d'être employés les mots: *escarcelle* (grande bourse pendue à la ceinture, en usage au moyen âge), *escopette* (petite arme à feu à main, en usage aux XV^e et XVI^e siècles), *espingole* (gros fusil très court, en usage au XV^e siècle). Après l'adoption du système métrique, *aune* (mesure) a fait place à *mètre*.

Peut être aussi historique une (ou plusieurs) acception(s) d'un mot qui est resté vivant, par exemple les acceptions „qualité de maître dans certains métiers“ et „organisation des maîtres d'un métier dans une ville, corps de métier“, du mot *maîtrise*.

66.2. Le lexique usuel est d'une part appauvri par l'„historisation“ et l'„archaïsation“, d'autre part enrichi par la formation de néologismes

¹¹⁸ Ducháček, *O vzájemném vlivu tvaru a významu slov*, p. 11–70.

et par l'emprunt. On forme des mots nouveaux pour remplacer ceux qui ont disparu ou sont en voie de disparition et pour satisfaire les besoins qui naissent des changements de toutes sortes (du régime, de la religion, des rapports sociaux, des moyens de travail, etc.).

Les néologismes naissent le plus souvent:

1° de la nécessité de nommer quelque chose de nouveau:

a) produits, inventions, etc.: *pliant*, *après-ski* (sorte de chaussure), *batel* (< bateau + hôtel), *motel*, *cyclotron*, *oléoduc*, *restoroute* (restaurant de route), *aspiro-batteur*, *airbrosse*, *avion-fusée*;

b) qualités: (des bas) *indémaillables*; (étouffe) *anti-froiss*;

c) actions: *filmer*, *amerrir* (amérir); *fascisation*, *nazification*;

d) professions: *cinéaste*, *speaker*, *innovateur*, *améliorateur*, *chronométrateur-analyseur*, *cosmonaute*;

e) mouvements politiques ou autres, leurs partisans, etc.: *fascisme*, *fasciste*, *fascisant*, *nazi*, *nazisme*, *gaulliste*, *gaullisme*, *impérialisme*, *néo-colonialisme*, *dirigisme* (américain);

f) autres: *mécanisation*, *surproduction*; *beauté-minute* (rubrique de brefs conseils cosmétiques), *publi-pages* (pages de réclames), *course-croisière* (sorte d'excursion en yacht); *blousons noirs*, *casques bleues*, *député-robot*;

2° de l'effort de s'exprimer avec une précision plus grande que celle permise par les mots existants, par exemple vers la fin du XIX^e siècle, on a formé le mot *réceptionner* qui dit plus que *recevoir*. Il contient l'idée qu'on vérifie une livraison pour voir si elle est conforme aux conditions du marché ce qui n'est pas contenu dans *recevoir*.

66,3. Il est intéressant de suivre l'influence des événements sur la formation et l'emprunt des mots et sur la modification et le changement de leurs acceptions. Après 1930, les luttes économiques entre les industriels et les ouvriers font naître *lockouter* dérivé à partir de *lock-out* (emprunté à l'anglais déjà en 1865), *matraquer*, *matraqueur* et *matraquage* à partir de *matraque*. Après le traité de Munich, on a formé *munichois* et *munichisme*; pendant l'occupation, *vichyssois* et *vichiste* (Vichy), *pétainiste* (Pétain), *cagoulard* (les fascistes français se distinguaient par une sorte de cagoule).

On peut considérer en tant que néologiques des tournures et locutions nouvelles même si elles ne comportent que des mots communément employés depuis longtemps. La lutte des classes des dernières dizaines d'années se reflète dans les syntagmes *grève de protestation*, *briseur de grève*, *marche de la faim*, *allocation de chômage*, *contrat collectif*...; la course aux armements, dans: *coussin* (guerre, arme, bombe...) *atomique*, *arme nucléaire* (*microbienne*, *bactériologique*), *guerre froide*, *fauteurs* (*fomenteurs*) *de guerre*, *excitateurs à la guerre*; le mouvement de la paix, dans: *partisans* (*combattants*, *défenseurs*) *de la paix*, *Mouvement* (*comité*, *Conseil mondial*) *de la Paix*, *militant pour la paix*, *colombe de la paix*, *forces de la paix*; la vie en U.R.S.S. et dans les démocraties populaires, dans: *comité révolutionnaire* (*exécutif*...), *coopérative agricole*, *station de machines* et *de tracteurs*, *économie planifiée* (*nationalisée*), *travailleur* (*équipe*) *de choc*, *engagement* (*contrat*) *socialiste*, *norme* (*de travail*) *renforcée* (*surpassée*...); les derniers progrès,

dans: *fusée-facteur*, *homme-fusée* (dans la nouvelle du vol du cosmonaute Shepard), *fusédrome*, *propulseur-fusée*, *clima-masque*, *bébé-éprouvette*.

Les néologismes dus au besoin réel, par exemple *réceptionner*, *accidenté*, se répandent dans la langue commune malgré toutes les attaques des puristes, mais les mots créés dans un but d'actualisation de la langue restent généralement limités au lexique des auteurs respectifs sauf quelques créations réussies inventées par les auteurs en vogue.

Les néologismes cessent d'être conçus comme tels au moment où l'on commence à s'en servir d'une façon générale, même si leur naissance est récente (*radio*, *télévision*).

66,4. Comme il est impossible de créer autant de mots qu'il en faudrait, on se contente parfois d'utiliser certains mots avec des sens nouveaux, par exemple: *débaucher* „corrompre“ — „engager une personne à quitter son travail, son poste“, *débrayer* „suspendre le mouvement d'une machine“ — „arrêter le travail, cesser de travailler“, *débrayage* „suspension d'une machine“ — „cessation, interruption du travail“, *collaborer* était employé pendant l'occupation même au sens de „collaborer avec les Allemands“ (on en a dérivé *collaborationniste* qu'on a ensuite abrégé en *collabo*), *maquis* „terrain couvert de broussailles“ a pris encore le sens de „mouvement de la résistance“ (d'où *maquisard*), *résistance*, lui-même, désignait aussi la résistance contre les occupants.

Il n'est rien d'étonnant à ce que les changements de sens les plus nombreux et les plus profonds aient lieu aux époques de grandes révolutions qui changent la vie des peuples toute entière. Après 1789, de nombreux mots ont pris une acception nouvelle. Pour illustrer ce fait, nous citerons quelques mots avec leurs acceptions anciennes: *régime* „ordre“, *département* „division“, *civil* „convenable“ (le sens actuel, repris du latin classique, a été introduit dans le lexique moyennant les syntagmes-termes *droit civil* et *mariage civil*), *divorce* „séparation“, ¹¹⁹ *république* „état“. ¹²⁰ — Quelques mots, tout en gardant leurs sens, en ont gagné encore un autre, s'ils étaient employés dans les domaines où l'on ne s'en était pas servi auparavant, par exemple *droite* et *gauche* s'enrichissent sémantiquement en pénétrant dans le domaine politique, *spéculer*, terme philosophique, dans le lexique commercial, *décret*, terme ecclésiastique, dans la sphère législative.

Les facteurs historiques ne sont pas les seuls à influencer les sens des mots. Voici l'histoire du nom *Pantaleone*. C'est le nom d'un saint qui, à une certaine époque, était très vénéré à Venise. Or les Vénitiens étaient appelés Pantaleoni. Dans la *commedia dell'arte*, l'un des personnages comiques est Pantaleone, un vieux richard vénitien, caractérisé par son long et large pantalon. Les acteurs italiens ont joué même en France. Les Français ont appelé cette partie caractéristique de son vêtement par son nom en le modifiant en *pantalon*. Le nom propre devenu nom commun a servi plus tard à désigner de nouveau des personnes. Les

¹¹⁹ Le divorce a été légalisé en 1792.

¹²⁰ La France est république depuis de 1793.

soldats ont été ironiquement dénommés *pantalons rouges* à cause de cette partie de leur uniforme.

Les changements historiques entraînent des changements dans la manière de voir et de penser ce qui se reflète à son tour dans la langue. Le mépris des méthodes dont on se servait dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie, ajoute au mot *scholastique* une nuance péjorative si forte que le sens primitif a finalement disparu. — La vogue de l'hypnotisme a enrichi le mot *hypnotique* de son sens actuel qui a enfin prévalu de sorte que l'on n'utilise plus que ses anciens synonymes *somnifère*, *soporifique* et *narcotique* avec le sens primitif. — Quand pour désigner la nouvelle méthode littéraire, on a commencé, vers 1820, à user du mot *romantique* (à partir de ce mot, on a dérivé plus tard *romantisme*), à l'instar de l'anglais *romantic* et de l'allemand *romantisch*, le sens primitif du mot *romantique*, conservé dans son ancien synonyme *romanesque*, a fait place à son sens nouveau, sens actuel.

Bibliographie

- Bally Ch., *Le langage et la vie*, Genève-Lille, 1952, 3^e éd.
Budagov R. A., *Razvitie francuzskoj političeskoj terminologii v 18 veke*, Leningrad, Izdatelstvo LGU, 1941.
Cohen M., *Pour une sociologie du langage*, Paris, Michel, 1956.
Dubois J., *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Paris, Larousse, 1963.
Nyrop Kr., *Linguistique et histoire des mœurs*, Paris, Droz, 1934.
Rohlf's G., *Sprache und Kultur*, Braunschweig-Berlin-Hamburg, Westermann, 1928.
Seidel-Slotty, *Die Bedeutung der Wörter*, Halle, VEB Verlag, Sprache und Literatur, 1960.

Changement de sens par suite du changement de la chose nommée

(Substitution des signifiés)

67.1. Certains êtres, choses, qualités, actions, états et rapports ne changent guère et, par conséquent, les mots qui les désignent ne disparaissent jamais de la langue. Il s'agit, par exemple, des phénomènes atmosphériques, des degrés de parenté, des parties du corps, des animaux, des minéraux, etc.

Toutefois il y a des changements dont on ne se rend pas toujours compte, par exemple les droits et les devoirs d'un père, ses rapports aux autres membres de la famille, etc. ont changé considérablement sans que le mot *père* ait été remplacé par un autre. Il est resté car sa dominante sémantique (la désignation du degré de parenté) n'a pas changé; toutefois le reste de son contenu a été considérablement modifié.

67.2. On peut dire que le contenu sémantique de certains mots change du fait:

1° de l'évolution de la société, de la façon de vivre, etc., par exemple

les mots tels que *médecin*, *acteur*, *soldat* évoquent aujourd'hui les idées bien différentes de celles qu'ils ont évoquées au moyen âge, parce que les médecins, les acteurs et les soldats contemporains diffèrent bien de leurs prédécesseurs moyenâgeux, par leur érudition, leurs connaissances, leurs mœurs, leurs manières d'agir et de vivre, par leur situation sociale, etc.;

2° des transformations des œuvres humaines: des bâtiments, des ameublements, des vêtements, des instruments, etc. ont énormément changé; par conséquent, les contenus sémantiques des mots tels que *ville*, *maison*, *pont*, *rue*, *meuble*, *fauteuil*, *vêtement*, *veston*, *jupe*, *lampe*, etc., se sont modifiés sémantiquement eux aussi;

3° du perfectionnement des connaissances scientifiques et autres; or les acceptions des lexèmes *lune*, *système solaire*, *corps humain*, *cerveau*, *nerf*, *atome*, *fusée*, *physique*, *chimie*, etc. s'en sont trouvées modifiées;

4° des modifications de nos idées, de nos manières de voir, de nos jugements; aussi le sens des mots tels que *liberté*, *démocratie*, *progrès*, etc. n'est pas invariable;

5° d'autres changements; par exemple l'acception des mots tels que *sou*, *franc* a été fort modifiée par la dévalorisation de la monnaie.

67,3. Les sens de la plupart des mots cités ci-dessus se sont modifiés progressivement de sorte que ces modifications passaient inaperçues. Quelquefois cependant des causes analogues ont provoqué des changements évidents de prime abord. Nous citerons quelques exemples:

La plus petite partie connue de la matière a été dénommée *atome*, c'est-à-dire „indivisible“ (en grec, *a-* „non, in-“, *temnein* „couper“). Le progrès de la science a démontré que l'atome est décomposable. L'idée d'indivisibilité a donc cessé d'être dominante sémantique *d'atome*, mais on continue d'employer le mot tel quel malgré la transformation complète de son contenu sémantique parce qu'il s'agit d'un terme technique.

Patrie désignait autrefois le foyer, la commune ou la contrée natales. Le sens actuel est né à partir du moment où l'on s'est rendu compte de l'unité de l'Etat et des gens qui l'habitent.

Le mot *papier* doit sa forme au fait que, primitivement, on écrivait, en Egypte, sur les feuilles faites du roseau *papyrus*. On garde toujours le mot *papier* malgré qu'on use, depuis des siècles, d'un produit tout à fait différent: à partir du X^e siècle, on utilisait en Europe le papier fabriqué de chiffons, de nos jours, on le fabrique surtout de bois.

Évangélique „conforme à l'évangile“ (*mener une vie évangélique*) s'est enrichi du sens „qui appartient à la religion réformée“ (*un ministre évangélique*) après le succès de la Réformation au XVI^e siècle.

Ultramontain „qui est au delà des monts“ (*pays ultramontains*) a pris, à l'époque des luttes théologiques et politiques avec le pape, les sens „favorable à la cour papale“, „partisan du pape“ (*prétentions ultramontaines, doctrine ultramontaine*).

Clérical „appartenant au clergé“ prend, sous la Restauration, encore le sens de „partisan du clergé et de sa prépondérance politique“.

L'heure où l'on prenait les repas était constamment reculé au cours de la journée. A l'époque franque, le dîner était le premier repas du jour; pendant la matinée, on prenait le souper et, vers midi, la cène.

Puis le souper est devenu le repas principal et la cène — le repas du soir. Au moyen âge, le souper est enfin devenu le dernier repas du jour.¹²¹ Le dîner se situait également de plus en plus tard. Au temps de Louis XIV, on servait le dîner à 12 heures et le souper à 18 heures. Le repas du matin a été dénommé déjeuner. Mais on le prenait de plus en plus tard: au XVIII^e siècle, à 10 heures, au milieu du XIX^e siècle, à 11 heures, vers la fin du XIX^e siècle, vers 12 heures. Par suite, le dîner a dû aussi être remis de plus en plus et on finit par le servir vers 19 heures. *Souper* est devenu désignation du repas qu'on prend après le retour du théâtre, du concert, du cinéma ou en pause à minuit lors d'un bal. Pour résumer, on peut constater les étapes suivantes dans les acceptions des mots désignant les repas: *cène* „déjeuner“ — „dîner“ — „souper“ — 0 (le mot a disparu du lexique); *souper* „repas léger de la matinée“ — „déjeuner“ — „dîner“ — „souper“; *dîner* „petit déjeuner“ — „déjeuner“ — „dîner“; *déjeuner* „petit déjeuner“ — „déjeuner“.

Boulevard, nom des remparts, est devenu dénomination des larges rues qu'on a bâties à leur place.

Académique ne se rapportait primitivement qu'à l'académie platonienne (*secte académique*), mais à partir de la fondation de l'Académie française, il fut étendu même à cette institution (*palmes académiques*).

Consulaire était d'abord uniquement en rapport avec le consulat romain (*dignité consulaire*); dès la Grande révolution, le terme fut associé à la représentation du consulat français (*la garde consulaire*).

En même temps, l'adjectif *tricolore* commence à être employé en tant que substantif pour désigner le drapeau national.

Manufacture (dérivé à partir du mot latin *manus* „main“) désignait, à l'origine, l'établissement où un grand nombre d'ouvriers „manuels“ travaillaient différentes matières. Après l'essor du machinisme, *manufacture* devint synonyme de *fabrique*. A présent, il ne se dit plus guère que dans quelques syntagmes: *manufacture de tabacs, de glaces, de soieries*, etc.

Quand, pour écrire, on a commencé à utiliser les tuyaux des plumes d'oiseaux (généralement des plumes d'oie), le mot *plume* est devenu à cause de cet emploi désignation d'objet servant à écrire. Comme on pensait évidemment plus à son emploi qu'à sa nature, la notion de l'instrument à écrire devint dominante dans cette acception. Par conséquent quand la plume d'oie cède sa place à un instrument métallique, il lui donne en même temps son nom (dans quelques langues, comme en tchèque, même le stylo hérite la dénomination primitive).

L'homme condamné aux galères a été appelé galérien. Les galères ont cessé d'exister, mais le mot *galérien* subsiste pour désigner celui qui est condamné aux travaux forcés.

La modification de sens peut occasionner une contradiction entre un mot et son complément. Pour garnir des coffres, des armoires, etc., on n'utilisait primitivement que le fer d'où les termes *ferrer* et *ferrure*.

¹²¹ Au moyen âge, on disait: „Lever à cinq, dîner à neuf, souper à cinq, coucher à neuf, font vivre nonante-neuf (A. Lebault, *La table et le repas à travers les siècles*, Paris 1910, p. 394).

Plus tard, on a commencé de se servir, dans le même but, d'autres métaux. Le mot est resté, son sens s'est élargi et on l'a précisé par un complément: *ferrer de cuivre, ferrure de cuivre*.

Tout d'abord, on soignait les dents gâtées avec du plomb d'où les termes *plomber* et *plombage*. Comme le plomb causait la septicémie, on a cherché d'autres matériaux pour soigner les dents. On en a trouvé plusieurs, on a cessé d'employer le plomb, mais on a gardé les termes une fois formés: *plomber les dents avec de l'or*.

67,4. Tous les exemples cités dans ce chapitre prouvent le conservatisme lexical caractéristique de toute collectivité linguistique, conservatisme qui découle du besoin de se faire comprendre ce qui est plus facile à l'aide des mots usuels. Au contraire, la dénomination par un mot nouveau se fait toujours par l'acte créateur d'un individu qui trouve le mot couramment employé peu approprié à désigner la chose en question.

Dégradation de sens

68,1. Dans le chapitre précédent, nous avons parlé des changements de choses qui n'ont pas entraîné de changement de leurs noms. Il arrive que les choses restent telles quelles, mais notre manière de les voir change. Par les opinions, les sentiments et les jugements du peuple ou de certains groupes importants par leur nombre ou par leur autorité, on peut expliquer différents changements sémantiques surtout l'amélioration et la péjoration de sens. *Libertin* subit un changement de sens considérable accompagné d'un avilissement sous l'influence de la manière de voir des gens dévots. Il ne signifie plus „affranchi de la discipline de la foi religieuse“, mais „dérégulé dans sa conduite“. *Libertinage* ne désigne plus l'incrédulité religieuse, mais un dérèglement des mœurs.

Le plus souvent, on peut constater la dégradation de sens des mots qui désignent:

1° les gens dont la profession excite, dans une certaine époque du moins, de la haine ou de l'envie,

2° ceux qui appartiennent aux classes sociales que d'autres gens méprisent,

3° des étrangers.

68,2. Quant au premier groupe, on peut constater une certaine antipathie envers les moines, les prêtres, les enseignants, les soldats, les pharmaciens et les commerçants.

On enviait aux moines et aux prêtres leur vie facile, leur bien être, leur richesse. On leur reprochait de feindre la dévotion, de ne pas agir en conformité avec les leçons et la morale qu'ils prêchaient. Or *prêcheur* et *sermoneur* sont devenus les termes propres pour désigner des hommes qui, à toute occasion, réprimandaient les autres et font des remontrances. *Béguine* „religieuse“ est employé au sens de „fausse dévote, bigote“.

Comme la vie des maîtres était autrefois misérable à cause de leur revenu trop maigre, souvent ils étaient de mauvaise humeur et pu-

nissaient trop sévèrement leurs élèves, même pour des peccadilles. Conséquemment, les mots *pédant* „enseignant“ et *cuistre* „surveillant“ ont pris leurs sens actuels.

Les vendeurs de remèdes étaient souvent des fourbes qui demandaient beaucoup d'argent pour des médicaments inefficaces. C'est pourquoi *triacleur* — dérivé à partir de *triacle*, ancienne variante de *thériaque* „électuaire contre la morsure des serpents; médicament“ — est devenu synonyme de *charlatan* et son sens primitif „vendeur de thériaque“ fut oublié.

On n'aimait pas non plus les commerçants parce qu'ils gagnaient parfois trop. Aussi *mercantile* „qui concerne le commerce“ (*opérations mercantiles*) s'emploie même au sens de „qui porte à l'excès l'amour du gain“ (*esprit mercantile*) et *mercantilisme* „commerce“ figure plus souvent au sens de „action de faire le commerce avec la passion âpre du gain“.¹²²

On craignait les soldats parce qu'ils volaient, pillaient, incendiaient, violentaient et tuaient. On ne s'étonnera donc pas de la péjoration des mots *soudard* (primitivement „soldat“), *soldatesque* (à l'origine „militaire“), *brigand* („fantassin“) et *piètre* („fantassin“). La péjoration de ce dernier mot est de nature différent; elle ne résulte pas de la conduite (ce qui est le cas de tous les autres mots cités), mais du fait que les fantassins allaient souvent assez mal, étaient mal vêtus.

68,3. Quant au deuxième groupe, il s'agit surtout de serviteurs, de paysans et de bourgeois.

Les bourgeois ainsi que les gentilshommes dédaignaient les paysans qui leur paraissaient bêtes et grossiers. On comprendra donc que l'adjectif latin *rusticus* „de campagne“ ait donné en français *rustre*, que *vilain* „villageois“ ait fini par avoir le sens actuel et qu'on rencontre parfois même *rustique* et *agreste* avec une nuance péjorative.

Les gentilshommes mésestimaient aussi leurs serviteurs, même s'il s'agissait de jeunes gentilshommes. Aussi *vaslet* (diminutif de *vassal*) „jeune vassal“ ou „le fils de vassal (au service d'un féodal)“ finit par être *valet*. Ce mot peut comporter une nuance péjorative, par exemple dans *se conduire en valet*. Cette péjoration est vraisemblablement due à la conduite de certains valets, conduite qui découlait soit de leur hypocrisie intéressée, soit du caractère despotique sinon cruel de leurs maîtres ou maîtresses.

Bourgeois est péjoratif depuis des siècles. Tout d'abord c'étaient les gentilshommes qui dédaignaient la bourgeoisie, puis les soldats et surtout les officiers (le plus souvent d'origine aristocratique), puis après les artistes et enfin les prolétaires.

On peut donc constater que la division des hommes en classes sociales et en groupes distincts (d'après les professions) est une des causes de la péjoration de sens. Elle occasionne aussi l'amélioration et bien d'autres changements sémantiques ce que nous verrons dans les chapitres suivants.

¹²² On pourrait supposer aussi l'influence de *mercanti* dont nous parlerons ci-après (§ 68,4).

68,4. Une autre cause de la dégradation de mots est la division de l'humanité en peuples. Le changement de certains noms propres en noms communs dénigrants illustre parfaitement le mépris des peuples étrangers: *bohème* et *bohémien* désignent originairement les Tchèques, *bougre*, les Bulgares, *vandale*, une ancienne tribu germanique. La nuance péjorative de *vandale* est historiquement explicable (cette tribu a fait de grands ravages dans les pays qu'elle a envahis); l'acception de *bohémien* s'explique par une idée fautive qu'avaient autrefois les Français pensant que la Bohême était la patrie des tziganes; quant au *bougre*, il s'agit d'une autre erreur: on croyait que les Bulgares appartenaient à la secte hérétique des Manichés. Toutefois, il est sûr que les préjugés et les préventions jouant contre les peuples étrangers ont eu un rôle important dans l'histoire des mots mentionnés ce qui est prouvé par *bohème*, grec „faux joueur“ et *sarrasin* „typographe non syndiqué“ (fin du XIX^e siècle).

Le fait qu'on emprunte parfois des mots étrangers pour avoir des pendants péjoratifs de mots indigènes apporte une autre preuve de l'importance des préventions chauvines par rapport au problème linguistique envisagé ici. Exemples: *rosse* (< allemand Ross „cheval“), *lippe* (all. *Lippe* „lèvre“), *arpette* (all. *Arbeiter* „travailleur“); *moukère* (esp. *mujer* „femme“), *alguazil* (esp. „huissier“), *habler* (esp. *hablar* „parler“); *mercanti* (it. *mercante* „commerçant“).

Amélioration de sens

69,1. L'amélioration de sens peut être illustrée par l'évolution sémantique des titres de serviteurs royaux. L'accroissement du pouvoir et de la richesse a permis aux rois d'augmenter le luxe et d'enrichir le cérémoniel. Or les serviteurs chargés de certains devoirs avaient besoin d'aides dont ils sont ensuite devenus les supérieurs. De ce fait, leur autorité a augmenté, leur situation sociale s'est améliorée ce qui s'est évidemment reflété dans le contenu sémantique de leurs titres.

Du francique *siniskalk* „le serviteur le plus âgé“, on a en français *sénéchal*, titre d'un officier féodal ou royal, chef de justice; *grand sénéchal de France* était surintendant général de l'hôtel du roi.

Du latin *comes* „compagnon“, on a *comte*, titre de noblesse, car, évidemment, le roi a nobli les gens qu'il a choisis pour ses compagnons. Parfois il a anobli aussi quelques uns de ses guerriers vaillants; or *chevalier* (le sens primitif „cavalier“) est devenu aussi titre de noblesse.

Le titre *comes stabuli*, appartenant au gentilhomme chargé de surveiller les étables du roi, s'emploie plus tard, sous forme de *connétable* en tant que titre du généralissime ainsi que *maréchal* dont le sens primitif avait été „serviteur (*skalk*) ayant soin de chevaux (*marh*)“.

Cancellarius „portier [*cancelli* „grille (entourant le palais)“] désigne successivement un employé, un huissier, le directeur d'un bureau au palais de justice, un haut dignitaire d'Université (dans les pays germaniques, le plus haut dignitaire d'Etat): *chancelier* — *Kanzler*.

Du latin *minister* „serviteur“, il y a en français *ministre*.

69,2. Autres exemples de l'amélioration de sens sont relativement peu nombreux: *Pionnier* „soldat employé aux terrassements“ — „défricheur des pays incultes“ (*les pionniers américains*) — „qui prépare les voies nouvelles, le succès, le progrès“ (*les pionniers de vols interplanétaires*). Les exemples entre parenthèses montrent quels faits ont pu contribuer à l'amélioration du sens.

Sous l'influence du théâtre, *badin* „sot“ a pu prendre son acception actuelle. *Badin* „qui aime une gaieté légère“, se dit de l'esprit et de ses productions riches en plaisanteries amusantes ou malicieuses. Pour bien jouer les sots, il faut être un bon plaisant. Or ce sont peut être les spectateurs de comédies qui ont commencé à employer le mot avec son sens nouveau.

Par la fatuité des habitants de la capitale, on pourrait peut-être expliquer l'enrichissement du mot *parisien* par un trait mélioratif (*il a l'air parisien, l'esprit parisien*) et du mot *provincial* par un trait dénigrant (*il a l'air provincial, l'accent provincial*).

69,3. L'amélioration ni la péjoration ne changent parfois pas la dominante (*ménétrier* n'a jamais désigné qu'une personne qui chante et joue d'un instrument), mais seulement des éléments complémentaires, soit en même temps notionnels (la situation sociale d'un ménestrel allant de château en château était bonne; à partir du XIV^e siècle celle d'un ménestrier qui allait de foire en foire était très basse) et affectifs (le mot *ménétrier* devint par suite un peu péjoratif), soit uniquement affectifs (*bourgeois, provincial*).

La dominante sémantique peut subir un changement notionnel (*maréchal*) ou notionnel et affectif en même temps (*pédant*).

Dénomination

70,1. Les changements politiques, économiques, sociaux, l'évolution de la science, de l'industrie, etc. font naître de nouvelles notions, de nouveaux concepts. Il est indispensable de nommer les nouveaux objets et produits, les nouvelles actions, professions, institutions, etc.

Une ville nouvelle peut être nommée soit tout simplement *Ville-neuve* ou *Neuville*, éventuellement *Neuves-Maisons*, soit en rapport avec une circonstance caractéristique (*Eaux-Bonnes, Fontaine*) ou à cause du bâtiment le plus important qu'elle possède (*Neufchâteau, Châteauneuf, Château, Châtelet, Châtel, Pont-Neuf*), surtout quand elle a été bâtie plus tard que la construction en question.

Pour dénommer quelque chose, on peut utiliser:

- I. un nom propre: de lieu
de peuple
de personne (nom de famille ou prénom)
- II. un nom étranger: emprunt
calque
calque sémantique
- III. un nom commun transposé dans une autre sphère,
- IV. un nom dérivé.

70,2. Un produit nouveau ou une espèce nouvelle d'un produit peut avoir le nom de la localité ou du pays où il a été inventé et produit originellement, exclusivement ou avec une qualité de tout premier ordre.

Les noms propres de lieu désignent surtout:

1° des aliments et des boissons, par exemple des fromages (*camembert*, *roquefort*, *gruyère*, *brie*), des légumes [*échalotte* < (*caepa*) *ascalonia* „oignon d'Ascalon“], des vins (*bergerac*, *bourgogne*, *champagne*, *madère*, *malaga*), des liqueurs (*cognac*), des bières (*pils* „bière de Pilsen“), du café (*moka*);

2° ce qui sert à l'habillement, surtout des parties de vêtements (*fez*, *panama*, *cachemire*), des ornements et agréments (*brandebourg*, *valencien-nes*), des étoffes (*cheviotte*, *cretonne*, *damas*, *gaze*, *jersey*, *mousseline*, *nankin*, *tulle*); quelquefois, dans un but de réclame, on se sert du nom de lieu dont on parle à un moment donné, par exemple au moment des expériences avec la bombe atomique faites à Bikini, Louis Réard a donné le nom de *bikini* aux maillots de bain qu'il fabriquait;

3° d'autres produits (*landau*, *bougie*, *havana*) et des matériaux dont on les faits (*faïence*, *sèvres*, *carrare*);

4° des animaux: *terre-neuve* (chien).

L'impulsion donné à l'emploi d'un nom de lieu ou d'un lieu-dit en tant que nom commun peut être expliqué par un événement historique (*waterloo* „défaite“, *sadowa* „défaite“, *bikini* — cf. ci-dessus) ou un autre fait: A Paris en 1841, on a commencé à appeler *lorettes* les prostituées parce qu'elles habitaient surtout le quartier de Notre-Dame de Lorette (plus tard, le sens péjoratif de *lorette* s'est affaibli: „dame de demi-monde“, „coquette“, „femme mondaine“, „jeune femme élégante et de mœurs faciles“).

On utilise aussi des noms dérivés à partir de noms de lieu, par exemple *baïonnette* est dérivé à partir de *Bayonne*, nom de la ville où cette arme fut d'abord fabriquée.

70,3. Le nom d'un peuple peut aussi devenir commun: *suisse* „sacristain“ (habillé en uniforme d'un garde suisse), *grec*, *sarrazin*, *bohème*, *bohémien*, *vandale* (cf. § 68,4).

Remarque: Au contraire, les noms communs servent de surnoms de personnes. Quelques uns des anciens surnoms sont devenus noms de familles: *Racine*, *Corneille*, etc.

70,4. Un produit nouveau porte souvent le nom de son inventeur, de son producteur ou de son propagateur:

1° des armes: *shrapnel*, *mauser* (fusil);

2° ce qui sert à s'habiller: *raglan*, *havelock*, *spencer*, *bolivar*, *pantalon*; *batiste*;

3° des aliments et des boissons: *sandwich*, *praline*, *béchamel*; *grog*;

4° des instruments de musique: *stradivarius*;

5° autres choses et produits: *barème*, *bottin*, *derby*, *guillotine*, *klaxon*, *macadam*, *mansarde*, *ruolz*, *strass*, *montgolfière*;

6° des œuvres littéraires et artistiques: *un Balzac, un magnifique Rembrandt, un délicieux Corot, c'est du Mozart.*

On peut dénommer quelque chose en l'honneur de quelqu'un. C'est le cas de certains termes techniques (*ampère, volt*), fruits (*reine-claude, napoléon, sorte de poire*), fleurs (*reine-marguerite*), etc.

Un nom de personne peut devenir commun à la suite d'un certain fait. Quand les Irlandais ont interrompu toutes les relations avec le capitaine Boycott qui les avait exploités, le mot *boycott* est né et il s'est bientôt répandu non seulement en Angleterre, mais encore dans d'autres pays, y compris la France où l'on en a dérivé *boycotter* et *boycottage*. — Les caractères dont on s'est servi pour la première édition des œuvres de Cicéron ont été appelés *cicéro*.

70,5. Le prénom peut aussi devenir nom commun désignant par exemple des animaux (*marcou, chat*), des oiseaux (*pierrot, sansonnet*, diminutifs de *Pierre* et de *Samson*)^{122a} des aliments (*charlotte*, entremets composé de fruits ou de crème et de tranches de brioche), des parties de vêtements (*fanchon, petit fichu*) et autres (*guillaume, robinet*, diminutif de *Robin*, forme hypocoristique de *Robert*).

Divers objets et divers types de personnes caractérisées par une qualité ou un défaut typiques ont été désignés par les noms de personnages connus:

1° de l'histoire: *crésus* est synonyme de *homme riche*; *louis* et *napoléon* désignent les pièces de monnaie à l'effigie des souverains en question;

2° de la bible et de l'histoire des saints: *judas, sainte-barbe* (dans un vaisseau, endroit où sont enfermées la poudre et les munitions parce que Sainte-Barbe est la patronne des canonniers et artilleurs);

3° de la mythologie: *atlas, phaéton* (cocher ou sorte de voiture), *chimère* (genre de poisson et genre de papillon; d'après le nom d'un monstre fabuleux);

4° de la littérature: *céladon, séide, gavroche, harpagon, amphitryon, sosie, tartuffe, espiègle*.¹²³

Dans ce cas, il ne s'agit pas uniquement de prénoms, mais également de noms de famille et de surnoms. Pour que le nom d'un personnage littéraire puisse devenir nom commun, il faut que ce personnage représente un certain type de gens qu'on rencontre souvent et que l'œuvre en question soit bien connue par un grand nombre de gens. Parfois les œuvres littéraires respectives, très en vogue de leur temps, ont été oubliées plus tard de sorte qu'on ne se rend plus compte que les noms de certains types humains et de certains objets ont été autrefois noms propres, par exemple les dénominations facétieuses de parapluies *pépin* et *riflard*. *Pépin* est un personnage du vaudeville *Romainville* (1807) qui entrainait en scène avec un grand parapluie. *Riflard* est le nom d'un personnage de la comédie *La Petite Ville* par Picard (1801) qui portait, lui aussi, un énorme parapluie.

^{122a} D'après P. Guiraud, *sansonnet* représente un dérivé de *sas* „tamis, crible“ („De la grive au maquereau. Le champ morpho-sémantique des noms de l'animal tacheté“, FM 1966, 4, 280–308, voir p. 300.)

¹²³ Nous passons sous silence les dénominations familières facétieuses telles que *figaro* „coiffeur“.

70,6. Pour désigner un objet ou un produit nouveau, une institution, une dignité, un genre littéraire, etc. qu'on n'a pas encore connus, on emprunte quelquefois même sa dénomination de la langue du peuple en question, par exemple de l'espagnol: *aviso* et *maïs* (les Espagnols ont emprunté ce dernier à leur tour de la langue des indigènes de Haïti); du portugais: *marmelade*; du provençal: *charade*; de l'italien: *casino*, *impresario*, *piano*, *mandoline*, *aquarelle*, *caricature*, *ballet*, *balcon*, *opéra*, *coupole*, *villa*; de l'allemand: *nouilles*, *choucroute*, *vermouth*, *kirsch*, *bock*, *cobalt*, *sabre*; de l'anglais: *sport*, *match*, *tennis*, *set*, *ring*, *boxe*, *football*, *gool*, *tramping*, *wagon*, *club*, *boy*, *girl*, *bol*, *rosbif*, *bifteck*, *clown*; du hollandais: *lambrequin*; du russe: *steppe*, *verste*, *archine*, *kopek*, *tzar*, *boyard*, *cosaque*, *moujik*, *bolchévik*, *menchévik*, *soviet*, *sovkhos*, *kolkhoz*, *koulak*, *oudernik*; du polonais: *mazurka*, *calèche* (< all. *Kalesche* < pol. *koluska*); du tchèque: *polka*, *robot*, *obus* (< all. *haubitze* < tch. *houfnice*); du croate: *ban*; de l'arabe: *sultan*, *mamelouk*, *émir*, *fakir*, *élixir*, *ambre*, *safran*, *jasmin*, *mosquée*.

Les emprunts ont été généralement plus ou moins modifiés non seulement formellement (sous l'influence des différences phonétiques entre les langues en question), mais même sémantiquement.

Remarque: De nombreux mots ont été empruntés par maintes langues. On peut donc les appeler internationaux: *biologie*, *géographie*, *linguistique*, *philologie*, *matématiques*, *électrification*, *automobile*, *trolleybus*, *téléphone*, *hydravion*, *colonialisme*, *impérialisme*, *communisme*, *socialisme*, etc.

70,7. Au lieu d'emprunter une dénomination, on peut la calquer. Le français actuel a beaucoup de calques provenant du russe: *pjatiletnyj plan*¹²⁴ — *plan quinquenal*, *protiv-plan* — *contre-plan*, *proizvodnyj plan* — *plan de production*, *socialističeskoe objazatelstvo* — *engagement socialiste*, *geroj truda* — *héros du travail*, *udarnaja brigada* — *brigade de choc*, *majster sporta* — *maître des sports*, *stennaja gazeta* — *journal mural*, *zavodskij sovet* — *conseil d'entreprise*, *narodnyj front* — *front national*, *trudoden* — *journée de travail*, *nadstrojka* — *superstructure*, *samokritika* — *autocritique*, *levizna* — *gauchisme*, *chvostisme* — *queuisme*, *dekabrista* — *décembriste* ou *décembriseur* (les dérivés: *décembriser*, *décembrisade*) analogiquement d'après *septembriseur* (*septembriser*, *septembrisade*).

De nombreux calques viennent de l'allemand: *Lebensraum* — *espace vital*, *Stahlhelm* — *casques d'acier*, *Ehrenhäftling* — *déporté d'honneur*, *Konzentrationslager* — *camp de concentration*.

Encore plus nombreux sont les calques de l'anglais: *House of Commons* — *Chambre des Communes*, *premious accumulation* — *accumulation primitive*; *freethinker* — *libre-penseur*, *freemason* — *franc-maçon*, *Statesdepartement* — *département d'Etat*, *loud-speaker* — *haut-parleur*.

¹²⁴ Ici, comme ailleurs, nous avons préféré la translittération à la transcription phonétique des mots russes.

Remarque: Un nombre élevé de calques sont devenus internationaux: gr. *pantokrator*, lat. *omnipotens*, esp. *todoponderoso*, fr. *toutpuissant*, roum. *tot puternic*, all. *allmächtig*, danois *almoeftig*, angl. *almighty*, russe *vsemoguščij*, tch. *všemohoucí*, *všemocný*; pol. *wszechmocny*, magyar *mindenható*, fin. *kaikivaltias*; it. *biscotto*, fr. *biscuit*, all. *Zwieback*, serbe *dropek*, mag. *hétszersült*; lat. *verisimilis*, fr. *vraisemblable*, it. *verosimile*, esp. *verosimil*, all. *wahrscheinlich*, dan. *sandsynlig*, suéd. *sannolik*, fin. *todemukainen*, russe *pravdopodobnyj*, tch. *pravděpodobný*, mag. *valószínű*; fr. *lieutenant*, it. *luogotenente*, all. *Statthalter*, dan. *statholder*, tch. *místodržící*, serbe *mestodržac*, mag. *helytartó*; fr. *unilatéral*, it. *unilaterale*, all. *einseitig*, dan. *enoidig*, russe *odnostoronnyj*, pol. *jednostronny*, tch. *jednostranný*, bulg. *ednostranen*, mag. *egyoldalú*, nouveau grec *monomerys*; fr. *dente de sagesse*, it. *dente del giudizio* [esp. *muela de(l) juicio*], port. *dente do siso*, all. *Weisheitszahn*, dan. *visdomstand*, russe *zub mudrosti*, tch. *zub moudrosti*, roum. *masea de minte*, bulg. *mădreci zăbi* (pluriel), mag. *bölcsességfog*; angl. *skyscraper*, dan. *skyskraber*, fr. *gratte-ciel*, esp. *rascacielos*, port. *arranha-céu*, it. *grattacielo*, *grattanuvole*, roum. *zgine-nori*, all. *Wolkenkratzer*, rus. *neboskreb*, tch. *mrakodrap*; all. *Übermensch*, angl. *superman*, fr. *surhomme*, rus. *sverchčelovek*, tch. *nadělověk*; all. *Einsenvorhang*, angl. *iron curtain*, fr. *rideau de fer*, esp. *cortina de hierro*, it. *cortina di ferro*, roum. *cortina di fier*.

Plus rare sont des équivalents qui ne sont pas transposés tout à fait mécaniquement, mais appropriés à l'esprit de la langue qui emprunte. Citons à titre d'exemple quelques expressions dont le modèle est russe ou allemand: *mjagkaja norma* — *norme minimisée*, *tverdaja norma* — *norme élevée*, *zažigatel vojny* — *fauteur de guerre*, *zaščitnik mira* — *partisan de la paix*, *mirovoe dvizenie* — *campagne en faveur de la paix*, *udarnik* — *travailleur de choc*, *chvostism* — *suivisme*; *kanonenfutter* — *chair à canons*, *Schutzhaft* — *arrestation préventive*.

70.8. Pour exprimer une notion nouvelle, on utilise quelquefois le mot dont l'équivalent a été employé, pour désigner la notion respective, dans la langue du peuple où cette notion s'est formée. Une telle transposition s'appelle calque sémantique. Voici quelques exemples qui permettent de mieux comprendre ce qu'on vient de dire: Les Russes ont emprunté le mot *brigade* „groupement de deux régiments“. Après la révolution d'Octobre, ils ont commencé à l'employer pour désigner un groupe de travailleurs volontaires. Dans ce sens nouveau, il apparaît même dans les journaux français (*brigade de choc*, etc.). — *Pionnier*, en dehors de son sens primitif, désigne le garçon qui est membre de l'organisation officielle d'enfants en U. R. S. S. et dans les démocraties populaires. A l'instar du russe, *épuration* peut désigner aussi une certaine mesure politique et *cadre*, l'ensemble de gens qui doivent servir à une certaine destination. Les mots *collectif*, *cellule*, *bureau politique* et d'autres ont pris aussi un sens nouveau dans le lexique politique à l'imitation du russe. C'est de l'italien que *loge* „cabane“ a emprunté le sens de „balcon“, *négoce* „affaire“, celui de „commerce“, *paillasse* „matelas“, celui de „clown“ et *nouvelle* „nouveauté“, celui de „nouvelle (genre littéraire)“. — De l'anglais, on a emprunté les secondes des acceptions que nous allons citer: *parlement* „tribunal, cour“ — „l'ensemble du Conseil et de la Chambre“, *planteur* „celui qui plante les arbres“ — „propriétaire d'une plantation, aux colonies“, *combinaison* „assemblage, arrangement“ — „sous-vêtement féminin“, *majorité* „âge où l'on jouit de ses droits personnels“ — „le plus grand nombre“, *minorité* „état d'une personne mineure“ — „le plus petit nombre“, *attraction* „action ou puissance d'attirer“ — „plaisirs, distrac-

tions“, *adresse* „dextérité du corps“ — „suscription d’une lettre“, *entraîner* „traîner avec soi“ — „sousmettre à l’entraînement (un sportsman)“. — Sous l’influence de l’allemand, *lecteur* désigne celui qui enseigne à parler une langue étrangère à l’université, *motif* s’emploie comme terme de beaux-arts, *culture*, au figuré en parlant des arts, des sciences, des productions de l’esprit.

Remarque 1: Les calques sémantiques peuvent aussi être internationaux, par exemple d’après le français ont pris le sens de „fausse nouvelle, mensonge“ les équivalents du mot *canard* en allemand (*Ente*), en danois (*and*), en tchèque (*kachna*), en russe (*utka*), etc. — *Aile* désigne métaphoriquement la partie de l’armée qui n’est pas située au centre; c’est analogue en roumain (*aripă*), en allemand (*Flügel*), en tchèque (*křídlo*), en magyar (*szárny*). — Pour désigner la voix dans les votes, on se sert, dans maintes langues, ainsi qu’en français, du même mot comme pour désigner l’ensemble de sons articulés: fr. *voix*, all. *Stimme*, dan. *stemme*, suéd. *röst*, fin. *ääni*, rus. *golos*, tch. *hlas*, serbe et bulg. *glas*, pol. *głos*, mag. *szó*. — Plusieurs langues ont suivi l’exemple du latin où *respondere* „répondre à une question“ signifie aussi „correspondre“: fr. *répondre*, esp. *responder*, all. *entsprechen*, dan. *svare*, rus. *otvečat*, tch. *odpovídat*, bulg. *otgovorjat*, serbe *otgovoriti*, mag. *megfelelni*.

Remarque 2: Une lacune du lexique peut être remplie non seulement par un emprunt, mais encore par un mot dialectal, par exemple *avalanche* et *moraine* (du savoie) ou par un terme spécial (voir le chapitre suivant „Passage des mots des langues spéciales dans la langue commune“).

III

70,9. Pour nommer les choses et les notions nouvelles, on peut user même de mots indigènes en les employant métaphoriquement ou en les transposant dans d’autres domaines, par exemple après l’invention de la poudre à canon, le français a utilisé, pour la nommer, *poudre*, nom de la poussière, en y ajoutant à *canon* (on peut constater la même chose dans maintes autres langues). Pour le sens primitif du mot *poudre*, on a adopté le mot dialectal *poussière*. — Quand on a commencé à fabriquer des chapeaux de paille de forme semblable à celle des chapeaux de canotiers, on les a appelés *canotiers*. — Au XVIII^e siècle, on a ajouté à *constitution* „confirmation des membres“ le sens politique pour désigner cette notion nouvelle. Le sens du mot *constitutionnel* a été élargi par analogie. — *Diplomatique* „concernant les diplômes, les chartes“ (*science diplomatique*) s’est aussi enrichi par une nouvelle acception politique au XVIII^e siècle. — L’influence de la vie politique s’est manifestée par la formation de nombreuses notions nouvelles qu’on a désignées par des mots existant déjà dans la langue. En dehors des mots cités ci-dessus, on pourrait mentionner encore *droite*, *gauche*, *radical* (primitivement un terme botanique: *pédoncules radicaux*), *libéral* (originellement, „généreux, large“: *libéral dans ses dons*). — Quand on a commencé à vendre les livres dans des magasins spéciaux, on les a appelés *librairies*, donc par un mot qui, en ce temps-là, était synonyme de *bibliothèque*. Par analogie, *libraire* a cessé de désigner le bibliothécaire afin de pouvoir désigner le vendeur de livres. Voilà l’exemple d’une désynonymisation (divergence sémantique) utile à la communication. — *Plongeon*, nom d’un oiseau aquatique, est encore devenu terme technique de natation et désignation ironique d’une profonde révérence.

70,10. La dénomination se fait quelquefois en référence à un trait caractéristique, par exemple pour les gentilshommes, un homme du peuple était *sans-culotte* (étant habillé de pantalon et non de culotte comme l'étaient les nobles). — Au temps où les hommes conservateurs avaient encore des perruques, les partisans des idées nouvelles les appelaient *vieilles perruques*. Au XIX^e siècle, les soldats français étaient surnommés *pantalons rouges* (cf. § 63,4). *Rond-de-cuir* est une désignation moqueuse des bureaucrates, qui veut insister sur l'inertie des employés assis sur un rond-de-cuir. — *Bas-bleu*, surnom de femmes savantes (calque de l'anglais *blue-stocking*), est d'origine littéraire. *Blue-stocking* était originellement le surnom du savant Stillingfleet, admiré par les visiteuses du salon de lady Montague, plus tard, le nom de ce salon même.

En ce moquant de peuples étrangers, les Français, les ont dénommés en accordant la valeur à un trait spécifique: *Macaroni* (= Italiens puisque les macaroni sont leur aliment préféré), *Sidi* (les Arabes disent *sidi* „monsieur“ en s'adressant à quelqu'un), *Dobro* (= Serbes; pendant la Grande guerre, les Français ont souvent entendu dire ce mot en parlant aux Serbes, leurs compagnons d'arme).

Un cas spécial: le nom d'une fleur ou d'un fruit peut servir à dénommer une couleur (*rose, violette, framboise*).

IV

70,11. Très souvent, on forme les dénominations en dérivant: à partir de *rouge*, on a dérivé le mot *rouget* pour désigner une maladie de porcs accompagnée par la rougeur de la peau; *échassier* est dérivé à partir d'*échasse* parce que les jambes des échassiers ressemblent aux échasses; on a nommé *couleuvrine* une pièce d'artillerie à canon long et étroit étant donné que la couleuvre est longue et svelte.

Un grand nombre de dénominations ont été dérivées par des suffixes diminutifs: *chat* — *chatons* (fleurs d'osier blanc), *moine* — *moineau* (il est gris comme l'habit de maints moines), *berger* — *bergeronnette* (cet oiseau vit dans le voisinage des troupeaux), *corps* — *corset* (il maintient la taille — le „corps“), *clair* — *clairon* (il sonne clair).

70,12. Une dénomination peut naître d'une circonstance: Gambetta a créé *couches sociales* dans un discours du 26 septembre 1872. *Moment psychologique* fut employé pour la première fois dans la Gazette de Silésie à l'époque du siège de Paris (on y recommandait de ne commencer le bombardement de Paris qu'au moment où la population, par suite de la famine, ne sera plus capable de résister à une épreuve si dure).¹²⁵

70,13. Un sens nouveau a plus de chance de se répandre si l'on s'en sert dans un journal, à la radio, à la télévision, dans un film, dans une pièce de théâtre, dans une chanson, etc., par exemple *Alphonse* est devenu péjoratif sous l'influence de la comédie *Monsieur Alphonse* (1873) par A. Dumas fils et du couplet *La famille Alphonse du Gros-Caillou* de Lacombe, couplet inspiré par la comédie citée. — Le sens actuel de *demi-monde* a été créé par A. Dumas fils dans une autre comédie *Le*

¹²⁵ Nyrop, *Grammaire historique de la langue française* IV, § 141.

demi-monde (1855). — *Calicot* est devenu la dénomination populaire péjorative des commis de magasins de nouveautés grâce à la comédie *Le combat des Montagnes* de Scribe et de Dupin, où *Calicot* était le nom propre du personnage principal.

70,14. Pour conclure, on peut dire que si une chose nouvelle apparaît — que ce soit du fait d'une invention, de l'importation de l'étranger ou du perfectionnement d'un produit — il arrive que:

1° la chose perfectionnée garde son nom (*plume*),

2° la chose nouvelle soit nommée d'après une chose semblable qu'on connaît déjà (*poudre*),

3° on forme un nom par allusion à la fonction de l'objet nouveau (*chevalet*), à sa forme (*grenade*), au matériel dont il est constitué (*marbre*), etc.,

4° on emprunte le nom de l'objet importé (*castagnette*),

5° on dérive un mot (*pétrisseur*) ou forme une expression composée (*fer à repasser*),

6° on emploie le nom de l'inventeur, du producteur ou du propagateur (*sandwich*) ou bien le nom du lieu de la production du produit en question (*cognac*) ou enfin le nom d'un personnage connu qui est en rapport quelconque avec l'objet en question (*crispin*),

7° on use d'un calque (*journal mural*) ou d'un calque sémantique (*brigade*),

8° on forme un mot absolument nouveau (*kodak*).

Bibliographie

Ducháček O., „Od pojmenování k změně významu slov“, SPFFBU 1955, A 3, 78–94.

Migliorini B., „Calco e irradiazione sinonimica“, *Boletín del Instituto Caro y Cuervo*, Bogotá 1948.

Sandfeld J. K., „Notes sur les calques linguistiques“, *Festschrift für V. Thomsen*, Leipzig, Harrassowitz 1912, 166–173.

Passage de mots des langues spéciales dans la langue commune

71,1. L'existence de groupements sociaux dans le milieu où l'on parle une langue est une des causes principales de l'instabilité de sens des mots. En examinant comment des mots spéciaux s'implantaient dans la langue commune, on peut découvrir, partiellement au moins, l'influence des conditions de vie sur l'évolution sémantique. On peut se faire une idée de l'influence de certains groupements sociaux — influence due au nombre important ou à l'autorité effective de leur membres — sur la manière de voir et de parler du peuple entier.

Ceux qui exercent une certaine profession, ont leur lexique à eux qui diffère par un certain nombre de mots, de tournures et de locutions de celui qui est commun au reste de la population. Or ils les appliquent, inconsciemment ou sciemment, aux faits qui n'ont rien à voir avec leur

spécialité. Les membres de leur famille, leurs amis et leurs connaissances les adoptent et de cette manière leur emploi se généralise. Evidemment le sens des termes spéciaux s'élargit quand ils ne sont pas employés dans leurs acceptions spéciales et il devient, en même temps, abstrait ou autrement plus ou moins modifié.

71,2. Comme les paysans formaient autrefois la majorité du peuple français, on trouve dans la langue française plusieurs lexèmes concernant l'agriculture et l'élevage du bétail, par exemple *gagner* a signifié en ancien français „(se) paître“ dans le parler des pâtres, „cultiver la terre“ et „récolter“ dans celui des agriculteurs. Dans la langue commune, il a pris un sens plus large. On pourrait constater la même évolution à propos de tous les mots de la même famille, par exemple *gain* — employé autrefois aux sens de „pâturer“, „champ“, „labourage“ et „récolte“ — a pris le sens de „gain“.

Le littoral de la France étant vaste, les marins et les pêcheurs représentaient toujours un pourcentage assez élevé de la population. Donc il n'est pas étonnant qu'on trouve en français commun un assez grand nombre de mots qui ont été originellement des termes marins et nautiques: *échouer* (primitivement seulement „faire naufrage“); *ancrer* („jeter l'ancre“, „attacher avec une ancre“ — „consolider, affermir“); *importer*, *exporter*, *déporter* et *transporter* (à l'origine, tous ces verbes concernaient uniquement le port: „transporter dans le port“...); *arriver* et *aborder* („venir à la rive, au bord“),¹²⁶ *dérivée* („quitter le rivage, démarrer“).¹²⁷ — Ajoutons encore que *appas* est à l'origine le pluriel d'*appât*, terme de pêcheurs.

Le parler de chasseurs a également enrichi la langue commune, car la chasse était la distraction favorite de l'aristocratie et, plus tard, même de la riche bourgeoisie. Quelques exemples: *attraper* (originellement, „prendre dans la trappe“), *ameuter* („unir les chiens en meute“ — „soulever“), *niais* (primitivement, „oiseau) qui n'a pas encore quitté son nid“).

L'influence du langage des soldats se manifeste dans l'emploi actuel des verbes *saper* (le sens primitif „miner les remparts“), *désarçonner* („jeter à bas de la selle“). Beaucoup de termes militaires n'étaient employés au sens de mots communs que par des soldats eux-mêmes et pendant un laps de temps pas trop long, par exemple d'après le témoignage de G. Esnault,¹²⁸ *torpiller* était usité pendant la Grande guerre au sens de „punir“ et *gazer* (dérivé à partir de *gaz*) au sens de „fumer“.

Les termes juridiques qui ont pénétré dans le lexique commun sont relativement nombreux. Exemples: *engager* (sens d'origine: „mettre en gage“), *querelle* (primitivement, „procès“, „plainte“), *quereller* („faire le procès“). On emploie couramment aussi certaines tournures qui, par leur origine, sont spécialement juridiques: *à bon droit*, *c'est de droit*, *il l'aura de plein droit*, *renvoyer à qui de droit*, *donner acte*, *prendre acte*,

¹²⁶ En tant que terme de marine, *aborder* signifie à présent „entrer en collision avec un autre navire“; au sens primitif de „aborder“, les marins disent *accoster*.

¹²⁷ De nos jours, *dérivée* comme terme nautique a le sens de „s'écarter du cours“.

¹²⁸ *Le poilu tel qu'il se parle*, Paris, Bossard 1919.

acte de naissance (de mariage...), faire acte de présence (d'autorité, de bonne volonté...), etc., Dans ces syntagmes, on sent encore très bien leur origine juridique. Quelques uns en s'emploient encore toujours en tant que termes spéciaux; dans la langue commune, ils apparaissent souvent dans les contextes qui nous font sentir qu'il s'agit de sens figuré: *illégitime* — *désirs illégitimes*, *péremptoire* — *exception péremptoire* — *raisons péremptoires*.

L'importance que la religion avait autrefois dans la vie de la société, s'est manifestée par le passage des mots tels que *adorer*, *méditation*, *impeccable* dans la langue commune.

Un certain nombre de termes médicaux s'emploient de nos jours en tant que mots de la langue commune parce que tout le monde s'intéresse aux questions de santé. Citons à titre d'exemple: *tempérament* (sens propre: „constitution physique“), *flegme* („mucosité, pituite“), *flegmatique* („comportant beaucoup de mucosité“), *bilieux* („comportant de la bile“), *sanguin* („ayant beaucoup de sang“), *stupéfaction* („engourdissement d'une partie du corps“), *stupéfier*, *stupéfiant* (sens analogues).

Dans les siècles passés, l'astrologie était très en vogue. Plusieurs termes ressortissant à cette science ont été adoptés par la langue commune avec un sens modifié. Comme l'astrologie n'est plus pratiquée depuis longtemps, les acceptions primitives ont été complètement oubliées: *jovial* „né sous l'influence de Jupiter (Jovis)“, donc „ayant une bonne destinée“; *désastre*, dérivé à partir de *astre*, désignait le sort; *malotru* provient de *male astrucus* „né sous l'influence d'une mauvaise planète“. Ajoutons que le sens actuel des mots *influer* et *influence* est dû aussi à l'astrologie; le sens propre a été „couler dans“ (lat. *influere*). L'acception „triste“ du mot *saturnien* et ce mot lui-même est hérité de l'astrologie: on a cru que la planète Saturne est de plomb et froide, donc triste.

Les mots provenant de la terminologie scientifique sont relativement peu nombreux: *substance* (primitivement terme de philosophie désignant ce qui subsiste par soi-même, la partie constitutive d'une chose), *sceptique* (d'abord uniquement dans le syntagme *philosophe sceptique*), *parallèle* (terme de géométrie), *excentrique*, *galvaniser*, *pression* (termes de physique), etc.

On peut constater que le passage de termes techniques dans la langue commune est généralement accompagné d'une extension de sens combinée avec des modifications sémantiques très diverses.

Bibliographie

Ducháček O., „K zobecnování odborných slov ve francouzštině“, SPFFBU 1956, A 4, 66–76.

72.1. La migration de mots du lexique usuel dans les lexiques spéciaux et inversement est due aux spécialistes. Occupés durant toute la journée par un travail qui les oblige parfois à parler à leurs collaborateurs de ce qu'ils font, de machines et de leurs parties, d'instruments et d'outils dont ils se servent, etc., ils subissent l'influence de leur milieu et utilisent les termes spéciaux même dans les conversations avec leur famille et avec leurs connaissances. Par conséquent, les termes techniques passent, comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, dans le lexique commun. Mais inversement et ceci dans une plus grande mesure, les spécialistes utilisent des mots du lexique commun dans leurs discussions professionnelles pour désigner outils et instruments, matières premières et produits, différentes opérations, etc., parce que des termes spéciaux leur font bien souvent défaut. Pour désigner des notions et des objets inconnus des non-spécialistes et n'ayant pas, par conséquent de noms dans le lexique usuel, ils se servent généralement des noms d'objets ressemblants ou de diminutifs de ces noms. On peut dire que chaque métier, chaque art et chaque science marquent de leur empreinte une quantité considérable de mots de la langue commune en les transformant en termes techniques.

72.2. L'emploi spécialisé entraîne une certaine restriction et souvent même quelques autres modifications de sens des mots respectifs.

Citons quelques mots devenus termes techniques dans les parlars:

1° de soldats: *brigade* (à l'origine, „foule, multitude“), *flotte* („foule“), *drapeau* („morceau d'étoffe“);¹²⁹

2° de laboureurs: *labourer* (primitivement: „travailler“), *poulain* („petit d'un animal“), *poussin* („petit d'un oiseau“);

3° de chasseurs: *faon* (à l'origine: „petit d'un animal“);

4° d'artisans: *corroyer* (originairement: „préparer“), *ramoner* („bayer“); *fer doux*, *lime douce*, *fer aigre*;

5° de commerçants: *nouveautés* s'emploie pour désigner des étoffes d'un genre ou d'un dessin nouveau, livres nouvellement publiés, etc.; *marchand de nouveauté* est celui qui vend ce qui concerne la toilette des femmes;

6° d'acteurs: *acteur* (sens d'origine: „qui agit“), *troupe* („troupeau“), *rideau* („store“); *première* se substantive et signifie la première représentation ou la place au premier rang;

7° de médecins: *guérir* (tout d'abord, „sauver“), *lavement* et *lavage* („action de laver“), *purger* („rendre pur“), *bénin* („bienveillant, bien-faisant“); *remède bénin*, *fièvre bénigne*;

¹²⁹ Dans l'argot militaire, il y a un nombre très élevé de mots employés dans un sens modifié (métaphorique) pour désigner les plus différents „faits“ et „choses“ de ce milieu. D'après G. Esnault (*Le poilu tel qu'il se parle*), les soldats appelaient les shrapnels *haricots*, disaient *écosses* au lieu de *mitrailer*, etc. Très nombreux ont été les dénominations de la mitrailleuse: *boussin*, *bécane*, *tacot*, *machine à coudre* (à *découdre*, à *dépeupler*, à *ramer*), *machine à épousseter* (*secouer*) *le paletot*, *moulin à café* (à *mitraille*, à *rate*, à *poivre*), *poivrière*, *écrémeuse*, *crécelle* et autres.

8° de gens de droit: *notaire* (sens primitif: „qui note“, „scribe“), *huis-sier* („portier“); *étude* désigne aussi le bureau où travaillent les clercs d'un notaire ou d'un avoué ainsi que la clientèle de ces derniers;

9° de prêtres: *cardinal*, *oraison* (d'abord, „discours“), *concile* („assemblée“);

10° d'artistes: *gothique* (primitivement: „relatif aux Goths“), *nu*; *pinceau amoureux*, *dessein dur*, *vers dur*, *architecture austère*;

11° de grammairiens: *langue agglutinante*, *consonne sourde*, *e muet*, *comparatif*;

12° de chimistes: *acide* („aigre“ — „composé hydrogéné“), *réfractaire* („qui répugne à se soumettre“ — „qui résiste à certaines influences chimiques“, „qui ne fond qu'à une très haute température“).

72,3. Un seul mot peut devenir terme de plusieurs langues spéciales et, dans chacune d'elles, son contenu sémantique a d'autres composants, donc une autre structure, par exemple *opération* (primitivement, „exécution, acte“) a plusieurs significations tout à fait différentes selon les locuteurs, le milieu et l'objet de la conversation: médecins à l'hôpital, officiers à l'état major, mathématiciens, financiers parlant de leurs transactions, vignerons dans les caves, ouvriers parlant de leur travail à la fabrique.

La restriction de sens se réalise donc de diverses façons dans différentes langues spéciales sans parler de modifications accessoires. Il en résulte une différenciation sémantique considérable. Citons encore quelques exemples: *conversion* (sens primitif: „transformation“) a une toute autre acception dans la langue technique („transformation des substances, des éléments“), dans la langue ecclésiastique („changement de religion“), dans celle des financiers („conversion d'une rente“ ou „réduction des intérêts“) et dans celle des lexicologues (cf. § 74). — *Aigu* a des acceptions différentes dans les parlers de médecins (*douleur aiguë*, *maladie aiguë*), de musiciens (*son aigu*, *voix aiguë*), de grammairiens (*accent aigu*) et de mathématiciens (*angle aigu*). — *Muet* est un terme de théâtre (*jeu muet*), de grammaire (*e muet*) et de géographie (*carte muette*). — *Neutre* s'emploie en politique (*un pays neutre*), en grammaire (*genre neutre*), en histoire naturelle (*abeille neutre*), en chimie (*sel neutre*) et en physique (en parlant des corps qui ne présentent aucune électrisation).

72,4. La différenciation sémantique est donc un cas particulier de la restriction. Un autre cas particulier est la spécialisation qui consiste dans le fait qu'un mot cesse de désigner tout un genre pour désigner seulement une espèce, celle qui est la plus connue, la plus employée, la plus propagée dans un pays et à l'époque en question, par exemple de nos jours, on se sert souvent du mot *voiture* en parlant de l'automobile; *jument* désignait autrefois n'importe quel animal de trait; *froment* avait antérieurement le sens de „blé“.

73,1. Il arrive qu'un mot passe de la langue commune dans une langue spéciale, et de celle-ci de nouveau dans la langue commune, par exemple le latin *minari* „menacer“ a restreint son sens dans le parler des pâtres: „menacer les bestiaux afin qu'ils suivent leur chemin et qu'ils ne se dispersent pas“ d'où l'acception „mener le bétail“. Passé de nouveau dans la langue commune, *mener* a élargi son acception; il peut

signifier „mener“ tout court. — *Suranné* „plus vieux d'un an“ est devenu terme juridique signifiant „devenu sans valeur par suite d'un délai expiré“ (*permis suranné*) d'où, dans la langue commune, „vieux, désuet“ (*habit suranné*).

73,2. Un mot peut aussi passer directement d'une langue spéciale dans une autre, par exemple *passif* de la terminologie philosophique dans la juridique (*citoyen passif* „qui n'a pas le droit électoral“, *dette passive* „ce que nous devons“, par opposition à *dette active* „ce que l'on nous doit“) et dans la grammaticale (*voix passive, forme passive, le passif*). Du domaine médical ont passé: *purge* dans le langage politique, *saignée* dans le langage militaire, *déterger* dans le lexique des produits d'entretien (où l'on trouve encore *détergent, détersif et détersion*).

Conversion et transposition

74,1. En dehors des éléments sémantiques et affectifs, le contenu du mot comporte encore d'autres éléments qui constituent ce que l'on pourrait appeler le sens grammatical, éventuellement, la partie fonctionnelle du mot.

Il s'agit, entre autres, de l'appartenance des mots à une certaine espèce de mots, par exemple dans la phrase *Tiens ta promesse*, il est évident que *tiens* est un verbe (impératif), tandis que dans *Tiens, il est venu*, le mot *tiens* a la fonction d'une interjection. Les sens sémantique et grammatical du mot *tiens* sont donc nettement différents dans chacune des phrases citées.

Le changement de l'appartenance d'un mot à une partie du discours (appelé parfois dérivation impropre) peut être seulement individuel et occasionnel ou contextuel (c'est ce que nous appelons *conversion*)¹³⁰ ou bien définitif, l'appartenance primitive étant oubliée (dans ce cas, nous parlons de *transposition*). Ce changement est dû à la naissance d'une fonction nouvelle du mot en question.

Le changement de l'appartenance d'un mot à une partie du discours peut changer radicalement son sens lexical (cf. *tiens* ci-dessus), mais généralement le sens n'est que modifié, par exemple le substantif *pouvoir* a la même dominante sémantique que le verbe (infinitif) *pouvoir* et ne diffère que par certains éléments complémentaires. Cette modification découle du fait que le „sens grammatical“ du mot est une espèce d'abstraction sur la base de laquelle nous généralisons différents phénomènes de la réalité extérieure (non-linguistique) pour les classer dans diverses catégories: la catégorie grammaticale des substantifs correspond

¹³⁰ Voici quelques exemples de substantifs convertis en adjectifs: *le chagrin enfant* (L. C., p. 185), *le sourire bon garçon* (D. Ch. 98), *un peu trop curé, elle est assez femme déjà* (A. S. 106), *étant plus femme* (L. C. 421), *il était trop vache* (S. A. 58), *l'immeuble très modern-style* (L. C. 387). Ces exemples et quelques autres cités dans ce chapitre ont été empruntés de l'ouvrage (dactylographié) de diplôme „La transposition en français“ que mon étudiante Mme Šlezingerová a fait sous ma direction.

approximativement à la catégorie logique de la substance, la catégorie grammaticale des adjectifs à la catégorie logique de l'attribution, la catégorie grammaticale des verbes à la catégorie logique du procès, de l'action, de l'état, etc. Toutefois cette correspondance est loin d'être absolue, car par exemple les substantifs abstraits n'appartiennent pas à la catégorie logique de la substance, mais soit à celle du procès et de l'état (*saut, sommeil*), soit à celle de l'attribution (*beauté, hardiesse*). Ces problèmes sont évidemment encore plus complexes et touchent non seulement les substantifs, mais encore les autres parties du discours.

74,2. La conversion et la transposition sont des moyens de combler les lacunes dans le lexique. Elles sont moins habituelles que la formation et l'emprunt de mots et la naissance d'acceptions nouvelles, mais plus fréquentes que les calques et les calques sémantiques.

74,3. De tous les cas de conversion et de transposition, le phénomène de la substantivation est celui que l'on rencontre le plus souvent. Peuvent devenir substantifs:

1° des adjectifs qualificatifs; les adjectifs substantivés peuvent désigner:

a) des faits abstraits: *le naturel*, l'idée *du beau*, tomber dans *l'absurde*, la fête battait *son plein*, *au fort* du combat, rien n'est beau que *le vrai*, c'est *d'un ridicule*. Il faisait un temps bleu, de ce *bleu* du Midi qui vous emplit le cœur de joie (Maupassant, *Bel-Ami*, p. 169). Cela, c'était *du comique*, *du vrai*, *du très bon*... (H. 15. 2. 1964). Dans *le noir* de sa chambre... (Roland, *Ame enchantée*, I, p. 31). ... penché sur la transparence de cette eau où *le glaiseux* de la berge, où *le roux* des racines s'effaçait bien vite dans *le bleuâtre* d'un lit profond... (E. Goncourt, *Les frères Zemganne*, Paris, Charpentier 1879, p. 6). Il est dans la nature des femmes de prouver *l'impossible* par *le possible* (Balzac, *Le père Goriot*, p. 131). ... un appel irrésistible vers *l'inaccessible*, *l'inconnaissable* (Zola, *Le docteur Pascal*, Paris, Charpentier 1906, p. 88);

b) des personnes: *la bonne*, *la belle*, *l'avare*, *l'alcoolique*, *l'ambitieux*. Pierre est *un timide*. *Les Occidentaux* repoussent les nouvelles propositions soviétiques (L'Humanité 23, 3, 1956);

c) des choses: *le complet*, *le bas*, *l'annulaire*, *le rose* (de joues), *la droite*, *la gauche*, *l'acide*, *le rapide*, *le dirigeable*, *l'accélérateur*, *l'aspirateur*, *au volant d'une décapotable* (Lettres Françaises 8, 7, 1956);

2° différentes formes verbales:

a) le participe présent: *le président*, *le savant*, *le fabricant*, *l'amant* (la forme de ces substantifs diffère de celle des participes respectifs), *l'habitant*, *le commandant*, *le surveillant*, *la voyante*, *le couchant*, *le levant*, *la servante*, *la gouvernante*, *le croissant*, *le tournant du match* (L'Humanité 1, 3, 1956);

b) le participe passé: *l'aliéné*, *le contenu*, *le fiancé*, *le fait*, *l'associé*, *le permis*, *le parti*; *la pensée*, *l'armée*, *la conduite*, *la prise*, *la vue*, *l'entrée*, *la sortie*, *la durée*;

c) l'infinitif: *le boire*, *le manger*, *le rire*, *le lever*, *le souvenir*, *l'être*, *le dîner*; *les vivres*. ... il préférerait *l'être au paraître* (Voltaire, *Zadig*, Paris, Flammarion, sine, p. 51). ... *le naître* et *le mourir* sont deux frères jumeaux (A. France, *Les puits de Sainte-Claire*, Paris, Calman-Lévy, sine, p. 62); *le laisser-faire*, *le savoir-vivre*;

d) certaines formes personnelles: La plupart des composés du type *portemanteau* contiennent vraisemblablement la 2^e personne du sg. de l'impératif, une plus petite partie, la 3^e personne du sg. du présent de l'indicatif (par exemple *vaurien*). Autres exemples: *le rendez-vous* (2^e pers. du pl. de l'impératif), *un tiens* (2^e pers. du sg. de l'impératif) vaut mieux que deux *tu l'auras* (2^e pers. du sg. du futur), *le qui vive* (3^e pers. du sg. du présent du subjonctif);

e) certaines formes personnelles latines: *le veto*, *le credo*, *le confiteor* (1^{ère} pers. du sg. du présent de l'indicatif), *le lavabo* (1^{ère} pers. du sg. du futur), *le gaudeamus*, *l'orémus* (1^{ère} pers. du pl. de l'impératif — B. L., p. 223), *le vivat* (3^e pers. du sg. du présent du conjonctif);

3^o des adjectifs numéraux: a. fr. *tiers* „troisième“ > (un) *tiers*, lat. *prima* > fr. *prime*, *secunda* > *seconde*, *tertia* > *tierce* ... *octava* > *octave*, *decima* > *dîme*, *quadragesima* > *carême* et *quadragesime*, *quingagesima* > *quinquagésime* ... *centesima* > *centime*, *millesima* > *millésime*; mentionnons encore les termes: *l'in-quarto*, *l'in-octavo*; *l'in-douze*, *l'in-seize*, *l'in-trente-deux*;

4^o des pronoms: *le moi*, *le ils*, *le chacun*: ... ils sont écartelés entre leur *moi* et leur *surmoi* (M. S., p. 335), *le ils* fut aussitôt repris par une dame (D. C. 4);

5^o des adverbes: *l'arrière*, *l'ensemble*, *le doublement*, *le oui*, *le non*, *les environs*, *des si et des mais*, *les bis* se sont succédés, je vais te dire *le vrai pourquoi*; cela vous fera *du bien*, il vous donnera *du mal*; on pourrait ajouter des composés (*l'aval*, *l'entretemps*, *le peut-être*, *le vis-à-vis*, *les alentours* < à *l'entour*), des latinismes (*l'item*, *l'extra*, *l'im-promptu*) et des italianismes (*le crescendo*, *le decrescendo*);

6^o des prépositions: il faut bien peser *le pour* et *le contre*;

7^o les conjonctions: *le car*, *le si*, *le ou*, *l'ergo* (latinisme); une question si c'était un *pourquoi* ou un *parce que*;

8^o des interjections (onomatopées): *le coucou*, *le coquelicot*, *le chut*, *le hem*, *les oh*, *le crac*, *le froufrou*, *le tic tac*, *le brouhala*, *le zest*, *le hourra* (du russe); Mais déjà à travers le dernier déferlement réapparut *le toc-toc-toc* (T. N., 224);

9^o différents syntagmes, tournures, locutions et même propositions toutes entières: *l'embonpoint* (< *en bon point*), *un pas grand' chose*, *le quant à soi*, *le petit-tant-par-moi* (B. R. 45), *le va-et-vient*, *le va-nu-pied* (B. R. 164), *des va-de-la-gueule* (D. Ch. 74), *un sot-l'y-laisse*, *les on-dit*, *les qu'en dira-t-on*. C'est un *beau venez-y voir*, cette peinture. Ce fut un *sauve qui peut* général. Elle a l'air d'une *Marie-couche-toi-là*. Elle ignorait *le sois-belle et tais-toi* (B. L., 68). ... cette sensation de déjà vu, de déjà rencontré (B. E. 214). ... *les à-pied* exécrent *les en-voiture* (D. C. 197). ... les cyclistes juchés sur *ses tout-en-dural* (B. L. 6). ... qui cherche *des à-côtés* lucratifs ... (B. L. 56). ... où revenait sans cesse *le faut que* typique ... (B. L. 69). Ajoutons les latinismes: *des sursum-corda* (B. L. 230), *l'ecce homo*, *le de profundis*, *l'et caetera* (D. Ch. 11), *le statu quo*, *le noli me tangere* (ce mot désigne soit une grande susceptibilité, soit une plante dont les semences éclatent dès qu'on les touche).

74,4. Au contraire, les substantifs peuvent être convertis ou transposés en:

1° adjectifs: *une robe empire, une question argent, un ton chagrin, un air bonhomme, le style rococo, le papier bulle, un homme bête, un homme terre-à-terre, un homme vieux-jeu, une femme pot-au-feu, une femme très sport, la moitié nord (de la France), un portrait (style, récit) nature, les couleurs esthètes (Goncourt), siècle épicier et bourgeois (Goncourt), une femme très flirt (Gyp), un ménage dernier cri (Gyp), des mœurs fin de siècle (Gyp), un roman vieille France (Littré), une musique conte de fées (Tharaud), les détails artistes.* — On trouve de nombreux exemples dans le langage familier: *il est nature, tu es enfant, plus enfant que lui, un succès bœuf, un procès (concert, dîner) monstre, une histoire farce, des manières peuple, un article populo, ce n'est pas sorcier („c'est médiocre“), il est colère, elle est désordre, il est enthousiasme (asthme, tuberculose, malaise), vous avez agi d'une façon cruche.*¹³¹ On se sert abondamment de la conversion de ce type pour désigner des couleurs et leurs nuances: *les cheveux paille, les gants soufre, une robe rose (chocolat brique, amarante, etc.);* la transposition attire quelquefois une modification de la forme du mot transposé: *violette* (substantif) — *violet* (adjectif), *châtaigne* — *châtain*; dans les deux cas, la forme primitive du substantif ne correspond pas à la représentation de la forme masculine de l'adjectif;

2° adverbess: *des rubans vert olive, une étoffe bleu marine;*

3° pronoms: *personne; quelque chose;* du latin *rem* „chose“, on a rien; le latin *homo* „homme“ a évolué en *on*;

4° interjections: *attention! dame! bagasse!*

74,5. Les adjectifs peuvent devenir:

1° substantifs: cf. ci-dessus (§ 74,3, 1°a—c);

2° adverbess: *parler bas, crier fort, chanter faux, courir vite, marcher droit, voir clair, gagner gros, soudain il partit; coûter cher, couper court, tenir ferme;*

3° prépositions: *sauf.*

4° interjections: *ferme! preste! las! (hélas!).*

74,6. Deviennent adjectifs:

1° des substantifs: cf. ci-dessus § 74,4, 1°;

2° des adverbess: *une femme très bien, ce livre n'est pas mal;* mentionnons encore l'archaïsme *souventefois* et le latinisme *extra*;

3° des participes présents: *éblouissant, séduisant, plaisant, obéissant (une soirée) dansante, (une rue) bruyante, (une couleur) voyante;* la transposition peut être accompagnée d'une modification de forme: *différent, négligent; fatigant, convaincant; puissant, vaillant;*

4° des participes passés: *appliqué, osé, mesuré, marié; absolu, béni;* (ciment) *armé;*

5° des interjections: *il est resté pouf, paf;*

6° des syntagmes et des propositions entières: le genre *mouchoir-noué-aux-quatre-coins* (B. L. 180), le bon pasteur *qui-aime-ses-petits* (B. L. 112), *une bouche à la baisez-moi-mignonne* (B. L. 20), *leur tête à la je-l'avais-toujours-dit* (H. R. 43). Le succès lui est indifférent; c'est toujours chez

¹³¹ Cf. Vittoz, *Journalistes et vocabulaire*, Paris, Payot, p. 84. — H. Bauche, *Le langage populaire*, Paris, p. 78. — Gourmont, *Esthétique de la langue française*, Paris 1889, p. 172.

lui *va comme je te pousse*. Ce plat a un goût de *revenez-y*. C'est un héros *s'il en fut* („véritable“, „extraordinaire“).

74,7. Les adverbes peuvent devenir:

- 1° substantifs: cf. ci-dessus § 74,3, 3°;
- 2° adjectifs: cf. ci-dessus § 74,6, 2°;
- 3° prépositions: *hors* (concours, jeu);
- 4° conjonctions: *mais* (< lat. *magis* „plus“), *sitôt* (mon travail fini, je suis venu le retrouver);
- 5° interjections: (*eh*) *bien!*, *comment! non! là là!*

74,8. Deviennent adverbes:

- 1° des substantifs: cf. ci-dessus § 74,4, 2°;
- 2° des adjectifs: cf. ci-dessus § 74,5, 2°;
- 3° des participes présents: *maintenant*, à *l'avenant* (< *a + venant*);
- 4° des prépositions: *environ* (préposition en ancien français); sont employés adverbialement: *après*, *avec*, *depuis*: il ne faut jamais faire des manières *avec* (D. G. F. 59). *Après*, il y avait neuf cent kilomètres (H. R. 466). . . *depuis* il savait (H. R. 279);
- 5° des syntagmes et des propositions entières: *peut-être*, *jadis* (< *ja a dis* „il y a déjà dix jours“), *naguère* (< *n'a guère* „il n'y a guère (de temps)“; *on ne peut plus* favorable, grotesque *s'il en fut* („excessivement“), il le veut *coûte que coûte*, à *tout prix*, il travaille à *la va comme je te pousse*, nous avons été régalez à *bouche que veux-tu*, ils courent à *qui mieux mieux*.

74,9. Différentes formes verbales peuvent se convertir en:

- 1° substantifs (cf. § 74,3, 2°a–d),
- 2° adjectifs (§ 74,6, 3°–4°),
- 3° adverbes (§ 74,8, 3°),
- 4° prépositions: a) participes présents: *durant*, *moyennant*, *nonobstant*, *touchant*; b) participes passés: *excepté*, *passé* (passé dix heures = après dix heures);
- 5° interjections: *allons!*, *voyons!*, *gare!*, *tiens!* (2° personnes de l'imperatif).

74,10. Des transpositions des substantifs en pronoms (§ 74,4, 3°) et des conversions des pronoms en substantifs (§ 74,3, 4°) ne sont pas nombreuses.

74,11. Les prépositions peuvent pénétrer dans la catégorie des substantifs (*le pour*, *le contre*) et des adverbes (§ 74,8, 4°).

Peuvent avoir la valeur de prépositions quelques participes présents et passés (§ 74,9, 4°), adjectifs (*sauf*), adverbes (*hors*) et propositions: *N'était (n'eût été) René, j'étais perdu* (= sans . . .).

74,12. Les interjections proviennent de substantifs (§ 74,4, 4°) d'adjectifs (74,5, 4°), d'adverbes (74,7, 5°) et d'impératifs (74,9, 5°).

74,13. La substantivation de conjonctions (§ 74,3, 7°) et le changement d'adverbes en conjonctions (74,7, 4°) sont très rares.

74,14. Différents groupes de mots (syntagmes, locutions, propositions) peuvent avoir la valeur de substantifs (§ 74,3, 9°), d'adjectifs (§ 74,6, 6°) ou d'adverbes (74,8, 5°).

74,15. Pour conclure, on peut constater qu'un nombre très élevé

d'unités lexicales peuvent être converties¹³² ou même transposées dans une autre catégorie.

Toutes les parties du discours (mots étrangers aussi bien que les mots indigènes) et même différents groupes de mots désignant un seul concept peuvent entrer dans la catégorie des substantifs. Or le nombre d'unités lexicales substantivées est de beaucoup supérieur au nombre de toutes les autres unités lexicales converties ou transposées.¹³³

Considérable est encore le nombre d'unités lexicales adjectivées parmi lesquelles les plus nombreux sont les substantifs et les participes.

La substantivation est occasionnée souvent par l'ellipse d'un substantif accompagné d'un participe ou d'un adjectif qualificatif dont le sens est plus important pour la communication que celui du substantif déterminé.¹³⁴

L'adjectivation des substantifs est parfois due au fait qu'une apposition peut être conçue en tant qu'épithète. L'adjectivation des participes et leur substantivation (cette dernière se réalise le plus souvent sur la base de l'adjectivation antérieure) est facilitée par suite du caractère nominal de ces derniers, par le fait qu'ils expriment plutôt les états qui résultent des actions que les actions elles-mêmes.

Tandis que différentes formes verbales deviennent fréquemment noms, le passage inverse n'existe pas.

Le nombre des autres parties du discours converties est petit, mais il n'est pas négligeable, vu la diversité de passages que nous avons observés ci-dessus.

En français actuel, le substantif converti en adjectif et employé comme épithète est souvent uni au substantif déterminé par un trait d'union: *ville-balcon*, *ville-dentelle*, *ville-serpent*, *ville-artère*, *ville-pilote* (L'Humanité et B. R. 39—40); *cinéma-opium*, *cinéma-vérité*; *homme-serpent*, *homme-carpet*, *homme-fusée*, *homme-léopard* (L'Humanité), etc.

La transposition peut occasionner un changement de sens plus important que celui qui découle directement du changement de la catégorie du mot: *camard* — *la camarde* („la mort“), *postérieur* — *le postérieur*, *derrière* — *le derrière* — *les derrières*.

¹³² Dans ce cas, un mot appartient en même temps à deux parties différentes du discours. On trouvera de nombreux exemples, entre autres, dans les groupes de mots suivants:

1° noms de plantes, etc. — désignations de couleurs et de nuances de couleurs: *J'aime les roses* — *Achetez-moi un ruban rose, un grand marron — un chapeau marron*;

2° noms d'agents — adjectifs qualificatifs en *-eur*: *un observateur de la nature* — *un esprit observateur, un protecteur puissant* — *un air protecteur*;

3° substantifs — adjectifs en *-iste*: *un janséniste* — *la doctrine janséniste, c'est un matérialiste* — *la doctrine matérialiste*.

¹³³ Le dépouillement du *Dictionnaire général de la langue française* (Hatzfeld, Darmesteter, Thomas), d'une trentaine de numéros de *L'Humanité* (1964) et de 22 romans modernes a permis à Mme Šlesingerová (voir la note 130) de trouver 2325 mots substantivés dont 1384 adjectifs qualificatifs et 771 formes verbales (456 participes passés, 253 participes présents, etc.).

¹³⁴ La substantivation des adjectifs résulte souvent d'une ellipse: *un (homme) adulte, amoureux, beau, coupable, curieux, étranger, malade, religieux, saint; les (gens) anciens, anormaux, fanatiques, solitaires; les (animaux) mammifères, crépusculaires, frugivores, ovipares, ovovivipares, etc.*

On peut constater un changement sémantique considérable surtout quand le mot primitif a disparu et dans les cas où il y a une différence de forme assez nette entre les mots originaires et transposés, différence qui peut même faire oublier leur connexité. Il s'agit surtout de participes adjectivés, par exemple: *bayant* — *béant*, *seyant* — *séant*, *vallant* — *vailant*, *béni* — *benêt* — *Benoît*, *dissous* — *dissolu*, *étréint* — *étroit*, *fui* — *fuite*, *perdu* — *perte*, *promis* — *promesse*, *rompu* — *route*, *tordu* — *tort*, etc.

Bibliographie

Malkiel Y., *Das substantivierte Adjektiv im Französischen*, Berlin, Speer und Schmidt 1938.

Conclusion

75,1. Le lexique (sa structure actuelle ainsi que son histoire) prouve d'une manière convaincante que la langue est un phénomène social dont le but principal est la communication. Or pour bien assumer cette fonction, elle est sans cesse modifiée et remaniée pour satisfaire aux besoins actuels. L'acte de parole fait que tout le monde y prend part spontanément et inconsciemment. Une partie de la collectivité nationale le fait sciemment: les écrivains essaient d'enrichir et de perfectionner la langue, surtout du point de vue lexical et stylistique (effort pratique innovateur et créateur), les grammairiens s'efforcent de trouver la structure et le système de la langue, de déterminer sa norme, de garder sa correction et sa pureté (effort théorique conservateur).

75,2. La langue n'a pu devenir moyen de communication que par l'union de certaines réalisations en même temps articulatoires et acoustiques (plus tard même graphiques) avec certaines acceptions. Les gestes, ainsi que la force et la modulation de la voix, ne sont généralement (dans la plupart des langues) que des facteurs secondaires qui servent à exprimer ou mettre en évidence le côté affectif de la communication (qui peut être accompagnée d'un sentiment: amour, haine, admiration, mépris, etc.) ou bien à énoncer s'il s'agit d'une communication proprement dite, d'un ordre, d'une défense, d'une question, etc., tandis que le sens précis de la phrase résulte des contenus sémantiques des mots qui la composent.

La complexité des phénomènes du monde matériel se reflète dans la complexité du système et de la structure de la langue. Le développement de nos connaissances et de notre façon de penser se traduit dans l'évolution de la langue, en particulier dans celle du lexique.

75,3. Quant aux modifications et aux changements sémantiques, on peut supposer l'existence de certaines tendances attestées par de nombreuses analogies dans différentes langues. Toutefois, nous n'osons pas encore parler de lois, parce qu'il est extrêmement difficile, sinon impossible de démêler les influences multiples qui prennent part à l'évolution sémantique des mots. Différentes circonstances peuvent être particuliè-

rement importantes par rapport à un changement. Ces circonstances qui peuvent d'ailleurs faciliter la généralisation du changement, ne sont pas toujours identifiables avec précision. L'état psychique, la nature, l'humeur et les sentiments des locuteurs et des auditeurs ou des lecteurs au moment du premier emploi d'un sens nouveau, le milieu social dans lequel est né un mot, où il a modifié son acception, etc., tous ces facteurs sont à prendre en considération.

Les changements sémantiques provoqués par des faits externes sont généralement suivis de la disparition des sens primitifs des mots en question tandis que les sens dus aux facteurs psychiques et linguistiques continuent souvent à être concurrencés par des sens originaires.

75,4. Plus la langue comporte de paronymes et d'homonymes lexicaux, plus l'évolution phonétique est rapide: différents mots d'une part, diverses formes des mêmes mots de l'autre se confondent.

Plus les homonymes, les paronymes et les mots polysémiques sont nombreux, plus l'autonomie sémantique des mots est petite. Cette autonomie est affaiblie plus encore par la fréquence des phénomènes de conversion et de transposition. Par suite de l'homonymisation considérable des terminaisons flexionnelles (ayant des valeurs grammaticales et fonctionnelles), la conversion et la transposition se réalisent facilement et jouent un rôle important dans la langue française. C'est pourquoi l'acception d'un très grand nombre de mots ne devient claire que dans un contexte.¹³⁵

La petite autonomie des mots français favorise la composition de mots et la formation de syntagmes non décomposables à sens unique.

75,5. La perte de l'autonomie sémantique peut aboutir à la perte de l'autonomie phonétique: plusieurs mots formant un tout sémantique, un syntagme, fusionnent (cas de liaison) ce qui peut agir regressivement sur le contenu sémantique des lexèmes en question (*vinaigre* n'est plus le *vinaigre*). Quelquefois un tel changement se reflète même dans l'orthographe: *gens d'armes* — *gendarmes* .

La perte de l'autonomie sémantique peut aussi supprimer les éléments sémantiques d'un mot dans une mesure plus ou moins grande. Un mot peut être sémantiquement vidé jusqu'à ne plus pouvoir exprimer de concept, mais seulement un ou plusieurs rapports (mots outils).

75,6. Ajoutons encore que l'influence des lexicologues et des lexicographes peut être importante. L'un de leurs mérites consiste à préciser les différences entre les synonymes français d'une façon telle que ces derniers nous permettent d'exprimer des nuances de sens très fines.

Pour conclure, il faut constater qu'il reste encore beaucoup à faire en sémantique, beaucoup plus que dans n'importe quelle autre discipline linguistique.

¹³⁵ Pour identifier le sens d'un mot, parfois même le contexte ne suffit pas; il faut connaître encore la situation, par exemple le sens du mot *carte* dans la phrase *Passez-moi des cartes (la carte)* ne devient clair qu'au moment où l'on apprend que cette phrase a été prononcée en jouant aux cartes ou dans un cabinet de géographie, dans une salle de vote, auprès d'une machine électronique, au bureau de poste, au restaurant, dans l'antichambre d'un ministre, etc.